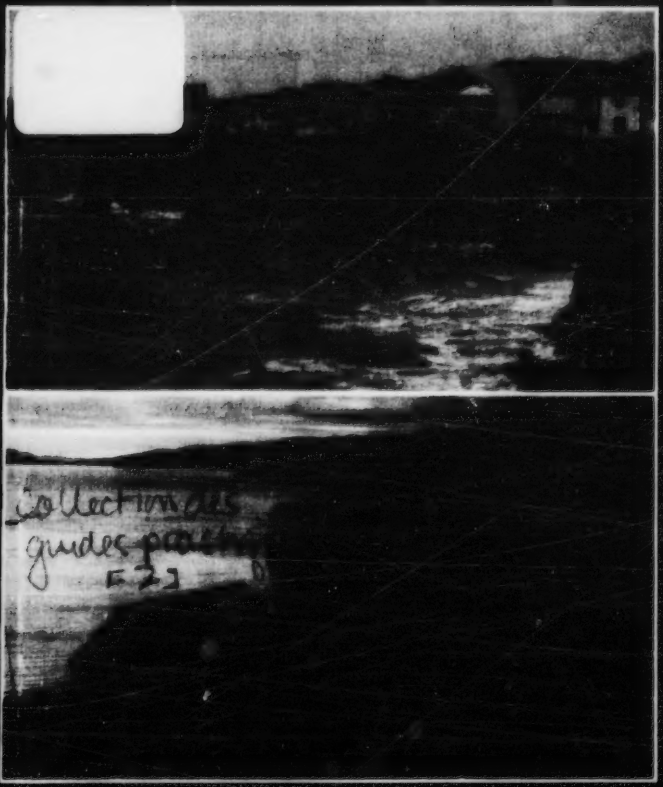
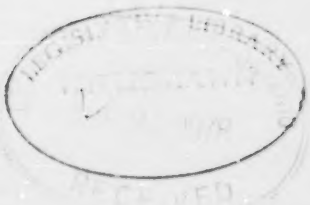
La Gaspésie

de Grosses-Roches à Gaspé



La Gaspésie

de Grosses-Roches à Gaspé



102-00639/

La Gaspésie

de Grosses-Roches à Gaspé

Itinéraire culturel

Pierre Rastoul et Alain Ross

Collection des Guides pratiques
Série Itinéraires culturels
La Documentation québécoise
Ministère des Communications

Librairie Beauchemin/Éditeur officiel du Québec
Québec, juin 1978

Cet ouvrage a été publié sous la direction de Pierrette Fortin.

Groupe de recherches en histoire du Québec rural, à Saint-André-de-Kamouraska:

Ethnohistoire:
Paul-Louis Martin et Pierre Rastoul

Botanique et zoologie:
Alain Ross

Géographie:
Gilles Rousseau

Illustrations:
Alain Ross et Rachel Gagnon

Photographie:
Pierre Rastoul et Gilles Rousseau

© Éditeur officiel du Québec

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. Toute reproduction pour fins commerciales, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur officiel du Québec.

Dépôt légal — 2e trimestre 1978
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 0-7754-2980-5

Table des matières

Avant-propos 9

Voyager en Gaspésie 13

Foyer 1
De Grosses-Roches à Cap-Chat 19
Le paysage 20
Les terrasses marines des basses terres 23
Pêche et agriculture complémentaires 25
Grosses-Roches et le passage des Crapauds 30
Le bois de fuseau en Gaspésie 34
Les Méchins et la construction navale en Gaspésie 36
Les Capucins et l'élevage du porc 41
Les engrais de l'agriculteur gaspésien 46
Cap-Chat 49

Foyer 2
De Sainte-Anne-des-Monts à Marsoui 55
Le paysage 56
L'histoire régionale et l'exploitation forestière 58
Sainte-Anne-des-Monts 64
Les Tourelles et le métier de pêcheur 66
Cap-au-Renard 76
La Martre et Marsoui 78

Foyer 3
De Ruisseau-à-Rebours à Anse-Pleureuse 83
Le paysage 84
Des vallées dans le plateau 85
L'histoire régionale et l'agriculture des vallées 90
Ruisseau-à-Rebours et Rivière-à-Claude 98
Mont-Saint-Pierre et l'architecture de ferme 103
Mont-Louis 107
Le Parc de la Gaspésie 110
Quelques mammifères gaspésiens 113
Anse-Pleureuse 117
Les conditions de vie en Gaspésie 121

Foyer 4
De Gros-Morne à Petite-Vallée 123
Le paysage 124
Le delta de la rivière Madeleine 125
L'histoire régionale 127
Les phénomènes rocheux du rivage 132
Gros-Morne 135
Manche-d'Épée 136
Madeleine 137

Grande-Vallée 143
Petite-Vallée 146
Les mauvaises herbes 147

Foyer 5
De Pointe-à-la-Frégate à L'Anse-à Valleau 149
Le paysage 150
L'histoire régionale 150
La pêche saisonnière 153
Pointe-à-la-Frégate 156
Cloridorme et les havres de pêche 157
Grand-Étang 165
Pointe à la Renommée 168
L'Anse-à-Valleau 170
La morue gaspésienne 171

Foyer 6
De Pointe-Jaune à Forillon 181
Le paysage 182
Les compagnies de pêche et la révolte 183
L'Échouerie 189
Rivière-au-Renard 191
L'Anse-au-Griffon 198
Cap-des-Rosiers 202
Le Parc de Forillon 205
Les plantes médicinales de la Gaspésie 209

Foyer 7
La baie de Gaspé 213
La baie de Gaspé 214
Le sud de Forillon 216
Grande-Grève 219
Cap-aux-Os 222
Penouïl et la pêche à la baleine 223
Le bassin de Gaspé 227

Appendice 1: Information touristique 231
Appendice 2: Cartes topographiques 232

Glossaire 233
Bibliographie 235

foyers de rayonnement
de Grosses-Roches à Gaspé

foyer 1: **de Grosses-Roches à Cap-Chat**
foyer 2: **de Sainte-Anne-des-Monts à Marsoui**
foyer 3: **de Ruisseau-à-Rebours à Anse-Pleureuse**
foyer 4: **de Gros-Morne à Petite-Vallée**
foyer 5: **de Pointe-à-la-Frégate à L'Anse-à-Valleau**
foyer 6: **de Pointe-Jaune à Forillon**
foyer 7: **la baie de Gaspé**

Foyers décrits dans un second volume: *De Miguasha à Percé*.

Avant-propos

Sans prétention scientifique aucune, cet ouvrage a pour but premier de sensibiliser le voyageur aux impressions, aux sentiments et aux solidarités que lui offrira son séjour chez les Gaspésiens. Car c'est au visiteur de la Gaspésie qu'est destiné cet itinéraire pratique qui n'a rien d'une thèse d'universitaire. Dans cette optique, la conception de ce guide s'écarte délibérément de la monographie conventionnelle: on n'y trouvera donc pas la cohérence didactique ni la démarche logique coutumières à une synthèse régionale systématique.

La Gaspésie, du reste, constitue un territoire immense: au grand dam des bureaucrates férus d'utiles uniformisations, on n'y trouve pas un seul, mais bien plusieurs «pays», tous aussi personnalisés les uns que les autres. Pour nous, ces pays ont peu à peu pris la forme de ce que nous nommerons des *foyers;* chacun de ces foyers a été abordé comme un tout, dont on a cherché à cerner les principaux caractères et la vie qu'on y mène. Le visiteur pourra s'arrêter au centre de chacun de ces foyers et rayonner autour de ce point sans trop s'éloigner de ses pénates, confortablement installé dans un camping local ou une auberge de son choix. Quant au voyageur plus pressé, qui ne dispose pas de tout le temps nécessaire, il pourra se contenter d'un seul foyer, quitte à revenir plus tard visiter les autres.

Chaque foyer regroupe un ensemble de localités et de réalités intimement liées les unes aux autres: ces liens, habituellement, touchent à un paysage caractéristique, à un mode de vie particulier, souvent même à une histoire commune à l'ensemble des localités. Le foyer, en fait, ressemble à une petite famille, solidaire autant par ses caractères physiques que par ses réalités humaines.

Le voyageur ordinaire, il va de soi, se déplace d'un point à un autre: nous n'avons nulle part rencontré l'ubiquiste, celui qui pourrait être partout à la fois. Habituellement, sa curiosité est stimulée par ce qu'il voit sur place et, par ailleurs, il ne comprend bien que ce qu'il peut vérifier par lui-même en visitant l'endroit. Aussi avons-nous abandonné à d'autres le soin de constituer une Gaspésie où toutes les réalités

seraient mises en relation les unes avec les autres. Ainsi, au lieu d'aborder la question de la pêche en Gaspésie dans un chapitre spécifique, nous avons choisi de présenter les différents aspects du sujet par sections, là où quelques éléments bien concrets dans le paysage nous permettent d'en parler plus familièrement. Le lecteur, espérons-nous, n'aura pas à s'imposer trop d'efforts pour bien comprendre et suivre les indications que nous croyons utiles à son voyage.

Du reste, il y a du monde en Gaspésie depuis des milliers d'années et le paysage a mis des centaines de millions d'années à se façonner avant de présenter son aspect actuel. Tenter de décrire cela dans un seul ouvrage nous soumettrait à un menu pour le moins indigeste alors qu'un voyage en Gaspésie promet une gastronomie autrement attrayante!

Chaque foyer regroupe donc deux types d'éléments. Dans un premier temps, on y trouve différents textes qui portent globalement sur des sujets particuliers, concernant l'ensemble du foyer ou encore la Gaspésie en entier: ces textes imprimés en caractères légers sont à lire à temps perdu, de préférence avant de se rendre sur place aux endroits suggérés. Les autres textes que comprend le foyer concernent plus spécifiquement les localités proprement dites: ils donnent certaines indications pour s'orienter sur place, ou pour mieux connaître les sites et les paysages qu'on y découvrira.

Nous avons mis beaucoup d'énergie et de conviction à concevoir cet itinéraire, sans doute parce que nous avons pris goût au pays visité; la Gaspésie et les Gaspésiens méritent certes d'être connus pour ce qu'ils sont, et non comme une escale ou des curiosités que l'on consomme avidement pour ce qu'elles peuvent nous donner. Le pays et ses résidents exigent un minimum de respect, ce que trop de voyageurs, faute d'information, négligent de leur accorder. Cet itinéraire contribuera, nous le souhaitons, à corriger chez le touriste moyen certaines attitudes imputables à leur ignorance et à l'incompréhension de ce qu'ils voient en Gaspésie.

Précisons enfin que nous avons volontairement négligé certains aspects de la vie actuelle en Gaspésie. Règle générale, le pays est infesté de problèmes de toutes sortes, souvent très graves, dont la plupart, celui de la pauvreté entre autres, sont dus à l'incapacité des technocrates à trouver des solutions aux crises sociales et économiques qui affligent la Gaspésie depuis le début de son histoire. La Gaspésie a de tout temps été marginalisée, exploitée et vidée de l'extérieur; les véritables solutions apportées jusqu'ici à leurs difficultés, les Gaspésiens les doivent à eux-mêmes, à l'initiative des résidents: un exemple, le regroupement des pêcheurs en coopératives. Pour nous, insister sur les fermetures de mines et de moulins à scie, ou encore sur l'émigration massive qui a vidé la Gaspésie du quart de sa population en 25 ans, ne servirait qu'à raviver, sans les guérir, des plaies que les Gaspésiens connaissent assez. Qu'il nous suffise de souhaiter qu'entendent les appels des Gaspésiens ceux qui détiennent le pouvoir, quel qu'il soit.

Partons, la mer est belle . . .

Voyager en Gaspésie

De nos jours, la Gaspésie est devenue un territoire accessible à tout le monde. Les estivants surtout s'y amènent par milliers, voire par centaines de milliers: chaque Québécois ou presque la visitera une fois au moins dans sa vie, et nombreux sont ceux qui y retourneront à plusieurs reprises. En général, on dit y aller voir le paysage, se reposer, se détendre, se dépayser, s'enrichir d'une expérience nouvelle . . .

À vrai dire, toutefois, rares sont ceux qui entreprennent le «tour de la Gaspésie» en sachant vraiment ce qu'ils viennent y chercher. Pour la plupart, les jeunes surtout, il s'agit à peu de chose près d'un pèlerinage, d'une sorte de rituel: pour eux, le voyage en Gaspésie constitue une forme d'initiation au pays, un apprentissage de l'espace québécois, une évaluation personnelle de l'échelle de ce territoire immense dont ils sont les légataires. Peut-être même y cherche-t-on confusément l'aventure, l'exotisme . . . Mais à y regarder de plus près, on constate que presque personne ne peut préciser ce qui attire vers la Gaspésie, sinon un certain paysage, vanté de bouche à oreille de génération en génération depuis plus de cinquante ans.

Pour les visiteurs venus d'autres pays, le voyage en Gaspésie se justifie aisément par le «pittoresque» du territoire, par la découverte d'un nouveau monde. Mais pour le Québécois, venu de Montréal, de Québec ou d'ailleurs, la Gaspésie représente bien davantage: il y retrouve une partie de lui-même, un pays dans le pays qu'il ne comprendrait pas facilement s'il ne s'y rendait pour le regarder de ses propres yeux. Bref, le Québécois vient en Gaspésie pour s'identifier aux habitants, les connaître plus intimement et apprendre à la fois ce qui le distingue et ce qui le rapproche de l'homme gaspésien. Toutefois, faute d'un outil approprié qui l'oriente dans sa découverte du territoire, des gens et de leur mode de vie, ce dernier revient souvent chez lui avec l'impression d'avoir manqué le meilleur. C'est un peu ce à quoi cet «itinéraire» veut répondre: il cherche à rassembler l'essentiel de ce que l'honnête visiteur devrait savoir pour mieux apprécier son séjour.

Mais le moyen de vous présenter un territoire aussi vaste et aussi complexe? Comment parler de la Gaspésie sans tronquer la réalité, au risque de caricaturer sa population? Il s'agit là d'un défi énorme, à vrai dire, que nous désespérons de relever avec toute l'adresse et l'objectivité qui se doivent. Quoi qu'il en soit, nous avons choisi d'aborder le territoire à travers les éléments qui s'offrent au premier regard, c'est-à-dire par les mille et un aspects particuliers qui le façonnent. Le paysage regroupe un ensemble de traits visuels, d'éléments matériels qui résument les principaux caractères d'un territoire et de sa population: c'est par ce biais qu'on saisit le mieux l'intime relation des habitants à leur environnement et, à travers les activités locales, la complexité des échanges quotidiens entre le résident et son milieu.

Autrement dit, l'itinéraire que nous proposons au visiteur prend la forme d'une «lecture» du paysage qui nous fasse ensemble apprendre la Gaspésie et les Gaspésiens. À travers les traits essentiels de la vie locale quotidienne de ces gens de terre et de mer, et par quelques rappels de leur histoire tissée de jours fastes et néfastes, nous pourrons les voir davantage de l'intérieur et comprendre leurs heurs et malheurs — les hauts et les bas de la marée — la trame d'une mémoire collective.

On commença très tôt à voyager en Gaspésie. Il fut un temps, du reste, où tout le monde voyageait et personne ne restait sur place. Les Amérindiens, d'abord, y effectuaient des incursions saisonnières pour chasser et pêcher sur le territoire gaspésien; plus tard, certains s'y établirent en permanence, comme les Micmacs de la baie des Chaleurs. Puis, ce furent des pêcheurs européens et québécois qui venaient durant la saison de la pêche exploiter le poisson de la côte: plusieurs d'entre eux s'établirent sur la côte gaspésienne, implantant des villages partout où la topographie le permettait. Dès qu'il y eut du monde sur la côte, ils reçurent la visite de plusieurs étrangers, missionnaires, explorateurs et, finalement, de ces ancêtres du touriste que furent les villégiateurs fortunés de la Gaspésie au début du XX^e siècle. Avant l'achèvement en 1929 du boulevard Perron, qui ceinture désormais la péninsule sous les traits de la route 132, la côte nord

gaspésienne n'avait d'autre accès au reste du Québec que par la mer. Il existait, bien sûr, des tronçons de route autour de quelques villages, les reliant épisodiquement à des villages voisins, mais leur état, comme d'ailleurs l'absence de ponts sur les rivières, les rendait bien souvent impraticables en voiture, même à cheval. Et comme disait Timothée Auclair de Rivière-à-Claude: «*Dans ce temps-là, quand bien même il y aurait eu des chevaux, on n'aurait pas pu s'en servir, faute de chemins.*[1]»

En relisant les témoignages que nous ont laissés divers personnages qui parcoururent la côte gaspésienne entre 1855 et 1870, on arrive facilement à se représenter l'état des routes, et des communications en général, à cette époque: on ressent presque, à travers ces témoignages, la profondeur de l'isolement où la Gaspésie plongeait alors ses résidents. L'isolement vers 1860, c'est ce qui vous sépare du district de Québec, de la Coste-du-Sud, d'où la plupart des Gaspésiens du nord sont originaires: on ne se soucie pas encore du reste du monde tant l'isolement est complet. La côte gaspésienne est en cours de peuplement, et les quelques milliers de résidents ressentent des attaches profondes avec le district de Québec; par ailleurs, c'est de là que viennent la farine, les vêtements, et bien d'autres denrées indispensables qui manquent en Gaspésie. Les marchandises n'arrivent que par les goélettes qui cabotent sur la côte de village en village: bien des endroits, toutefois, ne sont pas équipés pour recevoir de si gros navires, et l'on doit transborder les cargaisons sur des barques pour les amener au rivage. Le transport des marchandises accroît sensiblement les prix et, ce qui coûtait déjà trop pour les plus démunis, la majorité, coûte plus cher encore.

Mais l'isolement, vers 1860, c'était aussi ce qui empêchait les villages de voisiner entre eux, faute de chemins; c'était presque la solitude. Certains villages, en effet, étaient séparés de leurs voisins, pourtant proches, par des obstacles infranchissables. Le voisinage entre villages se faisait là où la topographie le permettait; et, bien souvent, l'hiver rendait les chemins existants impraticables.

---

1 Timothée AUCLAIR, «Gaspé-Nord en 1860», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. II, 1964, no 1, p. 24.

Entre Matane et Sainte-Anne-des-Monts, on ouvre un chemin vers 1858: sa construction traîne en longueur cependant, et ce n'est vraiment qu'à la fin du siècle qu'il devient utilisable sur toute son étendue. Les ponts manquent pour traverser les rivières, fort nombreuses dans ce secteur. Plus loin, la route est restée la même: un sentier sur la grève, ponctué d'obstacles et d'impasses, où circuler en hiver s'avère aussi intrépide qu'escalader le mont Everest.

Timothée Auclair était postier sur la côte gaspésienne entre 1856 et 1860; il devait parcourir, à pied ou en raquettes, la distance qui séparait Sainte-Anne-des-Monts de Rivière-au-Renard. Hiver comme été, son service bimensuel, instauré en 1855 par l'abbé J.-B. Sasseville, de Sainte-Anne, l'amenait à parcourir environ trente milles par jour, d'un village à l'autre. À chacun de ses passages, la population des villages lui réserve une fête: Auclair apporte les nouvelles, eux l'entretiennent de chansons de leur cru. Les visiteurs ne «couraient pas les rues» très souvent, dans ce temps-là, et les gens se montraient particulièrement généreux et hospitaliers, malgré la pauvreté qui sévissait en Gaspésie. Timothée Auclair, pour résumer, connaissait intimement la côte gaspésienne: le récit qu'il fit en 1923 de ses périples nous replonge dans la réalité de l'époque où il était postier.

«Il n'y avait alors aucun chemin. Il fallait suivre la grève. Souvent cette route était coupée par des caps et des falaises que la mer battait. Il fallait escalader ces caps hauts de 300 à 400 pieds, traverser les bois qui en couvraient le sommet sur une distance de 1 à 2 milles, avant de trouver un sentier de descente pour pouvoir continuer son voyage. À certains endroits, le sommet des caps était inaccessible. Ainsi entre Rivière Marsouin et Rivière-à-la-Martre, on aperçoit deux caps éloignés d'un demi-mille l'un de l'autre. Il est impossible de les escalader. Il faut attendre que la marée soit basse pour les contourner, mais il faut être très prudent et bien choisir son heure. En effet, si l'on passe le premier lorsque la mer a commencé à monter ou «à la coupe de la mer», on se trouve dans une impasse désagréable. En effet, en arrivant à l'autre cap, «bernique», on voit que l'on ne peut plus passer. La marée monte en effet très vite à cet endroit. Inutile de retourner ou d'essayer d'escalader

la falaise. On est prisonnier de la mer et il faut attendre sur un espace très restreint, pendant 5 ou 6 heures que la mer soit de nouveau basse. En été, le désagrément n'est que passager, mais en hiver, par un froid rigoureux, c'est toute une autre histoire. Il est, en effet, impossible de faire du feu sur le peu de grève qui reste à découvert et l'on s'expose à être gelé à mort sans espoir de secours.[2]»

Il en était ainsi sur toute la côte en 1867, de Sainte-Anne-des-Monts à Rivière-au-Renard, soit une distance de 180 kilomètres. Et il en est de même à partir de là jusqu'à Cap-des-Rosiers plus à l'est, ou vers la baie de Gaspé au sud. «*Les transports*, écrivait un missionnaire en 1861, *voilà la grande difficulté; sur toute cette partie de la côte de Gaspé, nous n'avons aucun chemin où l'on puisse voyager en voiture. De la Rivière-au-Renard au Cap-Rosier, il y a une espèce de sentier où l'on peut aller à cheval, lorsque le gros vent vous empêche d'employer les berges.*[3]» Dans la baie de Gaspé, la situation n'est guère meilleure; les seules routes praticables se trouvent au sud, chez les loyalistes établis entre Douglastown et Gaspé.

Le «chemin du Roy», l'ancêtre du boulevard Perron avec le «chemin de Matane», ne commence vraiment à être tracé qu'après 1870; et là encore, les ponts se feront souvent attendre jusque vers 1900. Le géographe Blanchard décrivait l'allure des routes avant l'ouverture du boulevard Perron en 1929:

«*Depuis longtemps il existe des chemins faisant le tour de la presqu'île, d'un village à l'autre, mais conçus sans plan d'ensemble; ils étaient souvent détestables et se ruaient surtout le long de la côte au nord, en pentes incroyables. On les a longtemps négligés, parce que, comme la mer aux bateaux, ils ne sont utilisables aux voitures qu'une partie de l'année.*[4]»

---

2 AUCLAIR, *op. cit.*, *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. I, 1963, no 4, p. 177.

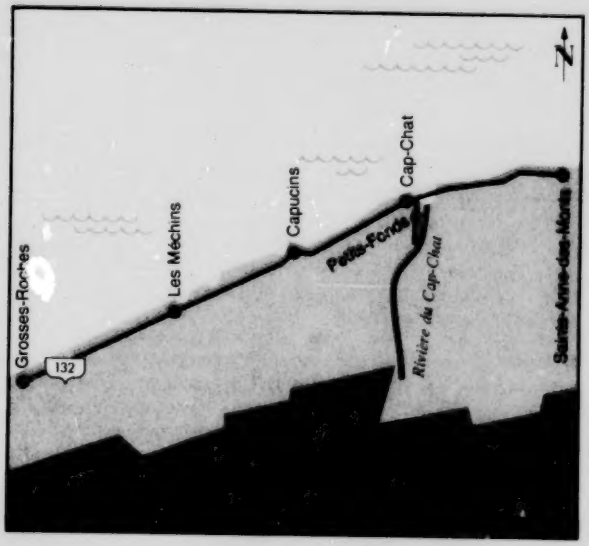
3 «Missions du district de Gaspé», *Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, no 14, Québec, 1861, p. 43.

4 Raoul BLANCHARD, *L'Est du Canada français. Province de Québec*, Librairie Beauchemin, Montréal, 1935, vol. I, p. 17.

Avec le boulevard Perron, cette route où nous circulerons durant cet itinéraire, voyager en Gaspésie devint une véritable sinécure, sans comparaison avec ce qui s'y trouvait auparavant. Lorsque notre périple empruntera certaines côtes vertigineuses, il sera intéressant d'imaginer ce que devait être une randonnée en Gaspésie avant l'automobile, le train, le *steamer* de la côte,* la route, ou même avant l'apparition du cheval . . .

foyer 1

De Grosses-Roches à Cap-Chat



Le paysage

Où commence la Gaspésie?

De tout temps, les limites du territoire gaspésien ont revêtu une certaine ambiguïté: selon le point de vue où l'on se place, l'endroit où l'on vit, l'étendue de la Gaspésie est plus ou moins considérable, car il y a beaucoup d'arbitraire dans la façon dont on perçoit le caractère propre de ce territoire. En effet, selon que l'on habite plus ou moins loin vers l'ouest du Québec, la «porte d'entrée» en Gaspésie se déplace d'autant à l'ouest. Ainsi, tant pour les gens qui vivent en amont de Québec que pour les habitants de Rimouski, de Matane ou de Sainte-Anne-des-Monts, la frontière gaspésienne ne commence qu'un peu plus à l'est. Si bien qu'entre Québec et Sainte-Anne-des-Monts on n'est jamais tout à fait certain que l'endroit où l'on se trouve appartient ou non au territoire de la Gaspésie.

En fait, pour la majorité des Québécois, la Gaspésie constitue une sorte de «bout du monde»: on définit habituellement les limites de ce territoire en se fondant sur des critères affectifs plutôt que sur ceux, plus objectifs, qu'impose la réalité physique. Cela tient au fait que, selon les époques de notre histoire, l'éloignement de la Gaspésie pouvait être plus sensible, et l'écart entre les modes de vie propres aux différentes régions du Québec, plus évident pour l'observateur extérieur. Il fut un temps, en effet, où la Gaspésie commençait là où s'arrêtait la route, là où les résidents ne vivaient plus que de la pêche. Et, somme toute, la réalité physique n'avait que très peu d'incidence sur la conception qu'on se faisait du pays. Mais les temps changent: ces critères se sont modifiés continuellement au cours de l'histoire, si bien que, aujourd'hui, les limites gaspésiennes ne correspondent plus à rien de bien tangible.

Bien sûr, la Gaspésie est également *une péninsule,* que les géographes circonscrivent à l'est de la vallée de la Matapédia. Quel immense territoire, où la réalité physique et humaine a façonné non pas une seule mais, en fait, plusieurs Gaspésies bien différentes les unes des autres. Toutes proportions gardées, il y a autant d'écart entre la baie de Gaspé et la vallée de la Matapédia qu'entre les Rocheuses et la vallée du Saint-Laurent.

Le paysage, à cet égard, ne trahit pas. Le visiteur ou le résident garde en mémoire une image globale du paysage, qui ordinairement résume pêle-mêle les traits les plus caractéristiques du milieu: dans le cas de la Gaspésie, c'est en général l'image d'un pays sauvage, au relief intense et à la mer omniprésente, la succession des anses et des caps, une couverture de forêts denses et de rochers dénudés, voire même l'odeur du poisson. Comme les voies d'accès à la Gaspésie se résument, à peu de chose près, à cette route de ceinture qui épouse le rivage, l'image la plus familière de cette contrée réside dans le profil de la côte rocheuse, dans cette succession d'accidents topographiques dont l'aspect s'apparente plus à une course d'obstacles qu'à un environnement hospitalier et sécurisant.

Dans cette optique, quoi de plus évocateur que ce toponyme de *Grosses-Roches*, là où s'amorce le voyage que nous allons entreprendre. Dès l'abord de ce village, le paysage relativement plat et à dominante agricole, auquel on s'était accoutumé depuis Québec jusqu'à Matane, se transforme de façon dramatique. La zone habitable se resserre près du rivage et, devant nous, la côte s'anime, s'élève et s'affronte à la mer. On sent les habitations, les champs et surtout la route coincés entre mer et montagne comme la végétation timide qui s'insinue dans les anfractuosités d'un rocher. Ici, la chaîne montagneuse des Appalaches, qu'on nomme au Québec les monts Notre-Dame, s'élance vers le nord-est pour rejoindre le littoral du Saint-Laurent; cette agression des montagnes face au rivage se fera de plus en plus évidente à mesure qu'on avancera vers le nord, jusque dans la région de Mont-Saint-Pierre ou de Mont-Louis.

D'une manière générale, le paysage de cette région de la Gaspésie se subdivise en trois grandes zones. Près du centre de la péninsule, un cordon de hautes montagnes, les monts *Chic-Chocs*, présente les sommets les plus élevés de tout le Québec, atteignant en certains endroits plus de 1 200 mètres d'altitude. Ces hautes montagnes s'éparpilleront près de la mer beaucoup plus à l'est, mais, pour l'instant, on ne distingue pas leur présence du rivage où l'on se trouve. Au pied des Chic-Chocs, en se rapprochant du fleuve, s'étend un vaste *plateau* au sommet presque plat, dont l'altitude ne

dépassera guère les 600 mètres; cette deuxième zone rejoindra la mer aux environs de Saint-Joachim-de-Tourelle et, par la suite, dominera le paysage en imposant aux hommes de s'établir sur les hauteurs ou dans quelques vallées qui entaillent profondément le plateau. Vis-à-vis de Grosses-Roches, à l'intérieur des terres, le plateau est ponctué de quelques villages, notamment Saint-Jean-de-Cherbourg à proximité de la rivière Matane; on a de cet endroit un point de vue spectaculaire sur les Chic-Chocs, qui s'y présentent au regard comme une gigantesque barrière rocheuse.

Pour ce qui nous concerne, c'est davantage la troisième zone qui retiendra notre attention pour le moment, car c'est elle qui occupe l'espace riverain où nous circulons. Cette zone est constituée d'une plaine côtière, de *basses terres* semblables à celles qu'on a traversées jusqu'à Sainte-Félicité, mais qui, très rapidement, se rétrécissent aux alentours de Grosses-Roches, coincées à la base du plateau. C'est sur cette étroite bande de basses terres que sont situés la plupart des endroits que nous visiterons dans ce foyer.

La montagne de Cap-Chat et les terrasses riveraines, à l'ouest du village.

Les terrasses marines des basses terres

Cette zone de basses terres prévaudra dans le paysage riverain jusque dans le village de Saint-Joachim-de-Tourelle, parsemée çà et là de petits caps et de falaises aux endroits où le contour du plateau se rapproche de la mer. Ainsi, d'abord relativement étroites entre Grosses-Roches et la baie des Capucins, les basses terres s'élargiront momentanément autour de Cap-Chat et de Sainte-Anne-des-Monts; à Tourelle, elles disparaîtront presque complètement du paysage, pour ne réapparaître que beaucoup plus loin à l'est, à l'approche de la presqu'île de Forillon.

La formation de cet espace riverain aurait débuté il y a quelque 13 500 ans, à la fin de la dernière période glacaire. À cette époque, le glacier commence à fondre et l'immense masse de glace libère enfin la côte gaspésienne. Jusqu'alors, toute cette région était profondément écrasée par la pression énorme qu'exerçait le poids du glacier; avec le retrait des glaces, les terres dégagées commencent à se relever petit à petit, pour atteindre à la longue leur niveau actuel. À la suite du retrait du glacier, le littoral gaspésien demeura longtemps beaucoup plus bas qu'il ne l'est maintenant, et la mer envahit donc ces espaces profondément déprimés, aidée dans cette *invasion* par les eaux provenant de la fonte du glacier. C'est l'époque de *la mer de Goldtwaith*, dont les eaux noyèrent le littoral actuel pendant une longue

La succession des terrasses marines à l'ouest de Sainte-Anne-des-Monts.

période. La limite des terres alors submergées se situe environ à 70 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer dans la région de Sainte-Anne-des-Monts; cet espace correspond à peu près à la zone des basses terres où nous nous trouvons. Puis, à mesure que le glacier perd du terrain en reculant vers le nord, les terres se relèvent et la mer de Goldtwaïth se retire, comme si le niveau de la mer se mettait à baisser. Progressivement, les basses terres se dégagent et émergent, marquées de l'empreinte du passage des eaux. Au début, le retrait de la mer se fait très rapidement; mais, peu à peu, ce processus se ralentit au fur et à mesure que les terres se rapprochent du niveau qu'elles présentaient avant la glaciation. Le profil de la côte porte à croire que le retrait de la mer de Goldtwaïth s'est effectué par étapes: en effet, il semble que des périodes actives aient alterné avec des périodes stables.

Cette alternance de périodes actives et stables lors du retrait de la mer contribua à former une série de terrasses superposées, dites *terrasses marines,* encore facilement perceptibles dans le paysage actuel. Chacune de ces terrasses qu'on observe sur la côte marque une période de stabilité dans le retrait des eaux, durant laquelle l'érosion et la sédimentation ont le temps d'exercer leur action et de modeler des espaces. Ici, les eaux de la mer s'attaquent au rivage rocheux, là elles remanient des dépôts laissés par le glacier, ailleurs elles répandent le long de la côte les sédiments amenés par les rivières à leurs embouchures.

Le sol qui recouvre ces basses terres se modela donc à cette époque. Dans le secteur où nous nous trouvons présentement, les terrasses marines se présentent surtout sous la forme de *terrasses d'accumulation,* produites par l'amoncellement de sédiments le long de rivages anciens. En effet, les matières qui composent le sol de ces terrasses proviennent en grande partie de l'intérieur des terres: d'abord transportées par les rivières jusqu'à la côte, ces matières se distribuèrent le long du rivage grâce aux courants marins. Déposées sur le littoral, elles y sont par la suite réaménagées par l'action des vagues, notamment au moment où les eaux se retirent; comme le retrait des eaux s'effectue en différentes étapes, il en résulte que les sédiments prennent la forme de terrasses. Ce processus se poursuit d'ail-

leurs encore, et on peut l'observer autour des embouchures de rivières et sur les plages qui parsèment la côte.

Ailleurs, comme nous aurons l'occasion de l'observer fréquemment, l'action de la mer s'exercera sur des surfaces rocheuses: ce seront des *terrasses d'abrasion*, sculptées plutôt que modelées par l'érosion riveraine. Ces terrasses, nommées «écorchis» dans le langage populaire, apparaîtront là où des masses rocheuses émergeront au milieu des sédiments, offrant leur surface à l'érosion.

Ces événements, si on les considère dans l'ensemble des temps géologiques, paraissent très proches de nous. Les Amérindiens occupèrent certaines terrasses marines de la région au moment où celles-ci constituaient le rivage; les archéologues ont mis à jour plusieurs sites préhistoriques sur ces terrasses, certaines ayant été occupées il y a plus de 4 000 ans. On retrouve quelques-unes de ces occupations amérindiennes sur des terrasses situées presque au point maximal de l'invasion par les eaux de la mer de Goldtwaïth; comment pourrait-on s'imaginer, aujourd'hui, l'aspect du rivage qui s'étendait à la vue de ces premiers occupants de la Gaspésie?

Pêche et agriculture complémentaires

Dans tout le secteur où se retrouvent les terrasses marines, la vie gaspésienne s'articule sur l'axe du rivage. De part et d'autre de la plage, les résidents poursuivent les activités qui assurent leur subsistance. Ainsi, du côté de la terre, on tire profit des sols légers et sablonneux des terrasses au moyen de l'agriculture tandis que, du côté de la mer, la pêche complète les ressources qui assurent plus ou moins d'aisance à la population locale. Cette *complémentarité de l'agriculture et de la pêche* est d'ailleurs observable partout sur la côte gaspésienne, mais c'est surtout dans ce secteur des basses terres qu'on perçoit l'intimité qui unit ces deux activités de façon presque organique.

L'étroite bande de terres planes disponibles dans cette région a imposé l'établissement de villages au caractère linéaire, parallèles au littoral; plutôt que de compromettre l'utilisation

des sols propices à la culture qu'offrent les terrasses, les Gaspésiens d'ici ont disposé leurs habitations près du rivage, là où, par ailleurs, l'accès à la mer pour la pêche sera plus immédiat. Divers facteurs historiques ont du reste favorisé cet état de choses. Jusqu'à une époque relativement récente, en effet, la seule voie d'accès à ce territoire se résumait à la navigation par cabotage le long de la côte; plus tard, lorsque les chemins terrestres seront aménagés, c'est encore le long du rivage, souvent à même la plage, que marcheurs et raquetteurs, puis voitures à cheval et automobiles circuleront. On comprend alors plus aisément pourquoi les villages qu'on traverse dans cette région semblent épouser le rivage, comme si on craignait d'égarer la mer pourvoyeuse de poisson.

Les premiers résidents du pays étaient pour la plupart des pêcheurs; pour ceux-ci, s'établir sur le rivage équivalait à se rapprocher des sources de nourriture et de bien-être. Ces gens avaient d'abord commencé à fréquenter cette partie de la côte seulement durant la saison de la pêche, venant d'en haut du fleuve, de Montmagny, Kamouraska, Trois-Pistoles, L'Islet, ou même de Baie-Saint-Paul ou La Malbaie, tous des endroits où, plus anciennement, la pêche occupait une place prépondérante aux côtés de la culture, mais dont les ressources marines s'étaient épuisées plus tôt dans l'histoire. Tantôt à la suite d'un naufrage sur la côte, tantôt parce que l'hiver arrive trop brusquement et prend les pêcheurs par surprise, tantôt enfin par un choix délibéré de leur part, plusieurs pêcheurs saisonniers s'installèrent en permanence dans la région.

Dès 1815, on retrouve des familles de pêcheurs établies à Cap-Chat et, à partir du milieu du siècle, d'autres familles s'établissaient à Grosses-Roches, aux Méchins et aux Capucins. Leur nombre demeurera fort restreint pendant plusieurs années; puis, à compter de 1865, d'autres colons viennent s'établir, en principe pour y pratiquer l'agriculture. Cette partie de la Gaspésie compte parmi les régions qui, les premières d'une longue suite, furent l'objet des entreprises de *colonisation* menées par le clergé, de concert avec le gouvernement. Axées sur l'établissement de nouveaux agriculteurs dans des secteurs encore vierges, ces entreprises devaient permettre de distribuer les effectifs de la population québécoise aux

quatre coins du territoire, tout en soulageant les secteurs établis de longue date, où se faisait de plus en plus sentir la pénurie de terres agricoles. La vallée du Saint-Laurent, établie presque en entier dès l'époque de la Nouvelle-France, ne suffisait plus à loger et à nourrir une population sans cesse grandissante, grossie par l'accroissement phénoménal des familles qui frappe le Québec au XIX^e siècle: tout se passe alors comme si la conquête britannique avait provoqué une réaction de la part des éléments français, comme si l'on sentait le besoin de noyer l'élément anglais dans le flot des francophones catholiques.

Amorcé en Gaspésie dès 1865, ce mouvement de colonisation prend de la vigueur vers 1883, aidé en cela par l'ouverture des «chemins de colonisation», c'est-à-dire, en ce qui concerne la Gaspésie, l'amélioration tant attendue des chemins déjà existants. L'ampleur de ce mouvement est telle qu'en 1899 il n'y a plus de terres disponibles sur la côte entre Grosses-Roches et Cap-Chat, le long de l'actuelle route 132; on commence même à ouvrir un deuxième, puis un troisième rang là où la topographie le permet. Vers 1925, la population de la région atteint son point de saturation; par la suite, l'émigration vers les villes et les usines américaines allait durant longtemps soulager la région du trop-plein de sa population, que les ressources locales ne suffisaient plus à nourrir.

L'ensemble agricole s'articule au havre naturel, aux Îlets Méchins, vers 1930.

En principe, les nouveaux colons se rendaient en Gaspésie pour s'occuper de l'agriculture et, dans cette perspective, les conditions de paiement que mettaient à leur disposition les «agents des terres» étaient conçues pour les y encourager. Mais, une fois rendus sur place, la plupart des colons ne l'entendaient plus de la sorte. La pêche exerçait, en effet, son attrait sur les nouveaux éléments, attrait qui à vrai dire tenait plutôt de la fascination. L'abondance du poisson, comme la relative liberté et l'esprit d'aventure qu'offrait le métier de pêcheur, encourageait les colons à négliger leurs terres: l'agriculture exige des attentions constantes, de longues heures de travail à chaque jour, et soumet l'agriculteur à une discipline forcée par les caprices de la terre et du climat.

L'exemple des pêcheurs, qui y étaient installés depuis déjà longtemps, contribuait à ce que les nouveaux colons s'éloignent de leurs champs; on imagine l'état d'âme de l'agriculteur qui, attelé à sa charrue, voyait les pêcheurs terminer leur journée de travail vers l'heure du midi et, par la suite, prendre leurs aises jusqu'au lendemain matin. Le problème était tel qu'on lui attribuait tous les maux qui frappaient les Gaspésiens; un missionnaire de la côte ne mâchait pas ses mots en 1867, lorsqu'il faisait état de la situation à ses supérieurs:

«La raison de cette misère, c'est l'obstination des gens à ne s'occuper que de pêche et à négliger la culture de leurs terres. (...) Un des moyens les plus puissants pour forcer les gens à cultiver serait une loi passée en Chambre, défendant de commencer la pêche avant le commencement de juin. Alors ne pouvant satisfaire leur goût passionné pour ce métier, qui les force à jeter leurs lignes à l'eau lorsqu'ils devraient ensemencer leurs terres, ils ne se livreraient à la pêche qu'après s'être assuré quelque moyen de subsistance pour l'hiver suivant, en prenant le mois de mai pour les semences.[1]»

Tout le dilemme réside dans le fait que la saison des semences coïncide avec la période la plus productive de la pêche, alors que la morue arrive sur la côte au printemps, poursui-

1 L. BLAIS, «Missions de la Gaspésie 1867», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. V, 1967, no 1, p. 12.

vant le hareng, le capelan et d'autres poissons qui viennent à cette époque déposer leurs oeufs sur le rivage. Le pêcheur n'a pas le choix: la plus grande partie de son revenu annuel provient de cette pêche printanière.

C'est vers cette époque que les choses commencent à mieux s'équilibrer. On poursuivra la pratique de la pêche, et la culture viendra compléter le menu, assurant des réserves abondantes pour l'hivernement. C'est là le caractère dominant que prendra par la suite l'occupation humaine du paysage. L'ensemble agricole, la maison, les dépendances et les champs en viendront à s'articuler aux cabanes de pêche, au havre* et aux autres aménagements réservés à la pêche, comme les deux éléments d'une charnière. Petit à petit, pêche et agriculture deviendront la recette fondamentale qui sous-tend le principe même de l'existence dans cette région; ces deux activités paraîtront de plus en plus indissociables au Gaspésien qui recherche un minimum de confort et de sécurité. Plus tard, à mesure que les rendements de la pêche, comme ceux d'une agriculture sur des sols plus ou moins riches, continueront de diminuer, la forêt deviendra le troisième volet d'une existence qui tire profit de toutes les facettes du milieu naturel et de ses ressources.

Fenaison près du bassin de Gaspé (Thomas Pye, 1866)

Grosses-Roches et le passage des Crapauds

Grosses-Roches doit son nom à un ensemble de petits rochers isolés près desquels le village s'est établi. La majeure partie du village est située à l'ouest de l'embouchure du ruisseau des Grosses-Roches, face à l'anse au Foin: quelque trois ou quatre rangées de maisons alignées parallèlement au fleuve, surtout du côté nord de la route 132, constituent la concentration du village. Les plus anciens établissements se trouvent immédiatement au-dessus du rivage, là où fut construite l'église de bois, l'une des plus anciennes de la Gaspésie. La paroisse de Grosses-Roches, d'abord desservie par voie de mission par le curé du village voisin de Sainte-Félicité, vers 1870, fut placée sous le patronage des *Saints-Sept-Frères*: allusion aux sept enfants de sainte Félicité, dont le martyre servit de prétexte pour nommer ce village, par analogie à son ancien toponyme de Pointe-au-Massacre.

Le village de Grosses-Roches s'étend en longueur à l'est du ruisseau, le long de la 132, pour comprendre dans sa limite orientale les habitations éparses de Ruisseau-à-la-Loutre, situées de part et d'autre du cours d'eau de ce nom. Immédiatement à l'est du pont sur le ruisseau des Grosses-Roches, une route pénètre à l'intérieur des terres, sur le plateau, menant aux localités de Cherbourg et de Saint-Jean-de-Cherbourg.

À l'origine, Grosses-Roches n'était qu'une des parties du canton de Cherbourg, érigé en municipalité en 1894. Les premiers lots du canton furent adjugés vers 1865, lors des poussées initiales de la colonisation agricole. Auparavant, l'endroit n'était fréquenté que par quelques pêcheurs saisonniers; au delà de ces lots, le territoire était à peu près vierge. La population du canton s'accrut progressivement à 260 habitants vers 1925; aujourd'hui, la municipalité de Grosses-Roches compte, à elle seule, plus de 600 habitants, chiffre qui serait plus considérable n'eussent été les vagues d'émigration successives qui menèrent beaucoup de gens à la ville et vers les usines américaines.

Nés de la colonisation agricole, le village de Grosses-Roches et son appendice Ruisseau-à-la-Loutre furent principalement affectés à une vocation agricole dès leur origine, à l'exemple de Matane et de Sainte-Félicité. Témoins de cette vocation, les zones déboisées qui s'étagent en pente douce sur les terrasses jusqu'au plateau intérieur. L'agriculture ne devait cependant pas suffire à nourrir la population sans cesse grandissante: les sols environnants n'étaient pas aussi propices à la culture que ceux de Matane, si bien qu'on peut restreindre la période proprement agricole à Grosses-Roches entre les années 1865 et 1930 environ.

La pêche occupa également la population, certains s'y livrant en permanence à l'instar des pêcheurs saisonniers qui furent les premiers occupants de l'endroit; d'autres s'en occupent à la mesure des disponibilités que leur laisse l'entretien de leurs cultures, y cherchant un complément nécessaire à leur activité agricole. On trouve encore, près de l'embouchure du ruisseau des Grosses Roches, quelques cabanes de pêcheurs toujours utilisées: à l'origine, on y pratiquait principalement la pêche à la morue et au hareng, mais, depuis que les rendements de la pêche ont commencé à se résorber, on s'attaque désormais à toutes les espèces que la mer veut bien livrer, tel le flétan ou «turbot».

Cabanes de pêche près du rivage à Grosses-Roches.

À l'extrême est du Ruisseau-à-la-Loutre, se succèdent sur la côte les lieux dits du Grand et du Petit Crapaud; près du Petit Crapaud se jette le ruisseau à Sam (ou «à Sem»). Plus à l'est, le ruisseau à la Vapeur s'écoule dans l'anse du Crapaud, et plus loin encore, les Îlets Méchins s'alignent près du rivage. Dans ce secteur qui sépare Grosses-Roches des Méchins, le voyageur se sent plus coincé qu'auparavant entre le plateau et la mer, les basses terres étant presque inexistantes à cet endroit. Les habitations sont ici très espacées, et le tout ne forme guère ce qu'on pourrait appeler un village: tout au plus s'agit-il de quelques ensembles agricoles dispersés, avec aux alentours l'habituelle zone déboisée qui témoigne de la vie agricole des résidents.

Au cours du XIX^e siècle, avant la construction des chemins de la côte, on nommait l'ensemble de ces endroits le *passage des Crapauds*. Il s'agissait d'une série de caps, de rochers et d'îlots qui présentaient un danger permanent à la navigation côtière et, durant l'hiver, des passages fort dangereux pour qui y circulait à terre. Le curé J.-B. Côté, de Matane, parcourut en 1846 cette partie de la côte pour y desservir les missions qui lui étaient assignées; il nous a laissé une description saisissante du trajet qu'il fallait parcourir pour «passer» les Crapauds en hiver.

«Comme je n'étais pas habitué à ces longues courses à pied, j'éprouvai dès lors une lassitude dans les jambes, qui n'a pas cessé de me faire souffrir depuis ce temps. (...) Nous marchions tantôt sur la neige durcie, tantôt sur les glaçons de la grève, car il n'y avait pas d'autre chemin. Il fallait souvent escalader d'énormes glaces ou des rochers, espèces de montagnes bordées de précipices recouverts d'une couche de neige qui nous en dérobait la vue. Le plus dangereux de ces rochers est celui qu'on appelle le Grand Crapaud. Ce rocher, qui a causé tant de malheurs aux marins, est élevé d'environ trois cents pieds au-dessus de la mer, taillé à pic de ce côté et hérissé de roches aiguës; il s'avance fort loin dans la mer qui baigne sa base. Par bonheur, nous pûmes passer au-delà sur une glace fortement attachée aux saillies du rocher à fleur d'eau. Cette glace, qui n'avait qu'une douzaine de pouces de largeur, nous porta heureusement jusqu'à l'autre côté: si nous eussions eu la

mauvaise fortune de glisser ou de mettre le pied à côté, nous serions tombés dans le gouffre pour ne plus reparaître. Quel terrible crapaud![2]»

Barques de pêche au sommet du slip à Méchins.

Le dernier obstacle dans le passage des Crapauds était constitué par les Îlets Méchins, peu avant d'arriver au village des Méchins. À vrai dire, cet endroit ne constituait pas vraiment un obstacle, mais plutôt un refuge pour les gens de la côte. Depuis le milieu du XIX^e siècle, l'endroit est fréquenté par les pêcheurs et, plus tard, occupé par des agriculteurs-pêcheurs. Jean-Charles Taché décrivait l'endroit, en 1861, comme étant *un endroit délicieux, aimé des pêcheurs: «Les Îlets Méchins sont deux petits rochers situés à une faible distance du rivage. Ils en sont séparés par un étroit chenal, assez profond pour servir de havre aux petites embarcations.*[3]» Encore aujourd'hui, ces îlots rocheux linéaires sont appréciés par les pêcheurs, pour la protection qu'ils offrent aux bateaux de pêche qui s'y réfugient contre le mauvais

2 J.-B. CÔTÉ, «Missions de Matane et de Sainte-Anne-des-Monts», *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec*, no 7, Québec, juillet 1847, p. 126.

3 Jean-Charles TACHÉ, «Trois Légendes de mon pays», dans *les Soirées canadiennes*, 1861, p. 97; cité par A. GAGNON, *Histoire de Matane*, Imprimerie des Associés, Rimouski, 1977, p. 46.

temps du large. On y trouve actuellement un quai abrité derrière les îlots, de même qu'un *slip**, soit une descente pour les embarcations. Une vingtaine de cabanes utilisées pour la pêche y sont installées, et il y règne une certaine animation durant la saison estivale.

Le bois de fuseau en Gaspésie

Entre 1877 et 1930 environ, toute la partie occidentale de la côte nord-gaspésienne s'occupe fébrilement d'une activité particulière: la préparation du *bois de fuseau*. Cette occupation mobilise un grand nombre de moulins de sciage sur la côte depuis Matane jusqu'à Rivière-à-Claude, et même plus loin; on en trouve à Ruisseau-à-Sam, Méchins, Capucins, Cap-Chat, Sainte-Anne-des-Monts, Cap-au-Renard, La Martre, Marsoui, Rivière-à-Claude, et j'en passe.

Ce type d'exploitation forestière vise à tirer avantage des vastes forêts de bouleaux qui habillent la côte gaspésienne, et pour lesquelles la vie régionale ne connaît pas beaucoup d'utilisations immédiates. Cette production s'avère quand même fort lucrative pour certains entrepreneurs, tels James Richardson et Théodore Lamontagne qui exploitent plusieurs moulins; la population locale, de son côté, s'astreint volontiers à cette activité, car ni la pêche ni l'agriculture, pratiquées à une échelle qui n'assure en fait qu'une autosuffisance relative, ne mettent en circulation autant de numéraire. Les catalogues et les vendeurs itinérants, nés des poussées de l'industrialisation, offrent des produits alléchants, modernes, mais il faut, pour se les procurer, disposer d'argent liquide: on n'achète pas les vêtements, les chaussures et d'autres commodités semblables en donnant en retour une morue ou un panier de légumes. L'industrie avait changé les règles traditionnelles du jeu.

De l'autre côté de l'Atlantique, en Angleterre, les usines de textile profitent de plus en plus; le fil qu'elles produisent doit pouvoir s'enrouler autour de quelque chose, mais les forêts qui fourniraient la matière première des bobines et des fuseaux pour le fil sont depuis déjà longtemps épuisées en Angleterre. Il reste donc une solution: n'a-t-on pas, dans cette lointaine colonie anglaise d'Amérique, tout le bois qu'il faut pour suppléer à cette exigence de l'industrie textile?

C'est alors qu'un comportement typique s'implante, que l'histoire répétera sans cesse jusqu'à nos jours. Le *cheap labor* québécois, les bûcherons et les manoeuvres de la colonie s'occuperont d'extraire la matière première des forêts du pays: outre-Atlantique, on emploiera beaucoup de monde à tourner les bobines et, du même coup, on réduira d'autant le chômage tout en continuant d'accumuler des profits. Sur la côte gaspésienne, de toute façon, l'argent déboursé servira à acheter les produits finis, le fil, les tissus et les vêtements importés d'Angleterre: tout compte fait, les usines y gagnent beaucoup plus que ce qu'elles ont à débourser.

La fabrication des fuseaux et des bobines de l'industrie textile demande un bois très dur, dont les fibres compactes et faciles à tourner ne risquent pas d'abîmer le fil qu'on y enroule. Le bouleau blanc, abondant sur la côte, possède les caractéristiques idéales pour cet usage. On en fait, sous la scie des moulins, des baguettes carrées de longueur et d'épaisseur variables, prêtes à s'adapter aux instruments des tourneurs britanniques. Il se produira des quantités phénoménales de cet article dans les moulins gaspésiens, au point de presque épuiser la forêt en bouleau.

Le bois de fuseau est empilé sur le rivage de la Martre vers 1930.

Les Méchins
et la construction navale en Gaspésie

Le toponyme de Méchins serait apparemment une corruption du mot *méchant;* on croit qu'il s'agit là d'une traduction littérale du terme *matsi* de la langue micmaque. En ce sens, Méchins ferait référence à la légende amérindienne concernant le génie du mal Outikou, qui aurait habité la montagne à Méchins. On raconte que celui-ci pourchassait les Indiens qui s'aventuraient dans les parages, armé d'un bâton gros comme un arbre; un missionnaire jésuite aurait en quelque sorte exorcisé le monstre vers 1668, l'exilant à l'aide d'un crucifix vers les environs du lac Mistassini, là où vivent *«des sauvages qui ne prient pas»* . . . Le toponyme de Méchins s'applique ici à tous les accidents topographiques de la côte immédiate, depuis les Îlets Méchins que nous venons de croiser. Le Gros Méchins désigne un cap à l'ouest du village des Méchins, établi devant l'anse du même nom; séparant cette anse de la suivante à l'est, le cap des Méchins, et enfin, l'anse et le village de Petits-Méchins. Il faut dire que les gens de la place ont de la suite dans les idées. À l'est des Méchins, une petite montagne (195 m) désignée sous le nom de *Montagne des Îlets,* correspond vraisemblablement à la montagne de la légende.

Le plateau dégage dans le secteur des Méchins une assez large bande de basses terres, parsemée de collines qui rejoignent le bord du plateau à l'intérieur des terres. L'agglomération, comprenant les villages de Grands-Méchins et de Petits-Méchins, est relativement dense, si on la compare aux localités précédentes; les habitations et autres bâtiments s'alignent, sans interruption sensible, le long du rivage et de la route 132, sur une ancienne terrasse marine. Le paysage accorde beaucoup d'importance à l'agriculture, bien que l'endroit ait d'abord abrité des familles de pêcheurs. Dès 1859, Méchins est occupé par trois familles; la population devait s'accroître par la suite, surtout à l'époque de la colonisation, et en 1911 on juge qu'elle est suffisante pour justifier la présence d'un missionnaire résident et la fondation d'une paroisse à cet endroit. Vers 1930, on y comptera 1 100 habitants; la population atteint aujourd'hui les 1 600.

Outre l'agriculture et la production de bois de fuseau, la population des Méchins s'est beaucoup occupée de pêche. On trouve encore à l'est du village de Petits-Méchins divers aménagements qui témoignent de cette activité. D'une part, on y voit quelques *boucaneries** pour fumer le hareng, semblables à celles qu'on retrouve dans la région de L'Île-Verte. Il s'y trouve également, près de l'embouchure de la rivière des Petits Méchins, à l'est de l'anse, un *slip** pour petites embarcations, tout neuf et fort bien entretenu, rappelant le caractère encore très vivant de la pêche à Méchins; une dizaine de cabanes entourent le slip, où l'on prépare le poisson pour la conservation et l'expédition. Il y a tout lieu de croire que le visiteur pourra s'y approvisionner en poisson frais directement des pêcheurs, moyennant qu'il se rende sur place au moment où ceux-ci reviennent de leur pêche quotidienne.

Voiture à cheval dans le village de Méchins.

Les Méchins se caractérise surtout par l'activité maritime qui s'y déroule. Au pied du Gros Méchins, à l'ouest du village, se trouve le «quartier maritime» où, depuis déjà longtemps, une tradition locale incite la population à construire ou entretenir des navires. Témoin de cette activité, la population locale a aménagé un parc face au bureau de poste, près de l'église,

où deux moteurs de navire, l'un plus ancien et l'autre moderne, rappellent au visiteur l'importance de la construction navale dans la vie et l'histoire des résidents. On trouve devant l'anse des Méchins un quai, un chantier maritime et une cale sèche de construction récente; le port des Méchins offre une profondeur de 8 mètres, capable d'accueillir des navires d'un tonnage assez important. Déjà vers 1915, Méchins constituait le premier arrêt depuis Québec pour le *steamer** de la côte.

À Méchins, la vie maritime occupe certes une place importante, mais il serait inexact de prétendre que cet endroit constitue le seul de la côte gaspésienne où la construction maritime ait connu une certaine ampleur. En effet, les besoins

de la plupart des Gaspésiens ont de tout temps exigé qu'on reconnaisse le rôle du constructeur de navires comme l'un des plus essentiels dans la vie locale; la nécessité de construire des embarcations de tous gabarits, de la simple barque à la plus grande goélette, a toujours justifié la présence de ces artisans.

Anciennement, la navigation côtière constituait le seul moyen de transporter sur la côte les marchandises nécessaires au bien-être des résidents, puisqu'il n'existait aucun chemin d'accès au territoire par voie de terre; la pêche, par ailleurs, exigeait continuellement qu'on construise des embarcations pour aller au large faire la récolte du poisson. On ne pêche pas la morue en restant sur la plage. Évidemment, tous ces besoins ne furent pas toujours comblés par des entreprises spécialisées, bien au contraire; la plupart des localités possédaient leurs propres artisans, bordeurs, charpentiers de navires et autres, dont les connaissances traditionnelles remontaient à l'époque des premiers occupants. Chaque goélette, chaque navire qui fréquentait la côte avait à son bord quelques artisans qui veillaient à entretenir le bateau lorsque le mauvais temps ou un accident mineur abîmait l'embarcation. Plusieurs des pêcheurs saisonniers ou des marins qui s'établirent sur la côte gaspésienne, souvent à la suite d'un naufrage, disposaient des connaissances

Construction de goélettes à Cap-Chat et à Sainte-Anne, vers 1930.

nécessaires à l'entretien d'un navire, voire même à sa construction en entier. Parmi ces marins plusieurs apportaient avec eux les riches traditions de construction maritime qu'avaient su maintenir les habitants de la Coste-du-Sud, de Charlevoix ou de Québec, puisque ces marins ou pêcheurs étaient souvent originaires de ces régions.

La plupart des constructeurs de navires en Gaspésie s'occupèrent de la fabrication des bateaux en bois; à Méchins même, où l'on travaille désormais le métal, on construisait encore dans les années 40 des goélettes de bois. En ce sens, la construction navale en Gaspésie a longtemps constitué un sous-produit de l'exploitation forestière; les forêts gaspésiennes recelaient les essences nécessaires à la construction de navires, en particulier les grands pins, épinettes, érables et merisiers utilisés pour la charpente, et le bois de sciage pour le bordage. Souvent, la construction de ces embarcations se faisait directement sur la plage, où tout un échafaudage de poutres étançonnait la charpente du navire; on ne disposait pas alors d'une cale sèche, telle que celle que vient d'aménager le gouvernement à Méchins, pour garder l'ouvrage au sec avant de le lancer à la mer.

Pour la charpente, on choisissait des arbres crochus, dont la courbure épousait la forme qu'on voulait donner à la coque du navire; de tels arbres étaient soigneusement mis à part dès le moment où on les abattait et, après leur transport sur les lieux du chantier, on les y équarrissait à la hache. Une fois qu'on avait disposé ces courbes de part et d'autre de la quille, l'épine dorsale du navire, elles étaient assujetties au moyen de chevilles de bois dur ou, plus tard, de boulons métalliques. Le navire était ensuite bordé de planches, gréé de mâts et ponté; dans les interstices des planches qui composaient le bordage, on enfonçait des rubans d'étoupe ou de coton pour rendre la coque plus étanche. Il ne restait plus qu'à aménager l'intérieur du navire, gréer les mâts d'une voilure et de cordages, soigner la finition de la coque, et l'embarcation était prête à prendre la mer; à marée haute, on la glissait sur la plage très soigneusement, retirant les étançons tout en veillant à ce que le navire ne bascule pas sur le côté.

Les principales embarcations construites et utilisées en Gaspésie se regroupent dans trois grandes catégories. La première comprend les plus petites «voitures d'eau», c'est-à-dire les chaloupes, barques à déclin ou *doris*, utilisées surtout pour se déplacer le long de la côte d'un endroit à un autre, ou encore pour gagner les navires ancrés au large ou dans les profondeurs des anses. Une deuxième catégorie regroupe les embarcations plus grandes, mais très légères, qu'on nommait *berges* ou plus récemment *gaspésiennes:* celles-ci constituaient le moyen de locomotion privilégié pour la pêche, sa coque étant suffisamment grande pour contenir le produit d'une journée de pêche, tout en tenant bien la mer à proximité des côtes. Les plus grands navires, les *goélettes*, forment la dernière catégorie; la goélette servait de préférence à transporter les marchandises sur de plus grandes distances et, surtout, à atteindre les bancs de pêche situés au large pour la pêche hauturière.

Au chantier maritime de la compagnie Verrault Navigation, situé sous le Gros Méchins, on ne fabrique plus des vaisseaux de bois; on y répare ou rebâtit des navires de fer, on y effectue l'entretien des coques et des moteurs. Une chose demeure cependant: cet établissement qui profite à la population actuelle s'inscrit dans une longue continuité, une riche tradition culturelle qui, jadis, appartenait en propre à tous les Gaspésiens.

Les Capucins et l'élevage du porc

La route à l'est de Petits-Méchins voit s'échelonner les établissements agricoles de façon plus régulière et plus continue. En arrivant dans le secteur des Capucins, on pénètre en effet dans une zone où règne en maîtresse l'agriculture, favorisée par la présence d'une vaste plaine côtière qui s'élargira aux environs de Cap-Chat pour atteindre sa largeur maximale. D'ici à Sainte-Anne-des-Monts, les terrasses marines de cette plaine s'étageront en pente douce jusqu'aux contreforts du plateau avec lequel elles se confondront presque imperceptiblement. Le déboisement se fait plus apparent dans cette région, signe d'une intense activité culturale.

Ce sont de nouveau des rochers qui vaudront à l'endroit le toponyme de Capucins, qu'on applique ici à la vaste baie à l'ouest du village, de même qu'au village de Petits-Capucins plus à l'est. On y trouvait autrefois deux rochers sur le rivage, qui ressemblaient à des moines capucins revêtus de leur bure. «*L'un de ces rochers*, écrit un auteur vers 1930, *le plus petit, a été réduit en morceaux sous l'assaut des vagues, et aujourd'hui, il ne subsiste plus qu'un seul moine, façonné par la mer à même l'extrémité d'un grand cap. Même ce moine solitaire, qui semble monter la garde sur le village et sa population hospitalière, risque à tout moment d'être terrassé par la mer, à moins qu'on ne prenne soin de le protéger contre le vandalisme des tempêtes.*[4]» Peine perdue, car les hommes sont des vandales plus efficaces que la nature: en effet, un entrepreneur dénué de toute conscience culturelle a réduit le second «moine» en pièces, pour procéder au remplissage d'un quai.

Vers 1859, une dizaine de familles résident déjà à Capucins, attirées par la pêche côtière de la morue et du flétan comme par l'abondance de moules qui s'offraient à la cueillette dans les eaux de la baie. À son tour, la colonisation attira aux Capucins un grand nombre d'agriculteurs, qui s'installent sur le rang riverain jusqu'à l'occuper en entier; toutefois, le développement du village s'arrêtera là, faute d'offrir plus d'espace habitable. Dès 1865, les villages voisins de Cap-Chat et des Méchins enverront tour à tour leurs missionnaires pour desservir la population de Capucins; la chapelle originale était encore en place vers 1940, mais on l'avait remplacée dès 1937 par l'église actuelle. Capucins devient une municipalité autonome en 1915, mais sa population ne sera jamais considérable: en 1930, le nombre de résidents ne dépassait guère les 400, chiffre qu'elle n'atteint toujours pas à l'heure actuelle.

Au début du siècle, l'attention des agriculteurs-éleveurs de Capucins se tourna de préférence vers le porc, à cause de la

---

4 ANONYME, *The Gaspé Peninsula. History, Legends, Resources, Attractions*, Bureau provincial du tourisme, ministère de la Voirie, Québec, 1930, p. 84 (traduction de l'auteur).

demande provenant de la Moyenne-Côte-Nord du Saint-Laurent. Des années durant, les agriculteurs produisirent d'immenses quantités de porc pour ravitailler les postes de Pentecôte, Baie-Trinité et Clarke City; on en expédiait vers ces destinations jusqu'à un millier de têtes chaque année, ce qui permet de supposer que cette production amenait une certaine aisance à la localité.

Pour nourrir ce cheptel, on pratiquait surtout des cultures de patates et d'orge, dans des champs engraissés à l'aide de déchets de poisson et de varech*, fournis en abondance par la mer. L'orge, destinée à la consommation porcine, devait d'abord être réduite en moulée et, à cette fin, l'usage d'un moulin capable de fournir ses services pour une production aussi importante devenait indispensable. C'est alors qu'un meunier originaire de la Coste-du-Sud, M. Beaulieu dit Hudon, aujourd'hui âgé de plus de 80 ans, construisit un moulin à Petits-Capucins. Le bâtiment, dont la plupart des installations sont encore conservées, fut érigé du côté sud de l'actuelle route 132, dans un repli de terrain sur le bord du ruisseau du Petit Capucin.

La construction de ce moulin fut entreprise vers 1920. À l'origine, il fonctionnait à l'aide d'une turbine actionnée par l'eau du ruisseau. Quelques années plus tard, un compétiteur sans scrupule vint installer son propre moulin de l'autre côté du ruisseau, un peu en amont de celui de M. Beaulieu, privant ce dernier de l'eau nécessaire au fonctionnement de son moulin. Le propriétaire ne tarda pas à substituer à la force motrice de l'eau celle de la vapeur produite par une grosse bouilloire chauffée au gaz. Aujourd'hui, les moulanges* qu'on utilisait pour broyer les grains d'orge n'existent plus, mais les installations actuelles rappellent d'autres activités que le moulin Beaulieu mena durant les quelque soixante années de son opération. On y trouve, en effet, divers équipements, dont les chariots et les outils qui servirent pendant près de quarante ans à produire ici du bois de fuseau et de sciage; le bois de fuseau produit au moulin Beaulieu était acheté par la compagnie James Richardson, qui se chargeait de l'expédier en Angleterre.

Une baie gaspésienne
La baie des Capucins est caractéristique des plages sablonneuses et vaseuses de la Gaspésie. Plusieurs plantes adaptées au milieu salin y croissent sur le haut de la plage, permettant au niveau du sol de s'élever peu à peu, tout en prévenant l'érosion du terrain; on y trouvera en particulier le troscart maritime, la vesce jargeau, le glaux maritime et la salicorne d'Europe. Souvent la plage sera couverte d'algues arrachées du fond de mer par les courants et déposées par les marées; les plus fréquentes sont les fucus, qui croissent aussi sur les roches émergées à marée basse. Les agriculteurs gaspésiens ramassaient jadis ces algues pour servir d'engrais dans les champs. La vase cache également des moules bleues, des buccins et diverses autres espèces de mollusques.

Les engrais de l'agriculteur gaspésien

L'agriculteur de Capucins, à l'instar de la plupart des artisans de la terre en Gaspésie, utilisait couramment divers déchets de poissons et d'autres ressources marines, tel le varech, pour améliorer la qualité du sol relativement pauvre dont il disposait. Les sols sablonneux qui composent la majorité des fermes gaspésiennes doivent, en effet, être périodiquement régénérés à l'aide de matières grasses, sans quoi ils deviennent vite plus ou moins stériles. Cette nécessité s'applique tout particulièrement aux époques plus anciennes, alors qu'il fallait cultiver à peu près de tout sur ces terres, des patates aux céréales les plus exigeantes.

Les agriculteurs gaspésiens, à ce titre, voyaient compenser les déficiences de leurs terres par l'abondance d'engrais de toute première qualité que leur fournissait la mer. Eugène Rouillard signalait cet avantage en 1899:
«Un autre appoint précieux pour le cultivateur gaspésien, c'est l'engrais dont il a besoin pour ses terres et que la mer lui fournit avec une profusion sans égale. Pendant que dans les autres parties de la province, l'on est le plus souvent obligé de recourir à l'emploi d'engrais artificiels, ici la mer vient déposer sur les rivages, en quantités énormes, un excellent varech ou goëmon qui ne coûte que le trouble de le recueillir. Il y a aussi les déchets de poisson qui constituent un engrais des plus fertiles[5]».

La pratique de recourir au varech comme formule d'amendement des terres ne se limite pas à la Gaspésie: on récoltait les grandes algues à cette fin dans plusieurs autres régions du Québec situées dans le secteur maritime comme, par exemple, à l'Isle-aux-Coudres, à Natashquan et même à l'Île d'Anticosti. La technique d'utilisation du varech était fort simple. À l'automne, après les labours, on recouvrait les champs d'une épaisse couche de cet engrais, et on le laissait hiverner; au printemps, si le temps se montrait trop sec, on répétait l'opération après les semences, surtout lorsqu'il s'agissait de champs de patates. À Capucins, les agriculteurs récoltaient le varech dans la baie où le calme

5 ROUILLARD, *op. cit.*, p. 112.

relatif des eaux emprisonnait les algues, à portée immédiate de ceux qui en voulaient. En 1884, J.-C. Langelier vantait les mérites d'un engrais au varech:

«Le varech s'emploie surtout pour améliorer les prairies et les pâturages, qui donnent alors une herbe plus succulente et que les animaux mangent avec plus d'avidité. On l'applique aussi très avantageusement à l'orge et surtout à la culture du chanvre et du lin dont il augmente la quantité et la qualité de la filasse. (. . .) À chaque marée, surtout quand l'eau est un peu agitée par le vent, il s'accumule sur le rivage des masses de varech et d'herbes marines. Et cette accumulation se renouvelle constamment. Le cultivateur a là un approvisionnement de bon engrais pour recouvrir ses prés ou augmenter le rendement et la qualité des grains qu'il récolte.[6]»

Un agriculteur vide sa charrette remplie de capelans.

La récolte du varech, ou goémon.

Le pêcheur gaspésien rejette, par ailleurs, une immense quantité de déchets de poisson qui, pour l'agriculteur, représentent une véritable manne lorsqu'il est temps d'engraisser

6 Eugène ROUILLARD, *La colonisation dans les comtés de Témiscouata, Rimouski, Matane, Bonaventure, Gaspé*, ministère de la Colonisation, Québec, 1899, p. 45.

ses champs. «*L'engrais le plus riche*, écrit Langelier, *est fourni par le poisson et ses déchets. Tous les établissements de pêche à la morue peuvent fournir des quantités énormes de cet engrais qu'on peut enfouir à l'état brut dans le sol. Si les cultivateurs de la Gaspésie savaient en profiter, ils auraient dans ces déchets de morue une source de richesse dont il est facile de concevoir la valeur. Ils pourraient encore l'augmenter en faisant bouillir ces déchets pour en dégager l'huile, qui retarde ou empêche même la végétation.*[7]». Mais, semble-t-il, le Gaspésien ne s'intéresse guère à cet engrais: en été, on jette sur les plages «*des milliers de têtes et de foies de morue qui sèchent et pourrissent au soleil, en répandant autour d'eux une émanation infecte qui pénètre tout, imprègne tout, mais s'attaque d'abord aux narines*[8]».

On lui préfère, à ce qu'il semble, l'emploi de certaines espèces de poisson qu'il suffit de récolter et d'enfouir entiers dans le sol. «*Le poisson à son état entier est aussi un excellent engrais et qui abonde partout sur les bords de la mer. On emploie à cet usage le capelan et le hareng qui est trop maigre ou trop petit pour être avantageusement livré au commerce. On en consomme ainsi des milliers de barils mais on pourrait en employer encore bien plus, et surtout on pourrait prendre pour le même usage d'autres poissons, qui sont en grandes quantités et nullement acceptés dans le commerce et pour la consommation domestique.*[9]». La récolte de ces poissons se faisait le soir sur les plages, au moment où le capelan et le hareng roulent sur le rivage en masses compactes lors des périodes de frai de ces espèces. Là, les cultivateurs, «*à l'aide d'épuisettes et de vulgaires pelles de bois, emplissaient en un moment leurs grandes voitures combles de poissons vivants*[10]».

Les agriculteurs gaspésiens disposaient dans ces matières d'engrais excellents, capables dans certains cas de doubler le rendement des terres. On comprend aisément pourquoi

---

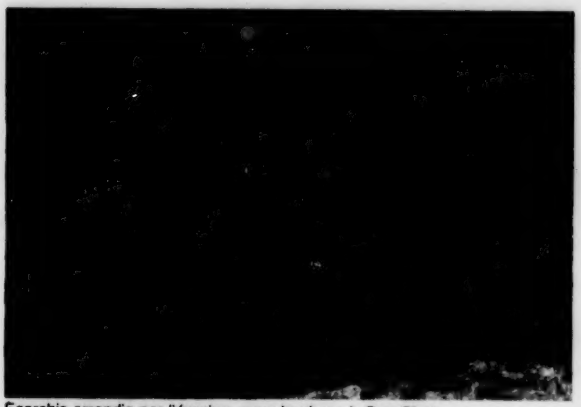
7 LANGELIER, *op. cit.*, p. 41.

8 Auguste GALIBOIS, *La Gaspésie légendaire et pittoresque, ou les terreurs du capitaine Asselin, L'Éclaireur*, Beauceville, 1928, p. 10.

9 LANGELIER, *op. cit.*, p. 41.

10 GALIBOIS, *op. cit.*, p. 45.

ces engrais connaissaient ici un usage très répandu; on s'explique mal, toutefois, les raisons pour lesquelles l'usage du varech, des poissons et de leurs déchets, ou encore des vases, soit à peu près complètement disparu de l'activité agricole en Gaspésie au profit d'engrais artificiels achetés à grands frais. Sans doute faut-il croire que le coût de la main-d'oeuvre nécessaire à la récolte de ces engrais naturels serait aujourd'hui supérieur aux économies qu'entraînerait leur usage. Avec la disparition de cet usage, s'évanouit également une tradition riche, incarnée dans un comportement des plus écologiques: l'abandon de cette tradition technique emporte avec elle l'un des signes les plus concrets de la relation intime qui unissait l'homme gaspésien à son environnement.



Ecorchis arrondis par l'érosion, sous le phare à Cap-Chat.

Cap-Chat

Entre Petits-Capucins et Cap-Chat, on rencontre deux petites concentrations agricoles, nommées respectivement Fonderie et Del-Val; l'exploitation agricole qui s'y fait reste sensiblement du même type qu'à Capucins ou qu'à Cap-Chat même: élevage et production laitière. Nous sommes dans un secteur largement déboisé; près de Del-Val, tout juste avant d'atteindre l'emplacement du phare de Cap-Chat, une route pénètre

au sud vers l'intérieur des terres et mène à un rang agricole abrité dans une déclivité sur le rebord du plateau. On y trouve d'immenses pâturages et de vastes fermes bien exploitées où prime l'industrie laitière. Ce rang suit la crête du plateau pour ressortir à Petits-Fonds, localité située sur la rive ouest de la rivière du Cap Chat.

Reprenons cependant la route 132; à Del-Val, un chemin au nord de la route mène au phare de Cap-Chat, qu'un panneau indicateur bien placé permet de ne pas manquer. Le cap Chat est une petite montagne de forme conique d'une altitude d'environ 150 mètres; vue du large, cette montagne semble se détacher du rivage. On y trouve un rocher qui ressemble étrangement à un chat assis sur ses pattes de derrière, mais, semble-t-il, ce n'est pas à la présence de ce rocher qu'on doit le toponyme de Cap-Chat. Ce nom aurait été attribué à l'endroit par Samuel de Champlain lui-même dès 1614, en l'honneur du commandeur Aymard de Chastes, qui patronna au nom du roi de France les entreprises du fondateur de Québec. Quoi qu'il en soit, on rencontre à Cap-Chat nombre de personnes qui prononcent encore *Cap-Chatte* en désignant leur localité.

Le rocher de Cap-Chat et la poudrière pour le «canon à brume».

Environ à mi-hauteur du cap Chat, on a construit un phare sur une ancienne terrasse marine qui forme un entablement naturel dominant le rivage. Le phare actuel, construit en 1909, remplace un phare plus ancien qu'on y avait installé dès 1871. Outre le phare proprement dit, actuellement en opération et visible à plus de 40 kilomètres, on trouve sur l'emplacement la maison où loge le gardien du phare, avec ses dépendances. Il s'y trouve également, juste au pied du rocher en forme de chat, un petit bâtiment de maçonnerie qui date probablement de l'époque du premier phare: ce bâtiment, blanchi à la chaux, servait autrefois de poudrière* où l'on remisait les munitions du *canon à brume*. Cet engin était utilisé anciennement par les gardiens de phare de la côte pour signaler la présence d'écueils aux navires du large lorsque la visibilité, par mauvais temps, rendait inopérant le signal lumineux du phare. L'emplacement du cap Chat, en particulier du rocher, constituait autrefois une borne naturelle entre le district de Québec et celui de Gaspé pour les navigateurs.

Le barachois, le havre et le pont couvert à Cap-Chat, vers 1930.

Le visiteur aura intérêt à s'engager dans les sentiers qui descendent du cap vers le rivage. L'endroit est tout indiqué pour herborisateur en quête de fleurs printanières. On peut y voir, en outre, sur une autre terrasse en contrebas des installations actuelles, les vestiges d'un solage de pierre qui marquent l'emplacement du premier phare. Plus bas, enfin, on

accède à la plage. On y remarquera une large bande de rochers qui affleurent à la surface de la mer; de tels rochers sont fréquents en Gaspésie sur le rivage: on leur donne le nom révélateur d'*écorchis**. Ici, les écorchis se présentent sous la forme de couches horizontales que l'érosion des vagues modèle en une surface sinueuse, toute en rondeurs; ailleurs en Gaspésie, l'orientation des couches se modifiera jusqu'à atteindre la verticale, et les caractères de l'érosion s'y présenteront de façon tout à fait différente.

Plus à l'est, juste avant l'embouchure de la rivière du Cap Chat, on arrive à la petite ville du même nom. Nous sommes ici sur l'un des emplacements les plus anciennement fréquentés de la côte gaspésienne. En effet, de récentes fouilles archéologiques sur les dépôts de sable d'une ancienne terrasse marine ont permis de mettre à jour un important site préhistorique.

Les occupations historiques de l'endroit remontent tout droit au régime français, à partir de 1662, date à laquelle Michel Leneuf de La Vallière se fait concéder le territoire environnant en seigneurie; les Français ne s'y établirent cependant pas en permanence, se contentant d'y pratiquer la pêche durant

Bâtiment et cheval à Petits-Fonds sur la rivière du cap Chat.

l'été. Dès 1815, cependant, on y trouve des gens établis, et c'est à cette époque qu'on commence à y desservir une mission à partir du village voisin de Sainte-Anne-des-Monts. En 1836, six familles y demeurent, pour la plupart des pêcheurs; la colonisation amènera par la suite des agriculteurs qui viennent en bon nombre cultiver les terres environnantes, tout en s'occupant de pêche. Lorsqu'on fonde la paroisse et la municipalité, en 1864-1865, l'endroit compte déjà quelque 600 résidents; par la suite, la population connaîtra un rythme de croissance peu commun en Gaspésie, passant de 1 200 habitants en 1899, à 2 300 vers 1930, puis de nos jours à près de 4 000 résidents. L'église qui domine le village fut édifiée en 1917.

L'essor de Cap-Chat doit autant à la pêche et à l'exploitation forestière qu'à l'agriculture. On y exploita longtemps plusieurs moulins de sciage, dont celui de la compagnie Richardson, près de l'embouchure de la rivière, qui vient tout juste de fermer ses portes, privant une part importante de la population de son gagne-pain; il s'y faisait autrefois du bois de fuseau, avant qu'on ne le convertît au sciage de la planche. Les habitants de Cap-Chat s'occupèrent également beaucoup de la pêche à la morue et au homard, négligeant les terres agricoles relativement riches dont ils disposaient.

Route ombragée à Petits-Fonds.

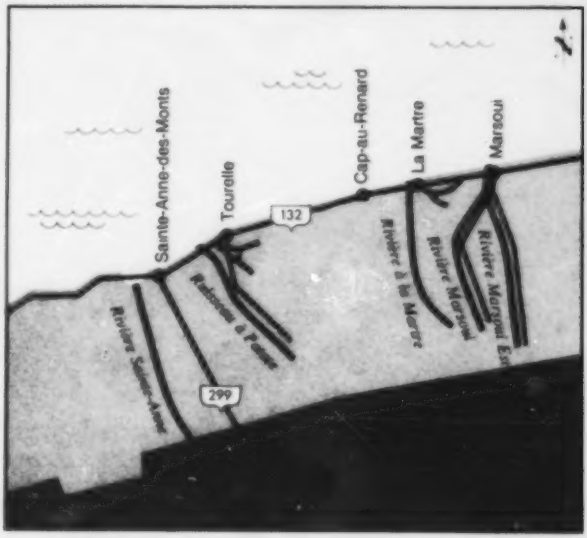
Les aménagements réservés à la pêche étaient situés sur la barre de sable qu'on trouve à l'embouchure de la rivière, là où passe désormais la route 132. Ces aménagements ont été détruits, en même temps que bien d'autres éléments qui faisaient du *barachois** de Cap-Chat l'un des ensembles culturels les plus rares de toute la Gaspésie. C'est là que se trouvait, notamment, l'un des plus grands ponts couverts du Québec, long de 360 mètres.

Toute la rive ouest de la rivière du Cap Chat, autour de la localité de Petits-Fonds, de même que l'immense plaine côtière qui s'étend derrière la pointe de Cap-Chat, à Cap-Chat-Est et à Pointe-au-Goémon, connaissent une activité agricole florissante. On y trouve des sols légers, faciles à travailler moyennant une bonne fertilisation; ces sols sont particulièrement propices pour la production de fourrages, foin et autres, ce qui explique l'importance qu'on accorde ici à l'élevage. Les agriculteurs y disposent de vastes bâtiments, qui représentent souvent de très beaux prototypes d'architecture de ferme, comparables à ceux qu'on trouverait sur la Coste-du-Sud; le fait que beaucoup de gens d'ici soient originaires du bas du fleuve explique peut-être les affinités qui les lient aux gens de Kamouraska ou de Montmagny.

Il faut parcourir la rive ouest de la rivière du Cap Chat jusqu'à une bonne distance du fleuve pour y découvrir au sud de Petits-Fonds des établissements tout à fait exceptionnels. On y parcourra des chemins recouverts d'une magnifique voûte de grands arbres feuillus, derrière lesquels paissent des chevaux superbes: l'impression que dégage ce coin de pays, avec ses riches ensembles agricoles et sa verdure flamboyante, ne se compare à celle d'aucune autre région du Québec. C'est sur cette route, par ailleurs, que se trouve la réserve naturelle de la rivière du Cap Chat, un parc du Québec; les *fosses** à saumons qu'on peut y observer rappellent l'intérêt que portèrent à cet endroit, depuis les débuts du XIX^e siècle, plusieurs générations de pêcheurs invétérés.

foyer 2

De Sainte-Anne-des-Monts à Marsoui



Le paysage

Entre Sainte-Anne-des-Monts et le village de Marsoui plus à l'est, on aborde une région qui se présente comme une transition entre deux mondes, différents autant par le paysage que par les modes de vie. À l'ouest, à Sainte-Anne-des-Monts et dans le secteur des Tourelles, se maintient le paysage agricole édifié sur les terrasses marines des basses terres; à partir de Tourelle, l'étendue des terrasses se comprime de plus en plus, un peu comme un escalier dont les marches deviendraient progressivement plus étroites. Dès Ruisseau-Castor et par la suite à Cap-au-Renard, La Martre et Marsoui, la zone des terrasses n'existe plus qu'aux rares endroits où les embouchures de rivières ont dégagé quelque espace près du rivage.

Toutefois, les changements qui se produisent à mesure qu'on avance vers l'est n'affectent pas que le paysage. Avec la disparition progressive des terrasses marines, l'activité agricole qui caractérisait ce type de paysage perd beaucoup de son importance et, aux quelques endroits où on trouve de nouveau des agriculteurs, tous les caractères qui sont devenus familiers à cet égard se transforment radicalement. Plus que le relief riverain, plus que l'élévation progressive de l'altitude, ce sont les régimes de vie qui sustentent la population locale qui se modifient. L'espace précédant les Tourelles reste constitué de terrasses marines où prospère l'agriculture; par la suite, les terrasses se contractent très vite, pour disparaître presque complètement du paysage. L'espace riverain fait alors place à une falaise plus ou moins abrupte qui tombe directement dans la mer.

Nous sommes à partir d'ici sur les contreforts du plateau, qui s'étagent en pentes jusqu'à son sommet; à la faveur de quelques vallées qui débouchent sur la mer, les terrasses se redessinent dans le paysage. La falaise se maintient près du rivage, ponctuée çà et là de petits ruisseaux où le paysage s'évase, permettant à quelques petites terrasses de s'accrocher aux versants du plateau. Les villages de ce secteur sont établis près du rivage, précisément aux endroits où de telles terrasses se manifestent.

Près de ces villages, l'espace disponible est cependant très restreint: trop étroit, certes, pour que puisse s'y développer à une échelle suffisante une vie agricole capable de subvenir aux besoins des résidents. Forcés en quelque sorte par l'environnement, les habitants s'adonnèrent de préférence à la pêche et à l'exploitation forestière. Le plateau regorge en effet de forêts très riches qui compensèrent dans l'histoire la rareté des terres agricoles.

Bien qu'à l'est de cette région la forêt domine l'activité humaine, on y trouve tout de même quelques agriculteurs qui, à défaut de disposer de tout l'espace nécessaire à leur mode de vie près du rivage, sont allés exploiter les possibilités agricoles d'autres sols: on les retrouve en effet sur le sommet du plateau, loin derrière les limites de l'invasion marine. Ainsi, par exemple, on pourra visiter dans les environs de Petite-Tourelle, de même qu'à l'est de La Martre, de magnifiques établissements perchés sur les pentes ou le sommet du plateau; là les champs et les habitations sont implantés à des altitudes variant de 300 à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelle vue superbe s'offre sur le paysage environnant lorsqu'on vit à une telle hauteur!

À La Martre et à Marsoui, commencent à se dessiner de profondes vallées, où s'écoulent de petites rivières; ces vallées, tout comme le mode d'occupation qui les caractérise, présagent de ce qui nous attend par la suite. Là, le plateau rejoint directement le rivage, n'y dégageant pas le moindre espace habitable, si ce n'est dans les fonds de vallées.

L'histoire régionale et l'exploitation forestière

Pendant le régime français, Sainte-Anne-des-Monts et tout le secteur qui s'étend vers l'est jusqu'à Marsoui n'étaient fréquentés que par quelques pêcheurs saisonniers qui y venaient durant l'été. Au début du XVIII[e] siècle, Denis Riverin se voyait concéder le territoire de Sainte-Anne en seigneurie, dans le but précis d'y établir un poste de pêche sédentaire; mais les difficultés insurmontables rencontrées dans son entreprise ne lui permirent jamais d'accomplir son dessein.

L'abbé Ferland témoignait en 1836 du caractère plutôt turbulent des pêcheurs saisonniers qui fréquentèrent l'endroit avant 1800:

« Il n'y a pas encore bien longtemps que ceux qui naviguaient sur cette côte craignaient de s'y arrêter; ils aimaient mieux essuyer les plus rudes tempêtes au large que de venir mouiller dans ce port, car les habitants passaient alors pour des pillards déterminés. Aujourd'hui, les choses ont bien changé; les pêcheurs du lieu gagnent leur vie honnêtement, se contentant de faire la guerre à la morue et au saumon.[1] »

En effet, vers 1815, quelques familles viennent s'établir à Sainte-Anne, demandant à la mer la morue et aux rivières le saumon; on y dessert, entre 1815 et 1854, une mission à partir de Matane. Une douzaine de familles forment à l'origine la population de Sainte-Anne et, lorsqu'on décide de fonder une paroisse et un village en 1863-1864, on en compte déjà plus de 120.

La région, malgré l'accroissement de la population, rencontre d'énormes difficultés à se développer normalement. Le secteur est complètement isolé par rapport à Matane ou à Gaspé, les «grands centres» de la côte, et les voies de communication tardent à venir. Durant la première moitié du XIX[e] siècle, le village se développe malgré l'absence de routes praticables: le trajet entre Matane et Sainte-Anne doit être parcouru à pied ou en *berge* * durant l'été, en raquettes durant l'hiver. Le transport des marchandises nécessaires à la population doit s'accommoder des maigres moyens qu'offre la

1 J.-B.-A. FERLAND, «Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie en 1836», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VIII, 1970, p. 83.

navigation, malgré l'absence d'un quai où pourraient accoster les navires en toute sécurité. Lorsque Ferland s'y amène en 1836, on doit accomplir tout un manège pour débarquer sur la côte:
«(...) nous doublons la pointe de Sainte-Anne-des-Monts située à un peu plus de trois lieues du cap Chates. Comme le capitaine V. ne connaît point l'entrée de la rivière, nous mouillons à une demi-lieue de terre. Quelques coups de canon annoncent aux habitants de Sainte-Anne l'arrivée de l'évêque, qui est attendu depuis quelques jours. Une berge se détache aussitôt du rivage; elle nous amène un pilote qui, pour éviter des cayes dangereuses, jette la goélette sur un banc de sable, à cinquante pieds de l'entrée du petit port. Par bonheur la mer est presque basse; nous pourrons facilement nous remettre à flot, quand elle montera.[2]»

Encore en 1859, les résidents s'y plaignent de leur isolement, demandant des chemins décents, une poste plus régulière, de même qu'un quai pour accueillir le *steamer** *de la côte*. Plus tard, la population verra certaines de ses demandes exaucées lorsque le «chemin de Matane» reliera enfin, après plusieurs années passées à sa construction, le district de Québec à Sainte-Anne. Le quai, par contre, continuera de se faire attendre jusqu'à la fin du siècle.

Le chemin de Matane ouvrait la voie au développement de Sainte-Anne et, par le fait même, de toute la région située plus à l'est. En 1899, Sainte-Anne compte près de 1 600 habitants, dont l'activité se partage entre la pêche et l'agriculture. L'endroit est des plus propices à la culture, en raison de la qualité des sols qui recouvrent les terrasses marines de l'endroit. «*Le sol est sablonneux près du fleuve,* signale Ferland, *mais devient meilleur à mesure que l'on s'approche des montagnes. Quoique la température soit froide, le blé mûrit très bien; jusqu'à présent, cependant, les habitants ont négligé la terre pour s'occuper presque entièrement de la mer.*[3]» L'agriculture devait plus tard prendre le dessus sur la pêche; on s'y occupa principalement, comme encore de nos jours, de l'industrie laitière, et Sainte-Anne ouvre sa première beurrerie en 1896.

2 FERLAND, *op. cit.*, p. 79.
3 FERLAND, *op. cit.*, p. 84.

Le village suivant, Saint-Joachim-de-Tourelle, prend naissance lorsqu'en 1916 on détache la partie est de Sainte-Anne pour en faire une municipalité et une paroisse autonomes; sa population, en 1930, comprenait quelque 1 200 habitants et elle atteint aujourd'hui près de 1 700. Cap-au-Renard, La Martre et Marsoui, situés plus à l'est, se développent également comme des extensions de Sainte-Anne, puisque ces endroits furent d'abord fréquentés par des pêcheurs saisonniers venant de cet endroit; certains s'établiront dès 1859 à Marsoui, et un peu plus tard aux autres endroits.

Toutes ces localités, comme Sainte-Anne-des-Monts, prennent leur essor initial en se fondant sur la pêche. Mais, sauf pour le secteur de Tourelle où l'espace permet une vie agricole de quelque importance, c'est surtout à l'exploitation forestière que ces villages doivent leur existence. Sainte-Anne constituait au tournant du siècle un grand centre de l'industrie forestière québécoise qui, pendant près d'un siècle, maintiendra une certaine aisance dans la région, profitant de la richesse extraordinaire des forêts du plateau.

Les forêts qui recouvrent le territoire entre Sainte-Anne-des-Monts et Marsoui ont toujours été réputées pour la richesse des bois qu'elles recèlent. Il s'y trouve, en effet, de nombreuses espèces qui, depuis longtemps, font l'objet d'une exploitation constante. Ces forêts sont particulièrement riches en sapin et en épinette noire, qui sont exploitées pour le bois de sciage; parmi les bois durs, on y trouve le bouleau jaune et le merisier, sans compter les érablières considérables dont on signalait la présence dans ce secteur vers 1900. Bref, il y avait là de quoi attirer l'attention de plusieurs négociants en bois, qui envahissent la région dès le milieu du XIX^{e} siècle.

Parmi ceux-ci, mentionnons les noms de Théodore Lamontagne et de James Richardson qui, avec beaucoup d'autres, s'intéressent très tôt au potentiel forestier de cette partie de la côte. Les opérations de Lamontagne se concentrent surtout à Sainte-Anne-des-Monts. Celui-ci y exploite plusieurs moulins, se taillant rapidement une fortune très confortable, comme en témoigne encore la somptueuse demeure qu'il se fait construire sur un cap, face à l'anse de Sainte-Anne. Quant

à James Richardson, il s'amène dans le secteur avec la Commission géologique du Canada; aux côtés des géologues Logan et Bell, il s'occupe des expéditions de reconnaissance que la Commission mène dans la région de l'actuel Parc de la Gaspésie.

Vers 1878, Richardson s'installe à Sainte-Anne, d'où il essaimera tout le long de la côte, construisant des moulins sur presque toutes les rivières dont le débit permet le flottage du bois. On retrouve, en effet, des moulins de la James Richardson & Cie à Matane, Ruisseau-à-Sam, Méchins, Cap-Chat, Sainte-Anne, et à combien d'autres endroits: certains, tel celui de Cap-Chat, opéraient encore il y a quelques années sous le même nom, avant que la crise récente qui frappa l'industrie forestière ne les contraigne à fermer leurs portes.

Tous ces moulins produisent le bois dont a besoin l'industrie britannique; une proportion infime de leur production est expédiée à Québec, notamment pour alimenter les chantiers maritimes qui y agonisent à petit feu depuis l'apparition des navires métalliques. Tout le reste s'en va directement en Angleterre. Là, cette matière première d'une valeur inestima-

ble permet de maintenir durant longtemps la production de diverses usines, dont celles du textile qui consomment le bois de fuseau. Extrait de la forêt par une main-d'oeuvre à bon marché, sur d'immenses territoires concédés sans autre obligation que de les exploiter sans réserve, le bois gaspésien quitte le pays à peu près sans douane: quelle bonne affaire pour la métropole anglaise que cette colonie canadienne!

Mais, semble-t-il, on ne parvient pas à épuiser les forêts. Antoine Gagnon, vers 1940, reprochait à l'industrie forestière gaspésienne de ne pas avoir toute l'ampleur qu'on lui souhaiterait: «*Pourtant,* écrit-il, *il y a à l'arrière des forêts qui se meurent de maturité. Un réveil prochain de l'industrie est fort à souhaiter.*[4]» Il est vrai, toutefois, qu'avec le temps les conditions faites aux entrepreneurs forestiers tendent à devenir plus sévères; la manne du bois de fuseau est passée, et les tarifs douaniers, les salaires, le coût des équipements et du transport, augmentent lentement mais sûrement. La marge des profits diminue.

Du reste, l'exploitation incontrôlée de la forêt ne permet pas aux espèces les plus riches de se régénérer, car les bois mous, tels le sapin et l'épinette, reprennent le terrain déboisé plus rapidement que les bois durs. Personne, pendant près de cent ans, n'a l'obligation de reboiser, et la forêt perd de sa valeur. Déjà vers 1930, certaines forêts ne conviennent plus qu'à la fabrication du papier, qui s'accommode des bois mous; l'industrie du bois de sciage décline peu à peu, pour atteindre aujourd'hui le résultat qu'on connaît, soit la fermeture des moulins. D'immenses feux de forêt, par ailleurs, étaient venus aggraver le problème.

L'une des causes fondamentales du déclin de l'industrie forestière réside dans l'absence d'un réseau ferroviaire dans le nord de la Gaspésie. Après la confédération, on commence la construction du chemin de fer *Intercolonial*, destiné à relier les Maritimes au reste du Canada. Tant mieux pour la baie des Chaleurs, par où passe la voie ferrée, reliant New Carlisle à Québec dès 1898; par la suite, cette voie sera éten-

4 Antoine GAGNON, *Monographie de Matane, pays de brumes, de soleil, de visions . . .*, Imprimerie Générale, Rimouski, 1945, p. 118.

due le long de la côte sud gaspésienne, atteignant Gaspé en 1911. Mais tant pis pour la côte nord. On consentira à relier Matane au réseau en 1910; toutefois, malgré la promesse que fait le premier ministre Diefenbaker en 1962 de raccorder Sainte-Anne-des-Monts à Matane, le réseau ferroviaire se maintiendra à l'impasse de Matane. Lester B. Pearson révoque en 1964 les budgets votés à cette fin par son prédécesseur, et c'en est fait du rêve nord-gaspésien d'accueillir enfin des locomotives. Cette situation maintiendra le nord de la Gaspésie dans l'isolement économique qu'elle connaissait depuis ses origines, et la population locale sera forcée de s'expatrier village après village; entre 1941 et 1966, plus du quart de la population gaspésienne s'en ira chômer dans les grandes villes. Après cela, on se demande encore ce que la confédération a pu apporter à la région, si ce n'est l'échange d'un isolement géographique contre un isolement administratif plus insidieux.

On trouve encore, malgré tout, quelques rares moulins en opération en Gaspésie, noyés dans les ruines des moulins abandonnés. Outre quelques moulins locaux, basés sur une technologie des plus artisanales et destinés aux besoins immédiats de la région environnante, on en compte quelques-uns de très modernes. Celui de Bobois, dans la vallée de Marsoui, où l'on exploite le bois en longueur, paraît comme une exception à la règle: l'ampleur de sa production, de même que le modernisme de ses équipements, assure à la population locale un niveau de vie fort convenable, si on le compare à celui de tant d'autres villages gaspésiens. L'ennui, c'est qu'on ne sait toujours pas s'il s'agit d'une promesse quant à l'avenir des Gaspésiens ou d'un monument ironique au passé glorieux de l'industrie forestière.

Mais l'emprise des grandes compagnies et des multinationales nous fait presque oublier les petits producteurs forestiers de la Gaspésie. L'histoire et les statistiques n'en tiennent généralement pas compte; pourtant, ceux-ci constituaient sans doute le gros de l'effort forestier en Gaspésie. Les revenus qu'assurent la pêche et l'agriculture ne suffisaient pas habituellement à nourrir leur homme, si bien qu'un grand nombre de résidents allaient chercher un revenu d'appoint dans les forêts. Nombre de petits moulins étaient des entreprises familiales, qui oeuvraient à l'échelle locale.

Sainte-Anne-des-Monts

À la sortie de Cap-Chat, on pénètre sans trop s'en rendre compte dans Sainte-Anne-des-Monts. On trouve ici l'agglomération la plus densément peuplée de la côte entre Matane et Gaspé: on y compte actuellement près de 6 000 habitants, dont les résidences sont en majeure partie concentrées entre le fleuve, où circule l'ancienne route, et la nouvelle route 132 qui évite le secteur résidentiel en le contournant du côté sud. Pour le visiteur, la nouvelle route ne présente aucun intérêt, si ce n'est de réunir certains services et commerces; elle constitue en fait une voie d'évitement rapide pour les résidents, de même que pour ceux qui s'imaginent que la Gaspésie commence (et finit...) à Percé. On a donc intérêt à coller au rivage, à partir de l'endroit où la voie se sépare en deux près de la pointe Sainte-Anne.

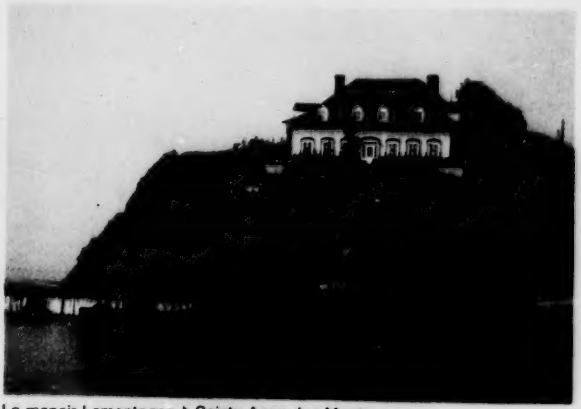
L'anse de Sainte-Anne-des-Monts s'étend sur une distance d'environ huit kilomètres entre la pointe Sainte-Anne à l'ouest et le cap Sainte-Anne à l'est; à un peu plus de trois kilomètres à l'est de la pointe, la route traverse l'embouchure de la rivière Sainte-Anne. Cette rivière compte parmi les plus importantes de la Gaspésie: elle remonte si profondément à l'intérieur de la péninsule qu'elle rejoint presque la grande rivière Cascapédia qui s'écoule dans la baie des Chaleurs. Ces deux rivières présentent d'ailleurs d'étonnantes affinités, en particulier une flore presque identique le long de leur parcours; ce sont également d'excellentes rivières à saumons. À peu de distance de la 132, on rencontre sur la rive ouest de la Sainte-Anne l'un des derniers moulins de la James Richardson & Cie encore en opération; le restant du territoire est surtout réservé à l'agriculture.

Quoique cette zone située entre la pointe et la rivière Sainte-Anne soit très densément occupée, ce n'est vraiment que sur la rive est de la rivière qu'on entre dans le secteur «urbain» de Sainte-Anne-des-Monts. C'est ici qu'étaient établies les occupations initiales de l'endroit. Sainte-Anne, rappelons-le, fut d'abord occupé par des pêcheurs, puis plus tard, par des agriculteurs et des forestiers. Au tournant du XX^{e} siècle, une nouvelle «industrie» devait cependant améliorer les conditions de vie des résidents: le tourisme.

En effet, vers 1900, Sainte-Anne-des-Monts devenait un haut-lieu pour le pèlerinage, qui attirait chaque année des milliers de visiteurs dans les parages. À l'instar de Sainte-Anne-de-Beaupré, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et d'autres localités dédiées à la grand-mère du Christ, le toponyme de Sainte-Anne valait à l'endroit la visite annuelle d'un grand nombre de pèlerins dont la dévotion était particulièrement fidèle. Les gens de mer de la côte gaspésienne, en particulier, venaient y révérer la patronne des marins; on trouvait dans l'église de Sainte-Anne-des-Monts une précieuse relique de la *bonne sainte Anne*, ou plus précisément, de l'un de ses doigts. La fête de sainte Anne était célébrée le 26 juillet.

Mais les touristes qui venaient à Sainte-Anne-des-Monts n'étaient pas tous des pèlerins. L'endroit était également réputé comme centre de villégiature, en raison des immenses qualités qu'offrait la nature environnante, notamment les eaux des Petite et Grande rivières Sainte-Anne.

Les vacanciers ont laissé leurs traces à Sainte-Anne: plusieurs des magnifiques résidences qu'on trouve près de la plage témoignent probablement de leur présence à cet endroit. Malheureusement, un violent incendie rasa, en 1915,



Le manoir Lamontagne à Sainte-Anne-des-Monts.

l'église (reconstruite vers 1925) et une partie des vieilles demeures du village. Certaines furent épargnées, fort heureusement, et elles constituent aujourd'hui l'une des richesses importantes de Sainte-Anne-des-Monts. La plus spectaculaire, évidemment, reste la résidence somptueuse que se fit construire Théodore Lamontagne, au milieu du siècle dernier; désormais classée monument historique, cette maison présente les caractères les plus élégants de l'architecture Régence, fort prisée durant la seconde moitié du XIX^e siècle au Québec. Outre la maison Lamontagne, qu'on reconnaît aisément à sa position privilégiée sur un cap qui surplombe l'anse de Sainte-Anne, la route du rivage et les rues connexes regroupent de magnifiques exemples de l'architecture domiciliaire des gens aisés au tournant du siècle. On remarquera, en particulier, la très belle maison québécoise qui abrite aujourd'hui l'auberge de «la Vieille Maison», avec son portique ornementé dans le plus pur style néoclassique; les maisons voisines, par ailleurs, présentent d'indéniables qualités architecturales qui font de Sainte-Anne-des-Monts l'un des trésors les plus précieux du patrimoine québécois sur la côte gaspésienne.

À l'est de la maison Lamontagne, l'ancienne route traverse les lieux dits de Mont-Albert, Pointe-aux-Chiens et rejoint la nouvelle route 132 à la hauteur de Ruisseau-à-Patate; ces localités ne se distinguent plus du corps principal de Sainte-Anne, qui les a amalgamées dans sa croissance. On y pratiquait autrefois la pêche côtière, en particulier à Mont-Albert où la plage se prêtait à l'échouage des petites embarcations; l'anse minuscule qui s'y trouve porte, du reste, le nom de l'Échouerie.

Les Tourelles et le métier de pêcheur

À un mille environ à l'est de Ruisseau-à-Patate, on accède à la municipalité villageoise de Saint-Joachim-de-Tourelle. L'endroit qui comprend aujourd'hui les localités de Tourelle, Petite-Tourelle et Ruisseau-Castor doit son toponyme à la présence de deux monolithes qu'on nomme des *cheminées de fées*. Le premier se trouve sur la plage, un peu à l'ouest du quai, devant l'anse et le village de Saint-Joachim; le second, plus petit, dresse sa silhouette effilée sur les écorchis* de l'anse à Carlot, au pied de la falaise à Petite-Tourelle.

Ces piliers spectaculaires se sont formés à même les couches rocheuses relevées à la verticale qui longeaient jadis le rivage. Certaines de ces couches, constituées de grès très résistant, ont bravé l'érosion qui tourmentait les couches plus friables, modelant à la longue ces sculptures naturelles. Leur surface, si on la regarde de plus près, est parsemée de petites alvéoles creusées par le vent de la mer chargé d'embruns.

Près de Grande-Tourelle, à l'ouest du quai à Saint-Joachim, se nichent les habitations des pêcheurs de l'endroit, massées les unes auprès des autres sur le rivage de l'anse. Anciennement, jusqu'en 1916, cette localité faisait partie de Sainte-Anne-des-Monts; aussi, lorsqu'on en fit une municipalité autonome, on donna à la paroisse le nom de Saint-Joachim, époux de sainte Anne. La région de Tourelle est l'une des premières où la pêche prend une réelle importance dans le paysage; mais les quelque 1 700 résidents de l'endroit ne s'occupent évidemment pas tous de pêche, loin de là. Une bonne majorité de la population profite en effet de ce qu'il reste de terrasses marines dans le secteur pour y pratiquer l'agriculture; d'autres travaillent dans les moulins et les mines qu'on exploite à l'intérieur des terres.

Ensemble domestique et goélette en construction sur la plage à Grande-Tourelle, vers 1940.

Ici, les terres agricoles ne se confinent pas aux seules terrasses marines qui occupent la zone riveraine: elles s'étendent également assez loin à l'intérieur des terres, sur des sommets du plateau, de même que dans de profondes cuvettes qui s'étalent le long des cours d'eau. À Saint-Joachim, un embranchement du côté sud de la route 132 mène à une très belle concentration d'établissements agricoles, abrités dans une vaste cuvette qui s'ouvre à l'endroit où le ruisseau à Patate se rapproche de très près du ruisseau de la Grande Tourelle.

On pratique également l'agriculture au sommet du plateau, plus profondément à l'intérieur des terres. Ceux qui ne craignent pas d'escalader les côtes abruptes qu'empruntent les quelques chemins de terre pour se rendre sur le plateau y trouveront des établissements pour le moins inusités: de vastes pâturages presque déserts, des habitations isolées et perchées sur les crêtes à quelque 300 mètres d'altitude et, faut-il le préciser, un point de vue spectaculaire d'où la Gaspésie se présente sous un jour nouveau, insoupçonnable lorsqu'on parcourt la route riveraine. Deux chemins débouchent sur la cuvette agricole dont nous avons parlé plus haut; un troisième part de la route 132 à l'est de l'anse de la Grande Tourelle, d'où on accédera au plateau en gardant toujours la gauche.

L'anse de Grande-Tourelle.

Les fermes implantées sur ces sommets de plateau disposent d'un sol bien différent de celui qu'on trouve dans les terrasses marines et les vallées. Nous sommes en effet dans un secteur que n'a jamais envahi la mer de Goldtwaith et, par conséquent, on n'y trouve pas de sols sédimentaires* ou alluviaux*. Le sol est généralement fort mince sur le plateau, et la roche mère affleure en de nombreux endroits; ces sols se sont développés sur du matériel d'origine glaciaire et de provenance locale, peu déplacé par le glacier.

Établissement agricole sur le plateau derrière Tourelle.

Au cours des millénaires qui ont suivi la glaciation, la végétation a recouvert ces territoires, ajoutant une légère couche de matières organiques sur un fond de matières minérales. Les agriculteurs établis dans ces parages n'ont sans doute pas pu cultiver longtemps des végétaux plus exigeants, tels les légumes et les céréales, ce type de sols s'épuisant très rapidement. Tout au plus ces sols convenaient-ils à la production de fourrages, obligeant les résidents à s'occuper d'élevage. Il va sans dire, par ailleurs, qu'ils sont tout à fait indiqués pour la prolifération des mauvaises herbes. Il ne faut donc pas s'étonner si la plupart des fermes qui se trouvent sur le plateau sont désormais abandonnées.

Mais revenons sur terre . . . À l'est de Saint-Joachim, les terrasses marines commencent à se comprimer, l'espace habitable se faisant plus rare. Les habitations se dispersent un peu en arrivant à Petite-Tourelle, et la route se met à grimper sur la falaise; près de là, un petit chemin, identifié par une plaque comme étant le «Chemin du Havre», dévale la pente du côté sud, menant sur la plage coincée au pied de la falaise. Un quai y a été aménagé pour les pêcheurs de Petite-Tourelle, devant l'anse à Carlot; on y pêche principalement le *turbot* (flétan), qu'on prépare sur place pour la conservation, dans les quelques cabanes disposées à l'entrée du quai. Si l'on s'engage sur la plage à l'est du quai, une courte marche nous amènera au pied de Petite-Tourelle, la seconde *cheminée de fée* du secteur; les rochers de la plage sont parsemés de colonies de mollusques, surtout des *balanes*, et de diverses espèces d'algues. Surplombant la tourelle, sur le flanc de la falaise, on remarquera un rocher où les caprices de l'érosion ont percé une arche, tout en coiffant le tout d'un gros rocher arrondi qui s'y maintient en équilibre; on doit la présence de ce phénomène à un processus d'érosion semblable à celui qui façonna les tourelles elles-mêmes.

Trois kilomètres environ à l'est de Petite-Tourelle, quelques terrasses réapparaissent près de l'embouchure du ruisseau du Castor; on reconnaîtra facilement l'endroit à l'écriteau installé à l'entrée de cette localité. On y lit: «DÉFENSE D'ÉCRIRE SUR LES ROCHERS», avertissement utile aux seuls visiteurs qui oublieraient ou ignoreraient que de tels actes détériorent le paysage.

Il ne subsiste plus que quelques maisons de cet ancien village de pêche, qui comptait en 1923 une quinzaine de familles; à cette époque, les habitants de Ruisseau-Castor étaient perçus comme *«le type le plus primitif de travailleurs de la mer de toute la côte gaspésienne*[5]», mais on s'empressait d'ajouter qu'ils étaient également les plus hospitaliers. Les maisons s'étalaient alors le long de la plage; sur celle-ci, les équipements pour la préparation du poisson (tables pour trancher la morue, tonneaux de sel, filets et autres outils de

5 ANONYME, *The Gaspé Peninsula*, Bureau provincial du tourisme, ministère de la Voirie, Québec, 1930, p. 99.

pêche) attendaient patiemment le retour des barques qui pêchaient au large. Rentrés chez eux, les pêcheurs halaient leurs embarcations sur le rivage, un peu comme on stationne aujourd'hui son automobile devant sa maison.

Quand, en 1930, on parlait des pêcheurs de Ruisseau-Castor comme du «*type le plus primitif de travailleurs de la mer*», c'est sans doute qu'on y voyait, à travers le prisme des mentalités modernistes de l'époque, des pêcheurs qui avaient conservé le mode de vie et les techniques de la période préindustrielle. La pêche, en effet, a beaucoup évolué depuis le début du XX^e siècle: chaque aspect du métier s'est considérablement modifié depuis lors, et les pêcheurs d'aujourd'hui n'ont guère en commun avec les pêcheurs traditionnels que le poisson qu'ils recherchent. Et encore . . .

Détruisons d'abord un vieux mythe, l'un des plus ancrés dans la perception qu'on a de la Gaspésie vue de l'extérieur. On s'imagine, en effet, que le territoire gaspésien est en majeure partie habité par une population de pêcheurs, ou de gens qui s'occupent de près ou de loin à différentes activités reliées à la préparation de fruits de mer. Il n'y a rien de plus inexact, et depuis déjà fort longtemps. Une enquête[6] menée en 1937 révélait qu'à peine 6 pour 100 de la population vivaient de la pêche ou de ses dérivés dans le comté de Gaspé-Nord, ce secteur où sont aujourd'hui réunis les principaux centres actifs des pêcheries gaspésiennes. On peut certes présumer que cette proportion n'a pas beaucoup augmenté jusqu'à nos jours.

Cette opinion remonte en fait très loin, à la première moitié du XIX^e siècle, avant la colonisation agricole, l'exploitation des forêts et des mines, et toutes ces activités secondaires qui se sont établies à demeure depuis l'apparition du tourisme. Jusque vers 1875, il était tout à fait exact de prétendre qu'il n'y avait que des pêcheurs en Gaspésie; tous les témoignages qui nous sont parvenus de cette époque en font état.

---

6 Joseph RISI, «Petite histoire d'une vieille étude économique en Gaspésie», dans *La problématique du développement en milieu rural*, Université du Québec à Rimouski, 1976, p. 203.

La plage rocheuse à Petite-Tourelle
Malgré son aspect inhospitalier, la plage rocheuse de Petite-Tourelle fourmille de vie. Diverses espèces de la flore et de la faune s'y accrochent aux rochers dont elles tirent parti pour leur subsistance, participant à leur manière à l'érosion du rivage. On y voit plusieurs espèces de mollusques dont des colonies de balanes, solidement ancrées dans les anfractuosités des rochers. Des algues aux coloris variés y prospèrent également, de même que certains types de lichens.

«C'est le pays de la morue!»

«Par les yeux et par les narines, par la langue et par la gorge, aussi bien que par les oreilles, écrivait Ferland en 1836, *vous vous convaincrez bientôt que sur la côte gaspésienne, la morue forme la base de la nourriture et des amusements, des affaires et des conversations, des regrets et des espérances, de la fortune et de la vie, j'oserais dire de la société elle-même.*[7]»

La morue, en effet, constituait la principale prise des pêcheurs à l'époque traditionnelle et, à vrai dire, on s'intéressait fort peu aux autres poissons; ce ne sera qu'avec la diminution spectaculaire des rendements de la pêche, à partir de 1880 environ, qu'on commencera à rechercher d'autres espèces et qu'en même temps on se tournera vers d'autres métiers plus réguliers et plus sécuritaires en termes de revenus. Les problèmes qu'on rencontra partout à intéresser les gens à l'agriculture n'étaient aucunement imaginaires avant cette époque.

Le métier de pêcheur était très dur, surtout aux époques les plus récentes quand le poisson commença à se faire plus rare. Firmin Létourneau décrit ainsi la vie d'un pêcheur au début du siècle:

«On se levait à deux heures du matin, on prenait une bouchée, on levait les rets à hareng dans les anses, on faisait sa provision de bouette et l'on partait en barge* pour les fonds de pêche. Chaque barge portait deux hommes, chaque homme maniait deux lignes . . . Le moteur marin n'explosant pas encore, on atteignait les fonds de pêche à la voile ou à la rame. À midi, quand l'angélus sonnait, on avait déjà pêché pas mal longtemps. On savourait son «lunch», on faisait une sieste et l'on se remettait à pêcher. Sur la fin de l'après-midi, on rentrait avec 400, 600, 800 livres de morue. On prenait une autre bouchée et l'on tranchait et salait ce poisson. Ce travail se terminait souvent au fanal. On tapait un somme et l'on recommençait le lendemain. Pendant que les plus âgés pêchaient, les plus jeunes sortaient la morue du sel, l'étendaient sur les «vignots*» . . . À la fin de la saison de pêche, chaque famille de pêcheurs portait une*

7 FERLAND, *op. cit.*, p. 89.

centaine de quintaux de morue séchée chez le marchand. À $4 le quintal (prix du début du siècle), cela faisait $400 pour deux hommes pendant six mois, sans parler du travail des jeunes.*[8]»

Pêcheurs débarquant et tranchant la morue.

La saison de pêche commençait vers le début de mai. À cette époque, le hareng, le capelan et d'autres menus poissons arrivent sur la côte pour venir frayer sur le rivage; la morue et les poissons plus importants suivent de très près l'arrivée de ces espèces, qui sont la base de leur nourriture. C'est une époque d'abondance dans l'année, et c'est alors que le pêcheur s'attelle à ses lignes pour entreprendre sa saison de pêche. La plupart pêchent sur la côte, ne disposant pas d'embarcations assez grandes pour soutenir le large.

On appâte les lignes avec de la boëtte*; il s'agit justement de ces menus poissons qui amènent la morue près des côtes. Chaque nuit, au lever, les pêcheurs vont lever les filets disposés dans les anses pour rassembler leur provision quotidienne de bouette; de nos jours, ce travail est désormais aboli, car on se procure de la bouette congelée à l'entrepôt frigorifique local.

8 Firmin LETOURNEAU, «La côte nord de Gaspé», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. III, 1965, no 4, p. 205.

Puis, on se rend au large, à quelques kilomètres seulement de la côte, au-dessus des hauts-fonds où se trouvent les *bancs** de morue. Anciennement, le pêcheur pouvait récolter très vite des quantités phénoménales de morue, des poissons plus gros, et revenait assez tôt l'après-midi, une fois sa barque pleine; avec la raréfaction de la morue, on pêche de plus en plus longtemps, et le poisson diminue en taille et en quantité.

La saison de pêche s'achève au mois de novembre, au moment où les eaux côtières gèlent et où la morue retourne vers la haute mer. Le reste de l'année se passe au repos: quelle ironie de parler de repos, alors que l'hiver s'avère souvent une époque misérable, faute de provisions pour se nourrir adéquatement durant la saison froide.

Habitation de pêcheurs à Ruisseau-Castor vers 1925.

Cap-au-Renard

En quittant Ruisseau-Castor, la route se blottit contre la falaise tout près du rivage, parcourant la côte dans cette posture sur une bonne distance. On arrive bientôt dans un secteur plus déboisé, parsemé de quelques habitations dispersées: c'est

le minuscule village de Cap-au-Renard. L'endroit comptait en 1923 quelque 200 habitants; ce nombre a toutefois beaucoup diminué depuis lors. Ici, quelques terrasses, disposées à l'embouchure du ruisseau Vallée et autour du village, ont permis l'implantation de petits établissements agricoles; mais la population s'est surtout occupée de pêche à cet endroit. À moins d'un kilomètre à l'est des premières habitations qu'on croise, la route se sépare en deux sur une courte distance: la voie de gauche, au nord, pénètre au coeur du village de Cap-au-Renard, tandis que l'autre contourne la petite agglomération par le sud.

À l'intersection de la route, on édifia il y a quelques années un four à pain à voûte d'argile, semblable à ceux qu'on trouvait autrefois à profusion le long de la côte gaspésienne et qu'ont, depuis, remplacés les services des boulangeries industrielles. Près de ce four, dans le village, un véritable «maître» de la peinture en bâtiments transforma l'ancienne école locale en la colorant d'un magnifique dégradé de bleus, fort approprié à l'ambiance du pays, où dominent le ciel et la mer. Le village abrite également une petite chapelle dédiée à Notre-Dame de la mer; bien que cette minuscule chapelle ne soit plus ouverte régulièrement au culte, on y

Une maison à Cap-au-Renard, dans le village.

célèbre encore certaines cérémonies, notamment des mariages. Le bâtiment rappelle l'architecture simple mais élégante qui caractérisait à leurs débuts la plupart des lieux de culte des villages gaspésiens. Le village de Cap-au-Renard regroupe aussi autour de la chapelle de très beaux exemples d'architecture domestique: contrairement aux habitations cossues de Sainte-Anne-des-Monts, qui logeaient pour la plupart des familles fort aisées, celles de Cap-au-Renard correspondent plutôt aux habitats typiques des colons gaspésiens et révèlent l'ingéniosité caractéristique de ces modestes *bâtisseurs de pays* que furent les premiers Gaspésiens.

Sur la route 132, au sud du village, on ne rencontre qu'un seul établissement comprenant une maison dont la cuisine d'été présente des formes pour le moins inusitées; derrière cette maison, sur les bords du ruisseau Vallée, nichait autrefois un moulin actionné par le courant du ruisseau. Les terrasses étroites qui surplombent ce ruisseau du côté est recèlent des vestiges préhistoriques: on y a découvert trois occupations amérindiennes distinctes, correspondant à des époques et à des terrasses différentes. Cette continuité d'occupation témoigne de l'intérêt que portèrent à cet endroit particulier les populations amérindiennes.

La Martre et Marsoui

La rivière et le village de La Martre doivent, semble-t-il, leur nom à l'abondance de martres — un petit mammifère carnivore qu'on nomma aussi *pékan* — qui y fréquentaient le rivage à l'arrivée des premiers colons. De là, il n'y avait qu'un pas pour qu'on assigne plus tard à la paroisse le patronyme de Sainte-Marthe-de-Gaspé. Cette paroisse fut fondée en 1931, mais dès 1898 l'endroit constituait déjà un point d'arrêt pour les missionnaires de la côte; il semble que l'endroit fut, pendant un temps, dédié à saint Martial, autre jeu de mots qui faisait le pont entre le toponyme de La Martre et le nom du fondateur, l'abbé Martial Bilodeau. Lors de sa fondation, la paroisse comptait quelque 78 familles; en 1965 la population atteint 650 habitants et, aujourd'hui, près de 450. Une municipalité y avait été érigée dès 1923.

On atteint La Martre après avoir gardé la côte entre mer et montagne depuis Cap-au-Renard. Les habitations y sont établies sur d'anciennes terrasses marines, de part et d'autre de l'embouchure de la rivière; du côté ouest, les maisons se regroupent autour de l'église de bois et du phare qui fonctionne toujours, bien qu'il soit désormais automatisé. Ce phare, une tour octogonale peinte en rouge d'une hauteur de 21 mètres, fut édifié en 1876; sa position à 53 mètres au-dessus de la mer permet de le distinguer à 28 kilomètres des côtes. La route 132 évite cette partie du village, la plus intéressante, en longeant le rivage: il est par conséquent préférable de garder la droite à l'intersection située en vue du phare, lorsqu'on arrive de Cap-au-Renard.

À l'époque des premières occupations historiques, vers 1899, on venait à La Martre en provenance de Sainte-Anne-des-Monts pour pratiquer la pêche en saison; la rivière, en effet, y offrait un excellent abri pour les goélettes et autres embarcations. Plus tard, des colons s'y établirent, attirés par la présence, dans la vallée et sur le plateau à l'intérieur des terres, de riches érablières et de forêts considérables, bien pourvues en sapin, en épinette, en bouleau et en merisier; l'abondance du bouleau, en particulier, permit longtemps l'exploitation d'un moulin pour le bois de fuseau. Par ailleurs, des sols propices à l'agriculture, sur les terrasses et sur le

Des vestiges de la pêche, à Marsoui.

rebord du plateau à l'est du village, favorisèrent l'établissement de plusieurs agriculteurs; la pêche, comme partout ailleurs, détourna durant quelque temps l'attention des agriculteurs dans l'entretien de leurs cultures.

On peut visiter à La Martre, sur le plateau, des établissements agricoles, comparables à ceux que nous avons signalés derrière Saint-Joachim-de-Tourelle; leur altitude, toutefois, est beaucoup moindre, étant situés à quelque 150 mètres au-dessus du fleuve. Pour s'y rendre, on emprunte un chemin de terre, tout près de la sortie est du village, qui s'élève sur les pentes du côté sud de la route 132; le paysage qui s'offre au regard à partir de cet endroit mérite à lui seul le déplacement, en particulier le point de vue magnifique qui donne sur La Martre. Plus loin à l'intérieur du plateau, de même que dans la vallée qui s'enfonce au sud du village, quelques chemins mènent en forêt; ces routes de pénétra-

Le village de La Martre

tion ont de tout temps servi à acheminer le bois coupé en forêt vers les moulins et les établissements de la côte.

La route se resserre à nouveau sur le rivage à l'est de La Martre. Quelques petits ruisseaux y dévalent la falaise vers la mer, creusant des échancrures dans la paroi escarpée qui surplombe la route; on attribua à deux de ces ruisseaux les titres fort élégants de Grand et de Petit Fisseux, dénomina-

tions pittoresques qui font certes justice à l'ampleur de leur débit. Plus à l'est, on atteint le village de Marsoui; on propose deux interprétations quant à l'origine de ce toponyme. Certains y voient la déformation d'un terme micmac qui signifiait « pierre à feu »; d'autres, beaucoup plus nombreux, reconnaissent dans ce toponyme une diminution de « marsouin », le nom populaire du béluga, un mammifère marin qu'on harponnait autrefois dans les eaux du fleuve. Selon un vieux spécialiste des questions gaspésiennes, J. Mason Clarke, il semble qu'on aurait effectivement pratiqué la chasse de cet animal dans le secteur de Marsoui vers la fin du XVII[e] siècle.

Les premières occupations historiques à cet endroit remonteraient à la même époque, durant la première moitié du XVIII[e], alors que Denis Riverin menait ses entreprises de pêche à la morue sur la côte gaspésienne; Marsoui, à ce qu'il semble, aurait été fréquenté par les hommes de Riverin, s'y abritant à l'embouchure de la rivière lorsque leur quête de poisson les occupait au large de ces parages. Marsoui ne connut cependant pas d'occupation régulière avant le milieu du siècle suivant; ce n'est, en effet, qu'à partir de 1859 qu'on trouve une famille de colons venus s'y installer en permanence pour vivre de la pêche. À cette époque, les riches terres agricoles de la vallée n'intéressaient à peu près

Agriculture sur le plateau à La Martre.

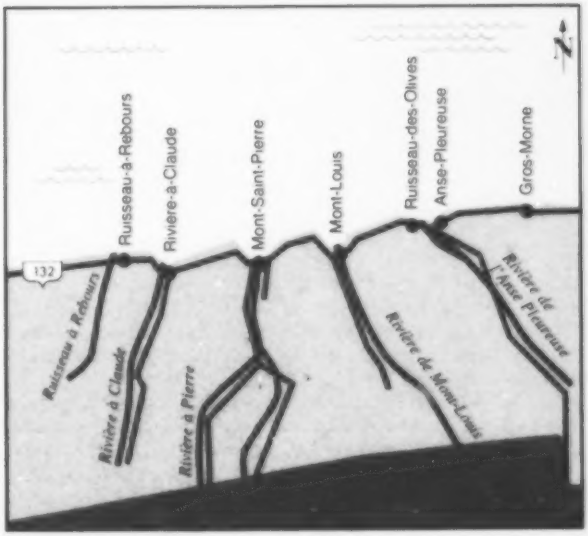
personne: on ne venait pas en Gaspésie pour cultiver la terre, ce qu'on pouvait aisément faire ailleurs, à proximité des centres plus densément peuplés. La pêche livrait son produit à qui voulait le prendre: des pêcheurs saisonniers venaient tous les ans sur cette partie de la côte, en provenance de Sainte-Anne-des-Monts et de la Coste-du-Sud, profiter de la manne des ressources marines dont on emplissait les navires à pleine cale.

Il fallut attendre la fin du XIX^e siècle pour qu'une baisse très sensible des rendements de la pêche motive enfin les résidents à s'occuper plus assidûment des ressources agricoles. L'agriculture ne fit qu'un temps à Marsoui: on vantait déjà, vers 1899, la richesse des forêts environnantes. Vers 1925, les trois villages de Cap-au-Renard, La Martre et Marsoui ne comptaient ensemble qu'environ 350 habitants; l'essor de l'industrie forestière dans la région fit passer la population de Marsoui à quelque 700 personnes en 1965, ce qui représente malgré tout une diminution par rapport aux effectifs de la région vers les années 40 à 50. En dix ans, les problèmes de l'exploitation forestière en même temps que l'automatisation croissante de l'industrie ont réduit la population au nombre de 578 habitants en 1975.

Vers 1936, le moulin A. Couturier et Fils employait déjà une cinquantaine de familles à Marsoui; vestige heureux de cette époque, on peut encore manger à la «cookerie» du moulin, voisine à l'ouest de l'église dans le village.

Dans la vallée abritée qui s'étend à l'arrière du village, la route croise quelques établissements agricoles un peu délaissés; à moins d'un kilomètre au sud du village, la route se sépare en deux tronçons, à l'intersection desquels le moulin Bobois dresse sa masse imposante. C'est ce qu'il y a de plus moderne comme usine de traitement forestier en Gaspésie à l'heure actuelle. On traite ici le bois en longueur, extrait des forêts de l'intérieur, pour en faire du madrier et de la planche; l'immense «enfer», ce gigantesque cylindre métallique d'où s'épanche abondamment la fumée, sert à éliminer les déchets que produit le sciage des troncs d'arbres. On approvisionne le moulin à partir de routes qui s'enfoncent de là dans la forêt, actuellement, le moulin Bobois constitue le principal employeur de Marsoui, exception faite des mines environnantes.

foyer 3
De Ruisseau-à-Rebours à Anse-Pleureuse



Le paysage

À partir de Marsoui, le route s'installe sur le rivage immédiat du fleuve, circulant sur les plages rocheuses et les écorchis ou sur des espaces comblés de main d'homme lors de la construction de la route. Pendant longtemps, le visiteur n'échappera guère à cette sensation de petitesse que produit sur lui l'impressionnante falaise rocheuse que longe la route riveraine, sauf en quelques endroits dégagés près de l'embouchure des rivières.

La vallée du mont Saint-Pierre: une entaille en forme d'auge au sein du plateau gaspésien.

Dorénavant, en effet, la côte tout entière sera occupée par le plateau qui se termine brusquement à la mer: sauf exception, les basses terres ne réapparaîtront que beaucoup plus loin sur la côte, à quelque 80 kilomètres en aval d'ici. À l'intérieur des terres, ce coin de pays regroupe les plus hautes montagnes du Québec, dont certaines atteignent plus de 1 400 mètres: ce sont *les monts McGerrigle*, à l'extrémité est des Chic-Chocs. Par rapport à l'orientation que présentent les Chic-Chocs plus à l'ouest, les monts McGerrigle sont plutôt orientés du nord au sud, bref, presque perpendiculairement à l'ensemble des Chic-Chocs. La plupart des chemins

qui s'introduisent ici au coeur du plateau à partir du fleuve mènent à ces montagnes, désormais comprises dans l'aire de protection du Parc de la Gaspésie. Tous connaissent déjà de nom les monts Albert et Jacques-Cartier, mais le visiteur n'en ressentira pas moins une impression unique lorsqu'il parviendra au terme des quelque 15 kilomètres de route qui séparent ces montagnes de la côte. Là, les plus intrépides ne pourront résister à la tentation d'escalader les pentes pour atteindre les sommets, d'où le regard embrasse des centaines de kilomètres à la ronde, offrant sans contredit le plus grandiose panorama de toute la Gaspésie.

Au nord et à l'est de ces montagnes, le paysage se compose d'un vaste plateau dont l'altitude varie de 400 à 700 mètres, parsemé çà et là de collines dont les cimes atteignent parfois quelque trois cents mètres de plus; ces collines étant constituées de roches plus dures que l'ensemble du plateau environnant, elles ont résisté plus farouchement à l'érosion qui nivela le sommet de l'actuel plateau en une surface presque plane. Seules quelques vallées entaillent profondément ce plateau le long des rivières et de leurs affluents: du reste, c'est là l'image dominante que gardera le visiteur de cette portion de la côte.

Des vallées dans le plateau

Les vallées de La Martre et de Marsoui, qui précèdent cette région à l'ouest, présagent du paysage puissant qu'on rencontrera dans ce foyer que nous abordons à Ruisseau-à-Rebours. Ce dernier endroit conserve d'ailleurs certains des caractères qui constituaient le paysage des régions précédentes; ici, en effet, la petite vallée où serpente le ruisseau à Rebours s'évase à son embouchure, laissant quelques terrasses marines s'accrocher aux rebords du plateau, en dégageant une bande de terres plus basses et plus planes qu'occupent les habitations de l'endroit. Entre le ruisseau à Rebours et le village suivant, Rivière-à-Claude, ces basses terres permettent une occupation presque continue du rivage, où des agriculteurs ont choisi de s'établir pour profiter des sols qu'on y trouve. Par la suite le paysage se transforme radicalement.

Tout près de la pointe de Chasse, juste à l'ouest de Rivière-à-Claude, la côte tourne brusquement vers le sud: devant nous s'étend une vaste baie, qui épouse en gros la forme d'un demi-cercle, nichée profondément entre les parois du plateau. À cet endroit, comme dans les suivants à Mont-Saint-Pierre, Mont-Louis et Anse-Pleureuse, de larges vallées encaissées débouchent sur la mer; à leur embouchure, la côte s'entaille d'une baie profonde, derrière laquelle l'eau des rivières qui drainent le plateau dessine des méandres sinueux sur les terres planes de la vallée, puis se déverse dans la baie. D'un côté comme de l'autre, ces baies paraissent encastrées entre les hautes parois du plateau, dont les sommets se maintiennent désormais à une bonne altitude au niveau de la côte. Au fond de chacune des baies se blottit un village; les méandres qu'y dessinent les rivières à leur embouchure favorisèrent autrefois l'établissement de quelques pêcheurs, attirés par la possibilité d'abriter leurs embarcations dans les eaux plus paisibles qui s'y écoulent.

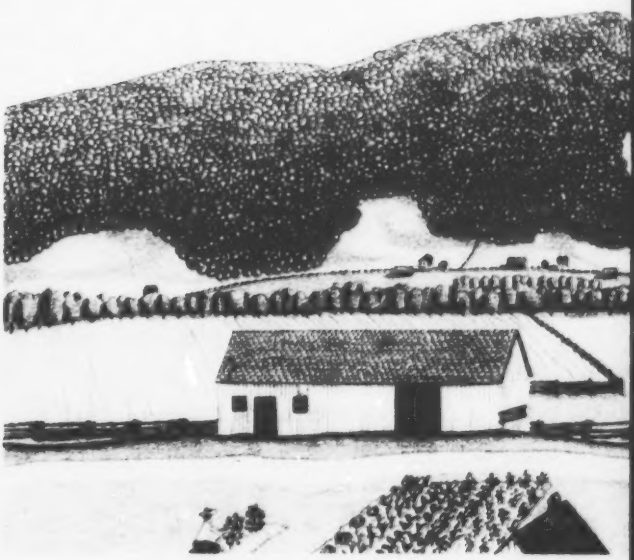
Loin derrière, s'insinuant dans le plateau jusqu'au pied des monts McGerrigle, d'immenses vallées de même que des vallées secondaires qui les rejoignent épousent à peu près la forme cintrée d'une auge, suite au passage du glacier qui arrondit jadis les flancs de ces gigantesques sillons. À l'époque de la mer de Goldtwaïth, après la glaciation, toutes ces vallées furent envahies par la mer; notre imagination se plaît à se représenter l'aspect de ces immenses échancrures dans le plateau, alors que l'invasion marine les transforma en gigantesques bras de mer qui s'enfonçaient très loin à l'intérieur des terres. Lorsque la mer se retira pour rejoindre à la longue son niveau actuel, des terrasses marines se formèrent sur le flanc des parois rocheuses de part et d'autre des vallées; les dépôts de sable et de gravier laissés par le glacier et étalés sur le fond des vallées furent par la suite réaménagés en terrasses durant les phases successives du retrait des eaux.

Derrière les villages, la surface des vallées est souvent plane, et les rivières qui arrivent de l'arrière-pays s'y empâtent, exécutant des *méandres** avant de se jeter à la mer. De temps à autre, ces méandres se déplacent comme si le lit de la rivière oscillait sur lui-même; ces oscillations, à leur tour, ten-

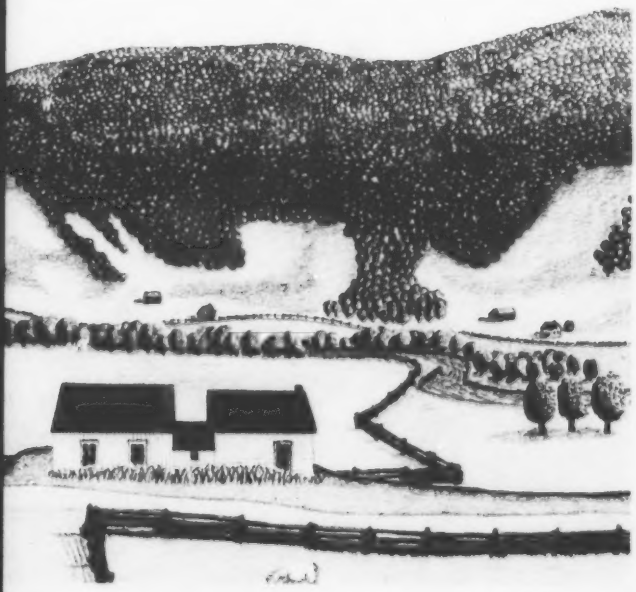
dent à réaménager les matériaux qu'elles rencontrent, créant constamment de nouvelles formes de terrain. En maints endroits, on peut apercevoir de grandes surfaces de gravier asséché dans les courbes des méandres, mettant en évidence le déplacement périodique du lit de la rivière; à Manche-d'Épée, dans le foyer suivant, ce phénomène était tel qu'on a dû aménager des murets de pierres sèches pour contenir et limiter les déplacements de la rivière à certains endroits.

En général, le sol des vallées que nous allons visiter est plutôt sablonneux; cependant, les crues que connaissent parfois ces rivières au printemps déposent périodiquement sur certaines parties des vallées des *alluvions**, constituées de sols limoneux très riches. Ces alluvions, composées de matières plus grasses, amenderont la qualité d'un sol relativement pauvre en soi: moyennant qu'ils soient bien drainés, les champs baignés par les crues de la rivière s'avéreront particulièrement propices à l'agriculture. Tant et si bien que, dans ces villages autrefois fréquentés par une majorité de pêcheurs, on trouve aujourd'hui une population qui se compose plutôt d'agriculteurs venus profiter des avantages qu'offrent les vallées pour la culture. Outre que leur sol soit particulièrement riche, grâce aux alluvions, ces vallées bien abritées dans les profondeurs du plateau présentent le singulier avantage de maintenir un climat moins rigoureux et, par conséquent, d'allonger d'une façon appréciable la saison de croissance de la végétation, cultures y comprises.

L'agriculture dans la vallée du mont Saint-Pierre
L'utilisation des différentes parties de la vallée par les agriculteurs à Mont-Saint-Pierre témoigne d'un souci fonctionnel bien évident dans le paysage. Afin de tirer un profit maximal des ressources de la vallée, les divers éléments de l'ensemble agricole se répartissent selon la qualité des sols disponibles. Au centre de la vallée, de part et d'autre de la rivière, les surfaces planes constituées de sols alluviaux sont réservées à l'implantation des champs en



culture; là où s'amorcent les parois de la vallée, on a établi la route, les maisons et les dépendances, flanquées des potagers, sur des espaces qui n'auraient pas convenu aux champs en culture. Enfin, sur les pentes plus escarpées qui longent la vallée, les espaces déboisés serviront de pâturages pour la garde du cheptel.



L'histoire régionale et l'agriculture des vallées

Nous ne savons à peu près rien sur les occupations amérindiennes que connut cette partie de la côte; en fait, seule la présence de quelques sites à Mont-Louis permet d'affirmer que les autochtones ont effectivement fréquenté le secteur à une certaine époque. Mais notre connaissance à leur égard s'arrête là.

La trame historique de ce secteur ne nous est guère mieux connue: ici encore, nous pataugeons dans la conjecture, tout au moins pour la plupart des localités. Chose certaine, seul le village de Mont-Louis avait connu des établissements permanents avant le milieu du XIX^{e} siècle; avant cette époque, les autres endroits étaient, bien sûr, fréquentés à l'occasion par des pêcheurs, mais seulement durant la saison de la pêche.

Mont-Louis, en effet, fait figure d'exception dans le panorama historique. Dès 1691, le territoire de Mont-Louis était concédé en seigneurie à Nicolas Bourlet; ce n'est toutefois qu'à partir de 1699 que les entreprises de pêche de *Denis Riverin,* de concert avec le seigneur Bourlet, amènent ici une cinquantaine de personnes pour s'occuper en permanence des intérêts de Riverin à l'égard de la morue gaspésienne. L'année suivante, en 1700, on y trouve 91 résidents, dont des artisans et des agriculteurs qui pourvoient aux besoins des pêcheurs. L'entreprise de Riverin ne fit pas long feu: quelques années après (vers 1702), des difficultés financières obligent à abandonner le poste, où demeureront pourtant quelque trois ou quatre familles durant une dizaine d'années. Vers 1725, la seigneurie est concédée à Louis Gosselin, un marchand de Québec: à cette date, on n'y trouve plus que deux familles, dont aucune n'était là à l'époque de Riverin. Puis, vers 1750, la seigneurie de Mont-Louis était vendue à *Michel Maillet* qui fut le premier seigneur à s'y installer en permanence avec sa famille; sa hardiesse lui permettra de faire fortune dans le commerce de la morue.

Lorsque le général Wolfe passe par là en septembre 1758, il trouve une localité prospère d'environ 50 habitants: les

maisons du village sont en bonne partie des constructions de briques, signe d'une aisance certaine. Les pêcheurs de l'endroit, en effet, produisent chaque année quelque 10 000 quintaux* de morue sèche, qui amènent un revenu moyen annuel de 400 000 livres au petit poste, chiffre faramineux pour l'époque. Mais l'Anglais Wolfe n'est pas là pour s'émerveiller des prouesses locales: bien au contraire, il se prépare à assiéger la ville de Québec, et le poisson de Mont-Louis pourrait nuire à son entreprise. Les militaires britanniques saccagent donc le poste, détruisant les réserves de morue; Maillet et sa famille renvoyés en France, la population du village est faite prisonnière. Seule la maison Maillet n'est pas touchée: vers 1790, un certain Joncas, de Montmagny, s'y installera jusqu'en 1820. Une dizaine d'années plus tard, la maison de briques qu'avait construite Maillet tombera en ruine, et plus rien ne restera pour signaler à la postérité les heures de «gloire» de Mont-Louis du régime français.

Depuis le saccage de Mont-Louis jusque vers 1840, cette partie de la côte n'abritera qu'une population peu nombreuse de pêcheurs qui, ne s'installant nulle part durant quelques années, se déplaceront fréquemment d'un poste de pêche à un autre. Durant l'été, la saison de pêche amène un peu de vie dans la région, mais l'hiver venu la plupart retournent chez eux dans les campagnes du Bas-Saint-Laurent et de la Coste-du-Sud.

Ce n'est vraiment qu'avec l'arrivée des agriculteurs que commencent à se peupler les vallées de la région. Encore une fois, c'est à Mont-Louis que s'amorce le peuplement de la côte, sous l'impulsion du nouveau seigneur Donald Fraser. Avant que Fraser ne modifie les règles du jeu en 1850, plusieurs colons s'étaient vu refuser le droit de prendre des terres dans la vallée; le nouveau seigneur, plus sensible aux besoins des futurs colons, fait arpenter des terres de part et d'autre de la rivière, construire un moulin à farine et tracer des chemins vers l'intérieur des terres. Dès lors la voie est ouverte aux agriculteurs et, par là, à un accroissement sensible de la population. De quelque vingt familles, la population de Mont-Louis passera à 200 habitants en 1861, puis à plus de 1 000 au tournant du XX^e siècle. En 1975, Mont-Louis compte 1 748 habitants, malgré la régression importante

que connaît la population gaspésienne à partir de 1955 environ, alors que près de 25 pour 100 des Gaspésiens vont s'établir ailleurs, principalement dans les villes; cette régression touchera plus particulièrement la population agricole, dont les effectifs diminueront de près de 50 pour 100 dans l'ensemble de la Gaspésie.

Vers 1860, les autres localités ne sont presque pas établies: il n'y a quasiment personne à Mont-Saint-Pierre, Rivière-à-Claude et Ruisseau-à-Rebours et en 1867 Anse-Pleureuse n'abrite que cinq familles très démunies. Le développement de ces localités ne commencera guère qu'à partir de 1883, alors que le gouvernement et le clergé amorcent la colonisation agricole en Gaspésie. Rivière-à-Claude et Ruisseau-à-Rebours verront arriver leurs premiers missionnaires autour de 1898, indice qu'il s'y trouve déjà une population de quelque importance; on signale, du reste, en 1899, que la majeure partie des terrains disponibles sont déjà établis. En 1933, la paroisse de Saint-Évagre-de-la-Rivière-à-Claude est fondée pour desservir les 300 habitants qu'on y dénombre, de même que leurs voisins de Ruisseau-à-Rebours. Ces deux villages ont de tout temps connu un développement presque parallèle, en raison de la zone de basses terres qui

Inondation à Grande-Vallée, au printemps 1977:
la rivière déborde de son lit pour répandre ses alluvions.

occupe le rivage entre les deux localités. Quant à Mont-Saint-Pierre, on y dénombrera près de 350 résidents en 1923: faute de données pertinentes, l'histoire de cette localité reste toutefois fort obscure.

Pour bon nombre de Gaspésiens, la seule solution de rechange aux travaux de la mer résidera dans les possibilités qu'offrent les vallées de l'intérieur: souvent déçus par les rendements sans cesse décroissants de la pêche, plusieurs se feront agriculteurs et iront s'enraciner dans les terres arables qui comblent le fond des vallées. Sans trop s'éloigner de la mer, pourvoyeuse généreuse mais instable, ils se laisseront gagner à la relative sécurité de la culture: la vallée les abrite des froids trop intenses et fournit une part importante des denrées nécessaires à l'hivernement dans ce coin de pays isolé.

Le moulin du ruisseau des Olives, à Anse-Pleureuse.

Néanmoins, la sécurité inhérente à l'agriculture n'apparaît pas à la population gaspésienne avec autant d'évidence, habituée depuis toujours au rythme de la pêche; il faudra le zèle de nombreux missionnaires et l'expérience vécue de plusieurs années de misère pour que les vallées gaspésiennes commencent à livrer leurs fruits. Si l'attitude du seigneur de Mont-Louis, Donald Fraser, ouvre la voie à l'établissement des colons agriculteurs, c'est surtout à l'exemple et aux conseils des missionnaires qu'on doit l'essor de l'agriculture

à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Le témoignage du curé Bossé, de Rivière-au-Renard, qui séjourne à Mont-Louis en 1872 est à cet égard fort éloquent:

«Le Mont-Louis consiste en une vallée resserrée entre deux hautes montagnes. Il y a une étendue considérable d'excellentes terres, et un moulin à farine. Mais, comme sur tous les points de la côte gaspésienne, la pêche avait toujours occupé exclusivement le temps et l'idée des résidents; ce fut leur premier curé, M. Roussel, qui encouragea l'agriculture et donna l'élan. Ses exhortations faisaient d'autant plus d'impression qu'il prêchait de parole et d'exemple. S'apercevant que ses pêcheurs méprisaient la culture et ne comprenaient pas quelles abondantes ressources en proviennent, il voulut la relever, l'ennoblir à leurs yeux. Pour cela, il employait tous ses loisirs à labourer, semer, herser, faire de solides clôtures et de bons fossés. Il faisait plus: il prêtait grain et patates à semence à quiconque en avait besoin. Que de fois même les voyant, au printemps, aller à leurs berges pour la pêche, il les arrêtait et les renvoyait travailler à leurs champs!

«Tant d'efforts devaient produire leurs fruits. En trois ans, le Mont-Louis changea de face; et ceux qui auparavant goûtaient à la misère chaque année, purent s'hiverner facilement du produit de leurs terres. Avec l'augmentation de la culture augmentèrent aussi en nombre les animaux de toutes espèces. On sema du lin; on s'habilla avec l'étoffe et la toile fabriquées dans la place; au lieu d'acheter du lard au magasin, on fit soi-même son engrais. En un mot, le pêcheur, sans toutefois abandonner ses occupations favorites, se fit en même temps cultivateur.[1]»

Les vallées gaspésiennes, pour la plupart, paraissent fort propices à la culture; outre que le climat y est sensiblement plus doux que sur la côte au printemps et à l'automne, les alluvions limoneuses déposées par les crues printanières régénèrent la richesse du sol. À Grande-Vallée, par exemple, la rivière sortait de son lit au printemps 1977 pour inonder les basse terres environnantes: malgré les inconvénients

1 Abbé BOSSÉ, «La Gaspésie en 1872», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VI, 1968, no 4, p. 180.

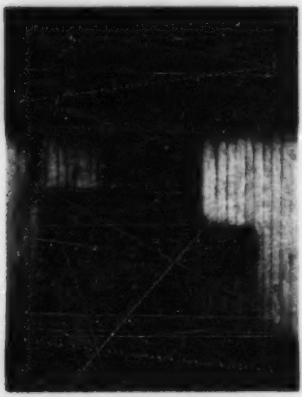
passagers qu'occasionnait l'inondation, une abondance de matières grasses, de débris végétaux ou de vases se répandit à cette occasion sur les champs, promettant un sol mieux équilibré pour les cultures des prochaines saisons.

Il semble, toutefois, que de telles inondations peuvent également entraîner des problèmes pour l'agriculteur. Si les alluvions enrichissent effectivement le sol, il reste néanmoins que l'inondation augmente la quantité d'eau que retiennent les champs: cela entraîne l'obligation de drainer convenablement les terres inondées, pour éviter que le sol trop *mouilleux* ne pourrisse les graines et les racines. Le drainage des champs entraîne donc des travaux supplémentaires qui ne sont guère négligeables; ces travaux retardent l'époque des semences et, dans une contrée où la saison de croissance s'inscrit à l'intérieur de limites critiques, ils peuvent compromettre l'utilisation du terrain, tout au moins dans l'année suivant la crue. Anciennement, les agriculteurs étaient moins bien équipés qu'aujourd'hui pour effectuer le drainage, creuser des fossés et des rigoles, et cette tâche s'avérait souvent au-delà des moyens des artisans de la terre. On ne disposait pas, non plus, des assurances agricoles qui compensent désormais pour ce genre d'inconvénients.

Par ailleurs, il paraîtrait que de telles crues, aujourd'hui plutôt exceptionnelles, se répétaient autrefois chaque année et, en pratique, cela rendait inutilisables les terres inondées. Timothée Auclair, résident de Rivière-à-Claude, était postier sur la côte vers 1860; son travail en faisait le véritable *Jos Hébert* de la Gaspésie; il raconte en 1923 les problèmes qu'occasionnaient en son temps les crues printanières:

«*Le climat n'est plus le même* [qu'autrefois]. *Il tombait de 10 à 12 pieds de neige. Le froid et les tempêtes duraient de 13 à 15 jours. Il était impossible d'aller chez le voisin sans raquettes. À la fonte des neiges, en juin, toutes les terres de Rivière-à-Claude et Mont-Louis étaient inondées, cela retardait les semailles. Les gens défrichaient très peu en conséquence les bas-fonds, bien que la terre y fût de première qualité. La fonte des neiges se faisait toujours à la fin de juin. À présent, elle se fait au commencement de mai, et n'inonde plus les terres, car il ne tombe pas autant*

de neige que dans ce temps-là. Les rivières débarrassées de leur glace suivent leurs cours sans causer de dommages.[2]»



Façade d'une étable à Mont-Louis.

Malgré cet état de choses, qui constituait à la fois un avantage et un inconvénient, les conditions qu'offrent les vallées pour l'agriculture faisaient remarquer à l'abbé Ferland, en 1836, «*que le blé mûrit ici aussi bien que dans les environs de Québec*[3]». Autrefois, jusqu'au début du XX^e siècle, ces vallées produisaient principalement des céréales, blé, seigle, orge et avoine. Outre que la culture de certaines de ces espèces est plus délicate, le blé en particulier exigeant une saison de croissance plus longue, l'agriculteur devait disposer d'un moulin pour transformer ces céréales en farines ou en moulées. À ce titre, le moulin que construisit Fraser à Mont-Louis en 1850 favorisa aussi l'essor de la culture; quelques années plus tard, à Anse-Pleureuse, sur le ruisseau des Olives, Louis Lemieux en construisait un autre qui est encore aujourd'hui en état de marche, bien qu'il ne soit plus en opération.

2 Timothée AUCLAIR, «Gaspé-Nord en 1860», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. II, 1964, no 1, p. 24.

3 J.-B.-A. FERLAND, «Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie en 1836» *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VIII, 1970, no 2, p. 86.

En effet, la disponibilité grandissante de farines et de moulées toutes faites, mises en marché sur la côte gaspésienne comme partout ailleurs par les industries alimentaires, entraîna les agriculteurs à convertir peu à peu leur production. Désormais, on s'occupe plutôt d'élevage et de production laitière, de même que de la culture maraîchère. On remarquera dans ce foyer les vastes granges-étables allongées qui abritent le cheptel laitier et le fourrage; par ailleurs, l'omniprésence des jardins potagers auprès des maisons, caractéristiques de ces vallées, de même que les caveaux à légumes ou à patates qu'on adosse au flanc des montagnes, met en évidence la culture maraîchère. Ces cultures s'appliquent ici à la plupart des légumes et des tubercules adaptés au climat québécois; certains prétendent même que les légumes croissent plus beaux qu'ailleurs, en raison de la fraîcheur et de l'humidité du contexte maritime.

L'un des traits les plus intéressants de la vie agricole propre à ces vallées réside dans la manière caractéristique dont on utilise ici l'espace disponible. En effet, pour peu qu'on y soit attentif, l'implantation des fermes dans le paysage frappera l'observateur par la logique et l'ingéniosité fonctionnelle qu'elle manifeste; à ce titre, l'intelligence des agriculteurs est particulièrement flagrante dans la vallée de Mont-Saint-Pierre. Ici, la forme des vallées en auge a été mise à profit.

En effet, la partie basse de la vallée, où serpente la rivière qui y dépose ses alluvions, est réservée à l'implantation des champs en culture, sauf sur les bords immédiats du cours d'eau, dont les méandres menaceraient les cultures dans leurs déplacements. On profite ainsi des meilleurs sols disponibles dans les environs pour les affecter aux fonctions qui leur conviennent le mieux. Là où les anciennes terrasses marines amorcent leur pente au flanc du plateau, on a choisi d'implanter la route, les habitations et les dépendances agricoles; puis, dans l'espace compris entre la route et le flanc plus accentué du plateau, on entretient les jardins potagers sur des sols drainés naturellement, flanqués du caveau à légumes. Enfin, sur les hauteurs ou sur les pentes plus abruptes qui surplombent le tout, des clôtures circonscrivent les aires de pâturage réservées au cheptel. On utilise de la sorte tout l'espace disponible dans la vallée, tout en profitant

avantageusement des qualités propres à chacune des parties qui la composent: ici, pas de perte, pas de gaspillage des espaces les mieux adaptés aux fonctions complémentaires de l'activité agricole.

Sur le côté ouest des vallées de la région, à ce qu'on prétend, les champs dégèleraient plus vite au printemps que ceux de la partie opposée, grâce à une période d'ensoleillement quotidienne plus longue; sans doute est-ce là l'un des principaux facteurs pour lesquels on trouve à l'ouest des vallées plus de zones déboisées et cultivées et, en même temps, moins d'habitations que sur le côté est. L'expérience acquise avec le temps par les agriculteurs de ces vallées en est venue à déterminer certains des caractères dominants du paysage. Tour à tour, les bouleversements géologiques, le glacier, la mer de Goldtwaïth, l'érosion du vent et de la mer, l'emprise de la végétation et, enfin, l'homme lui-même ont conjugué leurs actions successives pour créer l'un des paysages les plus splendides de toute la Gaspésie.

Ruisseau-à-Rebours et Rivière-à-Claude

Les localités de Ruisseau-à-Rebours et de Rivière-à-Claude, dont les noyaux centraux sont établis à l'embouchure des cours d'eau des mêmes noms, ne se distinguent pas l'une de l'autre dans le paysage: la présence continue de basses terres près du rivage, occupées sans interruption par les habitations, a fait s'amalgamer ces petites agglomérations en un espace homogène. Le paysage de ces deux localités, l'habitat et les modes de vie qui les caractérisent, et surtout une histoire commune, confèrent à ces villages le visage d'une seule et même agglomération linéaire en bordure du fleuve.

Après avoir longé la falaise rocheuse sur le rivage depuis Marsoui, on atteint l'embouchure du ruisseau à Rebours. La majeure partie des habitations du village se retrouvent à l'est du ruisseau; il s'en trouve également quelques-unes du côté ouest, mais celles-ci sont établies dans le flanc de la falaise sur un ensemble de terrasses, tandis que la majeure partie du village est concentrée près du rivage. On propose deux interprétations quant à l'origine du toponyme de Ruisseau-

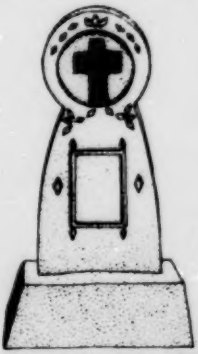
à-Rebours: certains croient que l'endroit doit son nom à celui du premier colon, et qu'on devrait écrire *Ruisseau-Arbour*; d'autres y voient une allusion à la topographie locale, prétendant que, en raison des quelques méandres* que dessine la rivière à son embouchure, on a l'illusion que les eaux s'y écoulent à rebours de la direction qu'elles devraient normalement emprunter pour se jeter dans la mer.

Les établissements qui occupent l'embouchure du ruisseau à Rebours méritent certes une attention toute particulière: les caractères de leur architecture, l'orientation des bâtiments et leur disposition dans le paysage font des deux ou trois ensembles agricoles qu'on y trouve un assemblage culturel de première importance sur la côte gaspésienne. Ici, tous les bâtiments sont alignés est-ouest, parallèlement au rivage; juxtaposés en file indienne, les toitures et le plan allongé des bâtiments sont orientés de telle façon que les vents dominants n'y ont pas prise, mais au contraire se heurtent aux façades pour se perdre au delà des habitations sur le flanc de la falaise. Ainsi, les aménagements, les jardins et les outillages agricoles qui sont rassemblés dans les cours sont abrités du vent en toutes saisons et, en hiver, mieux protégés contre l'amoncellement de la neige. Les habitations profitent par conséquent de la proximité du rivage — les résidents étaient à l'origine des pêcheurs — sans toutefois subir certains des inconvénients majeurs que cette position impliquerait autrement.

Les maisons qui font partie de ces établissements possèdent des caractéristiques fort intéressantes, dont certaines comptent parmi les régionalismes les plus marqués de l'architecture gaspésienne. Dans leur ensemble, la forme des maisons, les principaux caractères de leurs ornements, la distribution des ouvertures et l'aménagement intérieur rappellent étroitement les traits propres à l'architecture domestique de la Coste-du-Sud: le fait que les premiers colons de Ruisseau-à-Rebours, notamment les familles Rioux et Leclerc, soient originaires de Trois-Pistoles, comme les familles de Rivière-à-Claude qui venaient en partie de Cap-Saint-Ignace, explique sans doute les similitudes de leurs habitations avec celles du bas du fleuve. Mais l'isolement de ces localités, comme c'est également le cas pour toutes celles que nous

traversons dans ce foyer, a fait apparaître dans leur architecture certains caractères originaux qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au Québec.

En effet, la façon dont les maisons d'ici sont connectées à la cuisine d'été attenante est tout à fait unique dans l'architecture québécoise: on remarquera ces petits *passages* qui relient les deux sections de la maison, permettant de communiquer de l'une à l'autre. Ailleurs, on aurait plutôt adossé les bâtiments à leur mur pignon, utilisant l'un des murs comme paroi mitoyenne. Le plus petit de ces éléments, la cuisine d'été, n'est occupé que durant la saison chaude et, l'hiver, on s'abstient de la chauffer, l'utilisant dans les fonctions combinées de réfrigérateur et de tambour-portique. Règle générale, la cuisine d'été correspond à l'élément le plus ancien de la maison: à l'origine, ce bâtiment correspondait à la première maison qu'on construisait au moment de s'établir et qui servait temporairement de logement en attendant d'avoir le temps et les moyens d'en aménager une plus vaste, destinée à servir de maison permanente. Tout en habitant cette petite maison, on pouvait à loisir travailler, à la mesure de ses disponibilités, au parachèvement de la maison permanente; une fois sa construction terminée, il suffisait de connecter les ouvertures correspondantes de chaque bâtiment par un passage lambrissé, et l'on obtenait ainsi le résultat qu'on observe aujourd'hui.



Monument funéraire à Rivière-à-Claude.

Un peu à l'est des établissements dont nous venons de parler, un chemin s'engage au sud de la route 132, conduisant à l'intérieur de la petite vallée du ruisseau à Rebours; on y retrouve quelques pâturages, de même qu'un ancien moulin à scie, désormais à l'abandon. Ce moulin semble avoir été exploité au début du siècle, aux alentours des années 20 ou 30; la présence, dans une remise située à proximité du moulin, de grandes quantités de baguettes de bouleau et de poutres de bois franc porte à croire qu'il s'y produisait anciennement du bois de fuseau et de sciage. L'intérieur du moulin rassemble une remarquable panoplie d'équipements désaffectés, où sont représentés les principaux éléments technologiques qui caractérisaient les premiers moulins de l'ère industrielle.

Ce moulin était actionné à la vapeur, ainsi qu'en témoigne l'immense chaudière (*boiler)* de brique et de métal qui occupe l'avant du bâtiment au premier plancher; un système de pistons mettait en marche divers rouages, qui communiquaient à leur tour un mouvement rotatif à plusieurs machines, à l'aide de courroies de cuir et d'engrenages de dimensions variées. Noter la construction des différents mécanismes qui transmettent le mouvement aux machines, pour la plupart

Le quai à Rivière-à-Claude.

disposées au second étage: la majeure partie de ces mécanismes est constituée d'assemblages en bois, de facture artisanale, alors qu'un équipement plus récent aurait plutôt fait usage de composantes métalliques, principalement de fonte. Sur le palier au-dessus de la chaudière sont regroupés les principaux outils qui servaient à travailler le bois brut; en particulier, un ensemble de chariots sur rails, à l'aide desquels on acheminait les troncs d'arbres au-devant de la scie rotative, qui les débitait sur le sens de la longueur. Les déchets, sciure et croûtes, qui résultaient du sciage étaient expédiés au dehors par un ingénieux système de dalots et de conduits en planches, qui permettait aux travailleurs de ne pas être petit à petit envahis par les rebuts de leur ouvrage.

Le moulin, malgré son intérêt didactique incontestable, est toutefois dans un état lamentable, ce qui rend sa visite quelque peu dangereuse: il est par conséquent préférable de se munir au village de l'autorisation nécessaire pour le visiteur et, une fois sur place, d'y circuler avec toute la prudence qui convient. Regagnons la route 132 près du rivage.

Juste avant que la route bifurque vers le sud pour pénétrer dans la profonde baie de Rivière-à-Claude, on croise du côté sud l'ancienne école et l'église qui dessert les deux localités. Du côté nord de la route, on remarquera le cimetière local, où l'on peut examiner divers monuments funéraires qui présentent un certain intérêt à titre de vestiges de l'art populaire local; certains monuments, entre autres, moulés en ciment et ornés de décors en creux, mériteraient d'être conservés dans le patrimoine local. Au fond de la baie, on rejoint l'essentiel des établissements qui composent le village de Rivière-à-Claude, disposés principalement du côté ouest de la rivière.

La rivière à Claude par ailleurs constitue un endroit privilégié pour pêcher la *truite de mer* («omble de fontaine»), et les résidents ont aménagé de très beaux sentiers le long de la rivière pour accueillir les visiteurs qui voudraient mettre à l'épreuve leurs talents de pêcheurs. *«On pourrait y prendre du poisson avec un collet à lièvre»*, prétendent les gens de Rivière-à-Claude. À vous de le vérifier!

Mont-Saint-Pierre
et l'architecture de ferme

Le secteur de Mont-Saint-Pierre compte parmi les points de la côte gaspésienne où les caractères du paysage sont les mieux définis: ici, les particularités du plateau, de la vallée et de la baie paraissent avec évidence au visiteur, qui y retrouve l'un des coins de pays les plus admirablement pourvus du Québec en ce qui a trait à la beauté naturelle du paysage. La baie de Mont-Saint-Pierre, où débouche la rivière à Pierre, pénètre profondément entre les parois du plateau, dont l'altitude atteint les 540 mètres de part et d'autre du village et de la vallée. À Mont-Saint-Pierre, l'importance du relief et les caractères du rivage n'ont permis aux hommes de s'établir que dans le fond de la baie, la falaise ne dégageant pas le moindre espace habitable près du rivage à l'est et à l'ouest de la baie.

Le village occupe le haut de la plage, où les habitations se succèdent da façon linéaire du côté sud de la route; deux chemins s'enfoncent dans la vallée, pour se rejoindre à l'intérieur des terres, poursuivant leurs parcours jusque dans le Parc de la Gaspésie, au pied des monts McGerrigle. L'occupation humaine du paysage laisse toute la place à l'agriculture, qui y profite de sols excellents et d'un climat particulièrement propice. La vallée bien encaissée entre les parois du plateau n'est occupée que sur une profondeur d'environ un à trois kilomètres à partir de la côte; plus loin à l'intérieur, la route s'insinue dans la forêt, de plus en plus coincée entre les montagnes qui forment bientôt un corridor étroit où l'on ne circule pas sans ressentir une étrange impression de petitesse.

Mont-Saint-Pierre est depuis longtemps fréquenté par les vacanciers; récemment, le gouvernement du Québec y a aménagé un camping qui compte parmi les mieux équipés de tout le Québec, sans parler de son site sur la rive ouest de la rivière où la présence de la forêt assure une tranquillité de rêve. À l'est du village, près de l'embouchure de la rivière et du bureau de poste, on a conservé la vieille école de Mont-Saint-Pierre, qui abrite désormais un petit musée et la collection de madame B. McMullen, originaire de Matane, qui accueille les visiteurs moyennant un prix d'entrée modique.

Bien que, sur le plan muséologique, le tout présente plutôt l'aspect d'un bric-à-brac, on y trouve néanmoins beaucoup d'objets dignes d'intérêt: on peut y voir, notamment, certains des équipements scolaires de l'ancienne école de même qu'une remarquable collection de textiles qui relèvent de l'art populaire. Il est à noter que la plupart des objets représentés ne sont pas de provenance locale, ni même gaspésienne.

On peut accéder au sommet du mont Saint-Pierre par une petite route — par endroits il s'agit plutôt d'un sentier — qui grimpe sur le flanc du plateau à l'est du village; l'endroit constitue un point d'observation privilégié sur l'ensemble de la vallée, d'où l'on comprendra aisément les principaux caractères que nous avons définis au paysage. De cette altitude, en effet, on perçoit mieux la surface presque plane que présente le plateau à son sommet; on y distingue facilement la forme en auge de la vallée et des vallées secondaires qui y débouchent. Par ailleurs, le cours de la rivière se dessine avec plus de clarté, montrant les méandres qui ondulent près de son embouchure; on observera en certains endroits, surtout du côté ouest de la vallée, la trace d'anciens méandres que le lit de la rivière a désormais abandonnés et que

La baie de Mont-Saint-Pierre, par Mme B. McMullen.

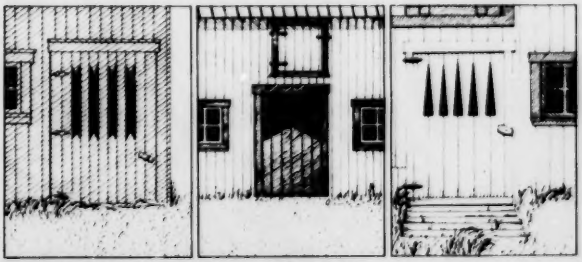
les agriculteurs n'ont pas jugés propres à être utilisés pour la culture. Le rivage mérite également quelque attention. On remarquera l'implantation linéaire du village qui semble établi sur une barre sablonneuse légèrement plus élevée que le reste de la vallée; à l'embouchure de la rivière, on distingue clairement les dépôts de sable qu'amène le courant, formant une flèche que les courants marins réaménagent le long du rivage. À noter enfin la bande d'écorchis qui occupent le rivage au pied de la falaise du côté ouest, où viennent mourir les vagues du large.

Les vallées agricoles de Mont-Saint-Pierre et de Mont-Louis regroupent certains des plus beaux prototypes d'architecture de ferme de toute la Gaspésie; sur cette portion de la côte, les bâtiments présentent des formes bien définies, où l'apport d'influences culturelles autres que françaises est à peu près inexistant. En général, outre la maison qui épouse sensiblement les mêmes caractères qu'on a observés à Ruisseau-à-Rebours, les dépendances de cette région se ressemblent toutes par leurs caractères architecturaux.

En effet, tous les bâtiments agricoles se présentent sur un plan rectangulaire, coiffés d'un invariable toit à deux versants de pente toujours identique. Le bâtiment le plus fréquent est la *grange-étable*, qui abrite les animaux dans une section et le fourrage dans l'autre. L'extérieur de ces bâtiments, toujours lambrissé de planches verticales, est fréquemment blanchi à la chaux, les ouvertures étant réservées à l'ocre rouge; les dimensions peuvent en varier selon les besoins de chaque agriculteur, mais en général il s'agit de bâtiments très allongés où la grange est simplement juxtaposée à l'étable. La toiture est faite de bardeaux; il ne semble pas qu'on ait jamais utilisé un autre matériau de couverture, bien que le gabarit et la pente du toit eussent été fort appropriés pour recevoir une toiture de chaume. Plus rarement, certains bâtiments plus récents sont coiffés d'une toiture à la mansarde; ce type de toiture, dont la pente est constituée de deux sections plutôt qu'une, permet d'utiliser plus efficacement l'espace compris sous le toit et son apparition dans le paysage est liée à la diffusion de plans d'origine américaine.

On remarquera la variété et la disposition des ouvertures dans les granges-étables de ces vallées. Les grandes portes à deux battants qu'on retrouve à la façade de la partie grange du bâtiment sont destinées à laisser entrer les voitures au moment de la fenaison; à l'époque où l'on cultivait encore le blé dans ce secteur, on retrouvait derrière ces portes la *batterie*, soit un espace recouvert d'un plancher de madriers où l'on battait les gerbes pour séparer le grain de la paille. La section du bâtiment qu'occupe l'étable présente une plus grande variété d'ouvertures. Immédiatement sous la toiture, des portes coulissantes de forme carrée servent à engranger le foin au-dessus de l'étable; on utilise ainsi l'espace compris sous le toit pour accroître la capacité d'engrangement du bâtiment, tout en assurant au logement du cheptel une meilleure isolation contre le froid extérieur. Sur le plancher des vaches, pour ainsi dire, l'étable est percée de plusieurs ouvertures: outre de petites fenêtres qui éclairent l'intérieur, diverses variantes de portes dont la fonction est de garder l'endroit clos tout en assurant une aération indispensable au bâtiment.

Une première variante consiste en la porte dite «*normande*»: on en retrouve quelques exemplaires à Mont-Saint-Pierre. Cette porte se présente tout simplement comme une demi-porte, dont la partie supérieure se termine souvent en biseau; d'origine française, comme son nom l'indique, elle est de préférence utilisée dans les bâtiments où on loge des chevaux, permettant à ces animaux de «se mettre le nez dehors»



Types de portes dans des étables à Mont-Saint-Pierre et à Mont-Louis. Une porte «normande», au centre, et deux portes à claire-voie aux ajours différents.

pour respirer un peu d'air frais. Une seconde variante regroupe les diverses formes de portes *«à claire-voie»:* ce sont des portes de planche verticale où l'on a percé des ajours dont le dessin varie à l'infini selon l'imagination de l'agriculteur. On retrouve dans cette région une grande variété de formes à ces ajours, qui font de la porte à claire-voie l'une des manifestations les plus authentiques de l'art populaire; alliant l'esthétique à la fonction, ces portes permettent de maintenir en été une aération constante dans le bâtiment, tout en empêchant les vaches de prendre le large. Une porte pleine, placée derrière la porte à claire-voie, permet de fermer le bâtiment durant l'hiver.

En comparaison avec les types d'architecture qu'on trouvera plus loin en Gaspésie, les bâtiments de ces vallées sont étonnamment homogènes. Ailleurs, en effet, on retrouve beaucoup de formes très diversifiées, témoignant d'apports culturels complexes: cette diversité est intimement liée au fait que la partie est de la péninsule gaspésienne a accueilli au cours de son histoire une population dont les origines ethniques furent très variées. On y retrouve des apports culturels d'Irlande, des îles de la Manche, de Nouvelle-Angleterre, d'Écosse, voire même de Norvège, suite à un peuplement qui amena des gens de partout sur cette partie de la côte: ce peuplement se traduira dans le paysage par une grande variété de styles et de modèles architecturaux, particulièrement sensibles dans l'architecture de ferme. À cet égard, Anse-au-Griffon, Cap-des-Rosiers et la péninsule de Forillon apparaîtront très hétérogènes, au point qu'il serait difficile d'y dégager, comme nous l'avons fait dans ce foyer, des constantes précises dans les caractéristiques des dépendances agricoles.

Mont-Louis

La route regagne le rivage pour franchir la courte distance qui sépare Mont-Saint-Pierre du village suivant de Mont-Louis. Cette dernière localité, comme les précédentes, occupe le pourtour d'une vaste baie, à l'embouchure d'une vallée où l'espace disponible équivaut à ce qu'on trouvait à Mont-Saint-Pierre; cependant, bien que le plateau maintienne sensiblement la même altitude de part et d'autre de la vallée, les dénivellations plus douces des parois montagneuses per-

mettent aux résidents de s'établir un peu plus sur les hauteurs, en particulier autour de la baie. On y voit, en effet, plusieurs habitations nichées en surplomb de la baie, surtout du côté ouest; mais la majeure partie du village occupe le haut de la plage à l'est de l'embouchure de la rivière de Mont-Louis.

Mont-Louis présente une allure prospère, qui détonne un peu par rapport à ce qu'on trouve ailleurs en Gaspésie; la présence de mines à l'intérieur du pays, le modernisme des installations portuaires qui y sont aménagées, l'aisance relative des agriculteurs de l'endroit, sont à la fois les causes du visage prospère du village et certains des facteurs responsables de ce que le paysage local se soit détérioré depuis quelques décennies. La prospérité amène en effet dans ses bagages le besoin d'un certain modernisme qui, faute d'être pensé en fonction de ses conséquences à moyen terme sur l'environnement, se développe de façon anarchique, noyant peu à peu le visage culturel et l'harmonie du paysage.

Aujourd'hui, la baie ou plutôt l'anse de Mont-Louis présente un visage terne, agressif et froid en raison des installations qui l'enserrent de part et d'autre, étouffant la majesté de l'environnement naturel qui caractérisait autrefois cet endroit. À l'ouest, près du cap de Mont-Louis, un vaste quai tout neuf a été aménagé pour accueillir les chalutiers qui font la pêche hauturière au large; à l'est, sur la pointe Sèche, un autre quai non moins imposant sert à expédier le produit des mines de l'intérieur, flanqué comme il se doit des magnifiques réservoirs de la compagnie Irving. Curieusement, Irving manifeste beaucoup de goût dans le choix des sites où on implante ses réservoirs: ceux qui ont vu les installations de cette compagnie à Cap-aux-Meules et Havre-Aubert, aux Îles-de-la-Madeleine, remarqueront d'étonnantes analogies dans la façon dont Irving réussit infailliblement à dévisager les sites les plus enchanteurs.

Cette nouvelle ambiance du pays a également laissé son empreinte dans le domaine de l'habitation. Toute la partie est du village regroupe un secteur résidentiel, où loge une

part importante de la population locale: village-dortoir pour les travailleurs de l'endroit qui font l'aller-retour vers Murdochville et ses mines de cuivre — il faudrait plutôt dire pour les chômeurs de l'endroit, puisque la mine vient de fermer ses portes. On y trouve de très beaux prototypes de l'architecture américaine de consommation, du prêt-à-habiter et du démolir-après-usage, favorisés par les directives de la Société centrale d'hypothèques et de logement.

Pendant deux siècles, Mont-Louis fut le centre principal de la pêche sur cette partie de la côte; Denis Riverin, le sieur Maillet et plusieurs pêcheurs saisonniers du bas du fleuve en furent les protagonistes au XVIII[e] siècle et, au siècle suivant, les «graves*» de Mont-Louis passaient de main en main d'un entrepreneur de pêche à l'autre. Ces établissements de pêche se succédèrent sur l'extrémité du barachois* de Mont-Louis, cette langue de terre comprise entre la rivière et la baie à l'est de l'embouchure du cours d'eau. C'est là que se trouvaient les principaux bâtiments et magasins d'où l'on pratiquait la pêche et le commerce du poisson; sur la «grave», on séchait la morue en vue de sa conservation et de son exportation.

Deux routes pénètrent à l'intérieur de la vallée agricole; l'une, à l'ouest de la baie, s'engage dans la vallée à l'endroit où la route 132 bifurque vers l'est, en enjambant un pont sur l'embouchure de la rivière. L'autre, voisine de l'église à l'ouest, parcourt la rive orientale de la rivière et rejoint finalement la première à environ trois kilomètres à l'intérieur des terres. C'est sur cette seconde route que sont établis la plupart des agriculteurs de la vallée ainsi que plusieurs des plus anciennes habitations du village; on y trouve certaines des maisons qu'occupèrent sans doute les premiers agriculteurs de l'endroit, établis sur les concessions consenties par le seigneur Donald Fraser vers 1850. Ceux qui s'intéressent à l'architecture rurale seront comblés par la profusion de très beaux ensembles agricoles qu'on y rencontre. Il s'y fait aujourd'hui un peu d'élevage laitier, de même que de grandes cultures de patates. Ces établissements occupent d'anciennes terrasses marines formées sur la paroi est du plateau.

Le Parc de la Gaspésie

La principale voie d'accès au Parc de la Gaspésie débouche à Sainte-Anne-des-Monts, nous l'avons signalé dans le foyer précédent; à la vérité, cette route, qui sert du même coup à traverser la péninsule gaspésienne jusqu'à la baie des Chaleurs, a le principal avantage de faire double emploi et d'économiser sur la construction et l'entretien d'autres voies d'accès au parc. Le visiteur, quant à lui, ne voit qu'une infime partie du Parc de la Gaspésie en empruntant ce parcours; c'est la raison pour laquelle nous avons préféré aborder le parc dans cette région, où plusieurs autres routes beaucoup plus spectaculaires et plus révélatrices des beautés du parc mènent au même endroit. Les chemins qui mènent à l'intérieur des vallées de Marsoui, Rivière-à-Claude, Mont-Saint-Pierre, Mont-Louis, et Anse-Pleureuse se poursuivent en effet au sein du Parc de la Gaspésie, et la perception unique qu'on y a de la nature et du relief compense l'inconvénient que ces routes ne soient pas asphaltées.

Le Parc de la Gaspésie a été créé en 1937 par le gouvernement du Québec et, par la suite, agrandi et réglementé pour couvrir son étendue actuelle de 1 289 kilomètres carrés; on y veut servir les fonctions combinées de réserve naturelle et de lieu populaire pour le délassement et la pratique sportive. L'aire de protection du parc couvre une grande partie des monts Chic-Chocs, en particulier leur section orientale constituée par les monts McGerrigle. Ce massif montagneux couvre une surface d'environ 100 kilomètres carrés; les principaux sommets y sont le mont Jacques-Cartier (1 248 m), les Cônes et le mont Richardson (1 173 m) de même que les monts Auclair, Sainte-Anne, McWhirter et le pic du Vieillard, tous élevés de plus de 1 000 mètres. On peut escalader plusieurs de ces montagnes, à condition toutefois de se prémunir des autorisations nécessaires aux bureaux touristiques situés à Sainte-Anne-des-Monts, Rivière-à-Claude, Mont-Saint-Pierre et au gîte du Mont-Albert. On recommande cependant de ne pas s'aventurer à ces escalades si l'on ne possède pas une bonne condition physique, car l'ascension de certains sommets exige à elle seule près de huit heures, sur des sentiers plus ou moins difficiles; il est préférable d'entreprendre le parcours tôt le matin et d'amorcer la descente avant

15 heures, si l'on ne veut pas être surpris par l'obscurité. Le parc offre également des excursions guidées sur les monts Albert et Jacques-Cartier.

Les roches qui constituent ces montagnes diffèrent, par leur nature et leur origine, des roches sédimentaires dont se compose le plateau environnant. Leur formation remonte à l'âge du Dévonien, soit il y a quelque 350 millions d'années; ces roches se sont formées dans les profondeurs de la terre, d'où le nom qu'on leur donne, roches *«plutoniques»*, par analogie au dieu des enfers de la mythologie grecque, Pluton. Au moment de leur formation, des intrusions de magma brûlant (roche en fusion) s'infiltrèrent au sein du massif de roches sédimentaires du plateau, profitant des dernières phases de plissement qui sont à l'origine des Appalaches. Ces intrusions de magma «digérèrent» les roches sédimentaires qui les encaissaient, pour finalement constituer une masse compacte de roches granitiques (à gros grains) en se refroidissant. Au cours des millénaires qui suivirent ces événements, les cycles d'érosion ont délogé progressivement les roches sédimentaires environnantes, tout en épargnant ces masses granitiques très dures qui dominent maintenant le paysage.

Autour de cette masse de roches granitiques, on retrouve une «auréole» de roches métamorphiques, c'est-à-dire d'origine sédimentaire ou volcanique, qui ont été «recuites» par la chaleur et la pression. La nature de ces roches s'est trouvée profondément altérée durant ce processus: c'est pourquoi, aujourd'hui, elles recèlent souvent des gîtes minéraux. Le cuivre des mines Madeleine et de Murdochville provient justement de telles formations.

Outre ces phénomènes géologiques, le Parc de la Gaspésie permet d'observer de nombreux spécimens de flore. En effet, l'altitude des montagnes est telle qu'on peut y distinguer différentes zones de végétation, dont les espèces varient considérablement selon l'altitude de leur habitat. À la base des montagnes, on retrouve une forêt *«boréale»* composée de conifères et de feuillus: pour les conifères, les épinettes noire et blanche de même que le sapin baumier dominent; les feuillus se composent principalement de bouleaux jaune et blanc ainsi que de trembles. Plus haut dans la montagne,

les feuillus disparaissent totalement, laissant le terrain à une forêt «*mésophylle*» composée de conifères; plus haut encore, les conifères diminuent de taille, rabougrissent pour ainsi dire, l'action du vent auquel les arbres sont exposés transformant la flore en celle d'une forêt «*subalpine*».

Sur les sommets, on atteint une aire de toundra alpine, constituée d'arbustes rampants, de mousses, de lichens et de diverses plantes à fleurs adaptées à la froidure du climat. Seulement sur le mont Albert, on peut observer quelque 158 espèces différentes, regroupées en 43 familles. Lors de la dernière glaciation, celle de la période Wisconsin, il semble que les sommets des Chic-Chocs aient été épargnés par les glaces, ce qui explique pourquoi on y retrouve, en particulier, plusieurs espèces de plantes qui existaient avant le passage du glacier.

Cette flore et ce climat, variant selon l'altitude, constituent autant de milieux, d'habitats particuliers où l'on retrouve différentes espèces d'animaux. Outre la profusion des petits mammifères de toutes espèces, on y rencontre notamment l'ours noir sur les pentes de montagnes où la forêt a été bûchée par les compagnies forestières. Le Parc de la Gaspésie est également fort bien pourvu en oiseaux, en particulier différentes espèces de buses, faucons, chouettes et autres oiseaux de proie, de même que des petits gibiers à plumes de tous genres; on n'y compte pas moins de 100 espèces différentes, qui n'attendent rien de mieux que d'être observées par quelque voyeur du genre humain. On retrouve par ailleurs dans les rivières du parc toutes les espèces de salmonidés qui fréquentent le Québec: saumon atlantique, truite mouchetée, truite grise, truite rouge, etc.

Fait à remarquer enfin, le territoire du parc est l'un des rares endroits au Québec où l'on retrouve les trois espèces d'ongulés qui fréquentent notre coin de pays: l'orignal, le chevreuil et, surtout, le caribou.

Quelques mammifères gaspésiens

Les forêts du plateau gaspésien sont bondées d'une faune très diversifiée; entre autres, on rencontre en Gaspésie la plupart des mammifères qui habitent ailleurs au Québec. Dans le Parc de la Gaspésie, toutefois, on peut observer des mammifères très rares, qui ne se retrouvent plus guère que dans ce secteur restreint du territoire gaspésien: la présence de types d'habitats bien particuliers autour des monts Chic-Chocs et sur leurs sommets comme aussi l'isolement de ces milieux par rapport aux endroits fréquentés par les hommes ont contribué à conserver ici certaines espèces qui s'étaient presque éteintes ailleurs. Ces mammifères, aujourd'hui protégés dans l'aire de conservation du parc, représentent les spécimens les plus caractéristiques de la faune gaspésienne.

Le *«caribou des bois»* est sans conteste le mammifère le plus intéressant de tous ceux qu'on peut observer en Gaspésie. Il existe dans le Parc de la Gaspésie deux endroits où on peut le rencontrer; des sentiers y ont été aménagés pour

Le caribou des bois sur le mont Jacques-Cartier.

rendre leur accès plus facile. Sur le mont Jacques-Cartier, le caribou est présent à longueur d'année; il diffère en cela de la petite harde qui fréquente le mont Albert seulement durant l'automne et une partie de l'hiver et qui a conservé ses habitudes migratoires qui les amènent à se réfugier dans les vallées et sur le plateau environnant dans le courant de l'hiver, au printemps et à l'été.

S'il vous est déjà arrivé de voir un caribou, il s'agissait sans doute du «caribou arctique» qui fréquente la basse côte Nord. Le caribou des bois gaspésien présente, par rapport à cette espèce, plusieurs différences dans le pelage, le mode de migration et quelques autres caractères. Mais voyons de plus près les habitudes du caribou.

Le caribou est attiré dans la région des Chic-Chocs en grande partie à cause de l'abondance des *alichens* qui croissent sur les sommets: seulement sur le mont Albert, on a pu en dénombrer une vingtaine d'espèces. Ces petites plantes grisâtres composent l'une des formes de végétation les plus caractéristiques de la *taïga*, qui constitue l'habitat de prédilection du caribou; les lichens sont formés d'une association de champignons et d'algues qui ont la propriété de croître là où rien d'autre ne pousserait, en raison de divers facteurs dont la composition du sol ou les conditions climatiques. En été, le caribou trouvera une nourriture plus variée, accessible partout, mais il ne s'éloignera pas tellement de son aire d'hibernation: il se nourrit alors de diverses plantes et même d'écorce.

Mais à l'automne, mû par son instinct grégaire, il commencera son ascension vers les sommets où il se nourrira surtout de lichens. Les autres ongulés, l'orignal ou le cerf de Virginie, demeureront dans les vallées au moment où le caribou entreprendra sa migration. Au contraire du caribou arctique qui effectue une migration latitudinale en remontant vers le nord, le caribou des bois migrera plutôt en altitude. Il atteindra les sommets durant la deuxième semaine d'octobre; l'arrivée se fera par petits groupes, qui s'ajouteront les uns aux autres pour enfin former la harde. Ce rassemblement des caribous s'effectue en vue du rut, qui sera précédé par une période rituelle de combats entre les mâles dans le but de s'assurer

d'un nombre plus ou moins important de femelles pour l'accouplement. Les sommets aplanis des montagnes, où le regard porte loin, semblent constituer l'une des conditions essentielles de l'accouplement, qui aura lieu en milieu découvert.

Durant toute cette période, la principale nourriture sera le lichen, et il en sera ainsi jusqu'à ce que le verglas vienne recouvrir la neige, vers le milieu de décembre et parfois plus tard. Car tant qu'il n'y a que de la neige, le caribou peut y creuser avec ses sabots à la recherche de lichens; cette pratique du caribou lui vaudra son nom, qui provient du terme micmac «Xalibu», signifiant quelque chose comme «pelleteux» par référence à cette habitude du caribou. Avec le verglas, la nourriture n'est plus accessible: le caribou redescend donc plus bas vers les alpages, où il demeurera jusqu'au printemps.

Le caribou des bois possède un pelage brun olivâtre sur le dos, et gris pâle ou crème sur les flancs, à la croupe, au bas des pattes ainsi qu'au cou. Ce cervidé, tant chez la femelle que chez le mâle, porte des bois: ceux du mâle sont longs, plus ou moins ramifiés et de couleur ambre, tandis que ceux de la femelle sont beaucoup plus petits et, dans certains cas, peuvent même être absents. Les bois du caribou tombent peu après la période du rut et serviront de nourriture à plusieurs rongeurs car ils sont riches en sels minéraux. Mis à part l'ours noir qui s'attaque quelquefois aux petits, le caribou n'a plus de prédateurs depuis que la chasse en est interdite.

Deux autres mammifères sont susceptibles de retenir votre attention, car eux aussi sont particuliers à ce territoire. Il s'agit de la marmotte commune, qui présente ici des détails spécifiques qu'on ne retrouve pas chez ses congénères du reste du Québec, et de la musaraigne grise de Gaspé, l'un des animaux les plus rares de tout le Canada. La marmotte est un animal trapu à tête large et plate, surmontée de petites oreilles rondes; le cou est presque inexistant et les membres de la marmotte sont courts et puissants. Sa queue est courte, réduite au quart de sa longueur totale, qui atteint en moyenne 55 à 60 centimètres; son poids ne dépassera guère les trois kilos.

Le pelage de la marmotte présente deux épaisseurs de fourrure, dont une composée d'un duvet dense et laineux qui recouvre tout le corps à l'exception du ventre; sa couleur varie du brun rougeâtre au gris cendré. Ce petit mammifère se nourrit de feuilles et de fleurs, principalement de pissenlits, de marguerites et de renoncules, mais il s'attaquera également à l'occasion au grain, de sorte que les agriculteurs considèrent la marmotte comme un animal nuisible. Son terrier est situé dans les bois ou le long des haies; lorsqu'il y a des champs dans les environs, l'animal possédera un second terrier situé plus près de sa nourriture. Elle hibernera dans ce logis, qu'elle ne quittera guère qu'au printemps; l'épaisse couche de graisse qu'elle a accumulée à l'automne lui permettra de passer l'hiver bien au chaud.

De son côté, la musaraigne de Gaspé est de tous les mammifères l'un des plus rares. Son habitat, qu'elle partage avec le caribou, se situe au-dessus de 600 mètres d'altitude, dans les monts Chic-Chocs. Son corps présente une forme effilée, terminé par une longue queue; elle possède un museau pointu, des yeux minuscules presque invisibles, et une fourrure courte et dense qui, l'été, ressemble au gris d'une souris. Longue d'une dizaine de centimètres, son poids moyen se situe autour de cinq kilogrammes. La musaraigne loge dans des galeries pratiquées dans la mousse et dans l'humus des talus rocheux; mais elle passe le plus clair de son temps à la surface, en quête des insectes qui composent sa nourriture.

La marmotte commune et la musaraigne de Gaspé.

Anse-Pleureuse

Entre Mont-Louis et Anse-Pleureuse, le plateau riverain présente momentanément une pente plus douce vers la mer, en particulier lorsqu'on approche de l'embouchure du ruisseau des Olives, qui se jette dans une petite anse à l'ouest d'Anse-Pleureuse proprement dite. C'est donc une large bande de terrain qu'occupent les établissements agricoles du ruisseau des Olives, qui se poursuit vers l'est jusque dans la vallée de l'anse Pleureuse; à l'est de l'anse, toutefois, le paysage reprend les airs qu'on s'était habitué à voir depuis quelque temps, la route regagnant le rivage au pied d'une falaise escarpée.

Toute cette zone présente un paysage à dominante agricole; la pêche, pourtant, n'y cède en rien son droit de cité ou . . . de mer, complétant l'activité locale aux côtés de l'exploitation forestière. Le ruisseau des Olives, un petit cours d'eau qui dévale le plateau à l'ouest de la vallée de l'anse Pleureuse, regroupe de part et d'autre de son embouchure une bonne partie des établissements du village. Dominant l'ensemble du secteur en surplomb, se trouve un ancien moulin à farine et à scie, relié à un établissement agricole apparemment prospère.

Le moulin du ruisseau des Olives est désormais la propriété de M. Robert Lapointe, cultivateur et pêcheur de l'endroit, qui jusqu'à une époque récente cumulait également la fonction de meunier. Ce moulin fut construit, dit-on, en 1856, par Louis Lemieux, qui le céda par la suite à M. François Lapointe, grand-père du propriétaire actuel: trois générations de Lapointe furent donc meuniers au ruisseau des Olives, de père en fils. Le bâtiment abrite des installations exceptionnelles, pour la plupart intactes; il s'agit d'un moulin à eau, dont la *grande roue,* d'un diamètre de 5,4 mètres a été refaite il y a quarante ans. Le moulin conserve toujours ses deux *moulanges** à blé et à moulées sur le plancher supérieur, de même que son *bluteau,** fabriqué par la compagnie Desjardins, de Saint-André-de-Kamouraska. Le moulin Lapointe desservait autrefois les besoins de toute la région comprise entre Mont-Saint-Pierre et Grande-Vallée, transformant le blé en farine et les céréales inférieures (orge, etc.)

en moulées pour les animaux. Il s'y trouve également des équipements plus récents pour le sciage du bois, qu'on y débitait à l'aide d'une scie rotative actionnée par le même mécanisme hydraulique.

On remarquera l'implantation caractéristique du moulin, abrité dans un repli de terrain sur la rive ouest du ruisseau des Olives; l'eau du ruisseau était amenée de plus haut sur le cours d'eau par un système de conduits en planches, nommé le *«chemin d'eau»*. La gravité amenait l'eau à la hauteur du deuxième étage, juste au-dessus de la roue; là, les *«godets»* aménagés dans l'épaisseur de la roue s'emplissaient d'eau tour à tour, et leur poids mettait le mécanisme en marche. Le mouvement rotatif que produisait la roue était transmis simultanément par un assemblage de courroies et d'engrenages, connectés ici aux moulanges, là au bluteau, ailleurs à la scie ronde ou à d'autres installations. Il suffisait de détourner l'arrivée d'eau sur la roue pour immobiliser le mécanisme; pour un arrêt temporaire, on n'avait qu'à interrompre le système de transmission du mouvement en déplaçant une courroie ou un engrenage. Avec ce type d'énergie, il arrivait aussi, semble-t-il, qu'on connût des pannes, comme aujourd'hui

Le «chemin d'eau» au moulin du ruisseau des Olives.

quand l'électricité manque: au moulin du seigneur Fraser à Mont-Louis, ce genre de problèmes était fréquent, car le débit d'eau de la rivière était souvent insuffisant pour actionner la roue motrice.

Le meunier-cultivateur du ruisseau des Olives pratique à l'instar de ses concitoyens un peu de pêche à partir de l'anse où s'écoule le ruisseau; les barques y sont ancrées, attendant sur les eaux calmes qu'on vienne les amener au large de la côte. On retrouve sur la plage différentes installations pour la pêche que pratiquent les agriculteurs de l'endroit pour compléter leur activité; on remarquera, en particulier, cette série de crochets faits de branches aiguisées et fixées au sommet d'un alignement de poteaux sur la rive est de l'anse. C'est sur ces crochets qu'on suspend les filets à sécher au retour de la pêche.

À l'est du ruisseau des Olives s'ouvre l'anse Pleureuse. Ce nom fut donné à l'endroit en raison des mugissements qui provenaient, à l'occasion, de la forêt environnante: on croyait y entendre des pleurs par temps de grand vent... mais il s'agissait en fait d'un bruit que produisaient les arbres en frottant leurs branches les unes aux autres. Le fond de l'anse est occupé par un petit village qu'on ne distingue pas dans le paysage des établissements du ruisseau des Olives, ceux-ci rejoignant la rive ouest de l'anse; derrière le village, s'étend une vallée très étroite, flanquée de part et d'autre par les parois escarpées du plateau. Cette dernière suit le cours de la rivière de l'Anse Pleureuse, et se distingue des autres vallées gaspésiennes par la présence d'un grand lac du même nom, resserré entre le flanc des montagnes: la route a tout juste la place pour se faufiler sur la rive est du lac, rejoignant derrière une petite vallée agricole délaissée et, beaucoup plus loin à l'intérieur des terres, la ville minière de Murdochville (40 km).

Le site du lac de l'Anse Pleureuse est magnifique: on croit rejoindre un petit coin de paradis, où l'emprise de la nature semble ne jamais pouvoir s'amenuiser. De toute façon, il n'y aurait pas de place pour un concurrent à la nature, tant l'espace disponible sur ses rives est restreint. Le gouvernement québécois a aménagé une halte routière exemplaire à

la tête du lac, où le visiteur pourra s'arrêter pour profiter du panorama envoûtant, y casser la croûte et, pour les plus intrépides, — les moins frileux — risquer une saucette dans les eaux cristallines et froides du lac.

Un peu plus au nord, la route croise le moulin de l'Anse-Pleureuse Lumber, avec son «enfer»* métallique et ses vannes dans lesquelles l'eau de la rivière se trouve canalisée. Autrefois, ce moulin à scie était fort actif, mais comme tant d'autres en Gaspésie il ne subsiste plus dans le paysage qu'en tant que souvenir lointain d'une belle époque où les résidents vivaient encore de la forêt. Entre le moulin et le lac, derrière la halte, se trouve une petite station piscicole où l'on poursuit la maturation des alevins de saumon de la mi-juin à la mi-septembre, afin d'ensemencer les rivières environnantes. On se demande parfois où réside la pertinence de cette pisciculture et de toutes celles qui se maintiennent à grands frais par tout le Québec: les saumons ne retournent-ils pas chaque année sur la côte ouest du Groenland pour se nourrir? Là les pêcheurs norvégiens pêchent nos saumons sans se gêner, alors qu'on réglemente sévèrement la pêche de cette espèce au Québec, interdisant toute pêche commerciale au saumon!

Alignement des crochets pour suspendre les filets, à l'embouchure du ruisseau des Olives.

Les conditions de vie en Gaspésie

Il ne faut pas s'étonner de ce que les mentalités québécoises colportent une perception de la Gaspésie comme d'un pays de misère: si les choses ont bien changé — vraiment? — de nos jours, il reste qu'à l'époque où se dessina cette croyance populaire, la vie en Gaspésie n'était pas toujours rose. Le XIX^e siècle et le début du XX^e constituent dans l'histoire gaspésienne une période marquée de quelques hauts providentiels, mais surtout de bas invraisemblables. Il faut chercher loin et «creux» dans l'histoire du Québec les époques et les lieux où sévissaient une pauvreté et une misère comparables, si ce n'est dans ces endroits où l'habileté des statistiques a toujours maquillé et maquille encore la réalité.

Citons quelques témoignages, suffisamment éloquents. Mgr Plessis, à Cap-Chat en 1812: «*Rien de plus vide que cette maison. Un poêle et un chaudron font la batterie de cuisine. (. . .) La famille se réunit le soir et partage le poisson et les patates sans apprêt, qu'on a fait bouillir au retour de la pêche. Il y a autant de fourchettes et d'assiettes que de personnes, et rien de plus. On ne désire ni épices, ni assaisonnement, ni pain, ni dessert, ni bière, ni liqueurs spiritueuses, parce qu'on n'en connaît pas l'usage. À défaut de chaises, on s'assied sur des coffres ou sur des bancs pour prendre sa réfection, après laquelle chacun lave son assiette, et n'ayant pas de linge pour l'essuyer, la renverse sur une planche, afin qu'elle se trouve sèche pour le lendemain. La mère de famille en fait autant de son chaudron, dont la même eau a servi à laver la vaisselle, après avoir fait bouillir la nourriture. (. . .) Et ces pauvres gens vivent heureux! La pêche étant plus abondante que ne le requiert le besoin de la maison, on sale l'excédent du poisson, dont la vente produira l'argent nécessaire pour la provision du sel, pour les hardes simples, pour le linge grossier. Peut-être par la suite parviendra-t-on à renouveler les vitres cassées depuis deux ans, à étancher le toit de la maison par l'achat de quelques planches. On se croirait au comble de l'opulence si, après dix ans d'épargne, on parvenait à avoir une vache et à se nourrir de son lait.*»[4]

---

4 Cité dans Alfred PELLAND, *La Gaspésie*, Québec 1917, p. 28.

L'Abbé Louis-Côme Lavoie, à Méchins, vers 1880: «*femmes et enfants sont habillés de sacs de sel . . .*»[5]

Timothée Auclair, postier sur la côte, vers 1860: «*Sauf en de rares exceptions, ils étaient tous pêcheurs. Une compagnie achetait à vil prix le produit de leur pêche et leur vendait à un prix fort élevé les effets dont ils avaient besoin et que seule elle pouvait leur fournir. L'automne elle fermait ses livres exigeant que tout ce qui lui était dû fût payé avant que ses employés quittent la localité pour l'hiver. Elle refusait tout crédit aux pauvres, même aux pères de familles très nombreuses. J'ai vu des familles ne manger que de l'orge bouillie pendant tout un hiver. Heureusement, il y avait à cette époque des porcs-épics en quantité et ce gibier, en leur fournissant la viande nécessaire dans un si rude climat, a sauvé la vie à plusieurs familles.*»[6]

Récit d'un naufragé, Anse-Pleureuse, en 1867: «*La maison où se trouvait le malade était délabrée, des fissures laissaient passer la neige à travers les pans de mur. Une famille bien pauvre habitait cette masure. La seule nourriture qu'on y voyait consistait en harengs et en patates; pas de viande et pas de pain. Lorsqu'il s'agit de frictionner avec de la graisse les membres gelés du malheureux Castagne (le naufragé), il fallut tuer un chat pour se procurer la substance onctueuse.*»[7]

Inutile d'en ajouter davantage. L'hiver du pêcheur, partout sur la côte, se passait ainsi si par malheur la pêche n'avait pas été assez abondante pour se munir des provisions nécessaires à l'hivernement. L'exploitation à outrance de la part des compagnies de pêche, telles les Robin, Fruing ou Le Bouthillier, laissaient trop peu souvent des revenus en réserve pour qu'il en fût autrement; mais nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin.

---

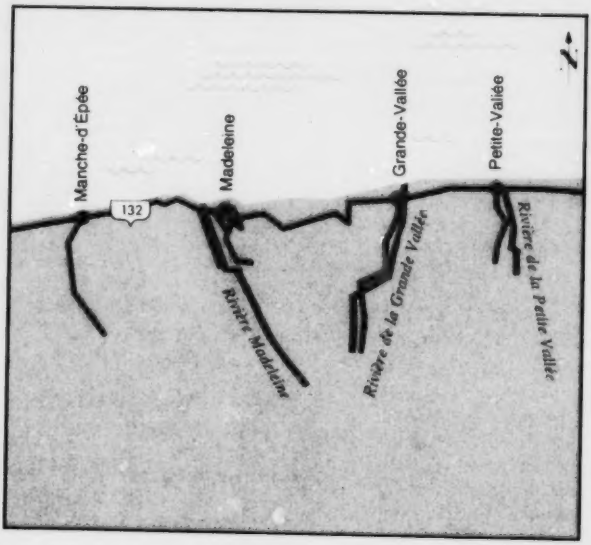
5 Cité dans Antoine GAGNON, *Monographie de Matane*, Imprimerie Générale, Rimouski, 1945, p. 179.

6 AUCLAIR, *op. cit.*, *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. I, 1963, no 4, p. 182.

7 *André Castagne ou Histoire d'un vieux marin du brigantin «Swordfish»*, Montréal, 1882, p. 23.

foyer 4

De Gros-Morne à Petite-Vallée



Le paysage

La côte nord de la Gaspésie, vue dans son ensemble, décrit contre le fleuve et le golfe Saint-Laurent une vaste courbe; jusqu'ici, l'orientation de cette courbure nous amenait de plus en plus vers le nord-est, et la côte se moulait presque sur l'orientation sud-ouest nord-est des Appalaches. Gros-Morne constitue le point le plus nordique de la péninsule gaspésienne; au delà, et surtout à partir de Madeleine, la côte s'incurve vers le sud de façon de plus en plus accentuée. C'est une zone de transition que nous abordons à Gros-Morne en termes de paysage, qui se transforme petit à petit pour devenir moins régulier que dans le foyer précédent. On sent dans le paysage une influence plus déterminante de la *structure géologique:* auparavant la surface du plateau tranchait les différentes formations géologiques en faisant peu de cas de leur nature et de leur orientation d'ensemble. Quelques accidents topographiques s'affirmaient ici et là, mais c'étaient des exceptions. Désormais le paysage du littoral s'organisera plus étroitement en fonction des plis qui modulent les formations rocheuses et dont l'orientation change avec la courbure de la côte, mais avec un léger déphasage.

Entre Anse-Pleureuse et Manche-d'Épée, la côte suit une ligne presque droite, accidentée de plusieurs caps et orientée franchement est-ouest: la côte est alors parallèle à la structure géologique. Puis, plus loin, la côte s'incurve, cette courbe vers le sud devenant plus prononcée à mesure qu'on approche de la péninsule de Forillon. La structure, cependant, ne s'incurve pas aussi rapidement que la côte, de sorte que les crêtes rocheuses, qui en «matérialisent» l'orientation, débouchent sur la mer *en oblique*; ce phénomène sera particulièrement manifeste dans les deux prochains foyers (5 et 6). En schématisant un peu, on pourrait comparer cette portion de la côte à un escalier où chaque marche abriterait un village disposé autour de l'embouchure d'une rivière.

Chacun des *crans* que forment sur la côte les crêtes rocheuses qui débouchent sur la mer est en partie noyé dans des dépôts meubles disposés en terrasses; en général ces sédiments seront distribués surtout du côté est des villages, la partie ouest étant occupée par une crête rocheuse. Là, la

présence des terrasses dégagera une large bande de basses terres qui permettront une occupation continue du rivage. Cet état de choses sera particulièrement évident à Manche-d'Épée, Grande-Vallée et Petite-Vallée, où la présence des basses terres à l'est favorisera l'établissement d'agriculteurs le long du rivage.

En général, la rencontre du plateau avec la mer se fera de moins en moins abrupte. Progressivement, des paliers s'intercaleront entre la côte et les sommets de l'intérieur; à quelques endroits, les paliers les plus bas se confondront avec des terrasses d'origine marine.

Le delta de la rivière Madeleine

L'embouchure de la rivière Madeleine fait figure d'exception dans ce tableau d'ensemble du paysage. Elle présente en effet des caractères particuliers dont il faut chercher les causes dans l'histoire géologique. Le bord du plateau forme à Madeleine un grand arc de cercle qui creuse profondément la côte et au creux duquel se développèrent jadis un ensemble de terrasses dites *deltaïques* dont la rivière constitue le pivot central. Les dépôts qui composent ces terrasses ont été mis en place dans les eaux de la mer de Goldtwaïth: les surfaces en escaliers qu'on observe dans le paysage environnant reflètent donc différents épisodes dans le retrait des eaux.

À la fin de la dernière glaciation, au moment où le glacier laurentidien s'éloignait des côtes gaspésiennes et où la mer de Goldtwaïth noyait ces côtes, la rivière Madeleine était encore en communication vers l'intérieur avec les masses de glace fondante qui persistaient sur les hautes terres. Elle évacuait alors vers la mer les eaux de fonte et d'immenses quantités de sédiments qui y étaient libérés.

Ces sédiments étaient d'abord transportés à l'embouchure de la rivière où ils se déposaient dès que la force du courant diminuait. Dans des conditions normales, les vagues et les courants marins auraient étalé le long du rivage les sédiments apportés par le cours d'eau, et le delta, c'est-à-dire l'accumulation de sédiments autour de l'embouchure, se serait

construit lentement. Cependant, les conditions particulières créées par la fonte des glaces sur les hautes terres ont provoqué un engorgement de l'embouchure et le delta de Madeleine s'est développé très rapidement au début. Par la suite, lorsque la glace fut complètement disparue, l'édification du delta s'est considérablement ralentie, puisque la rivière ne l'alimentait plus qu'avec les sédiments provenant de l'érosion normale des terrains.

C'est la raison pour laquelle le haut du delta, mis en place à la fonte des glaces et au moment où la mer atteignait son niveau maximal, se présente maintenant de façon mieux développée. En effet, contrairement aux terrasses marines qui occupent la côte immédiate, les surfaces deltaïques les plus élevées se sont mieux développées et occupent des espaces plus étendus. Car même si la mer baissait rapidement, la sédimentation était tellement importante que de grandes surfaces avaient le temps de s'édifier.

La route traverse une sablière du côté ouest de la rivière, où l'on peut observer la disposition caractéristique des sédiments qui composent le delta; on pourra faire ces observations plus facilement aux endroits où la sablière présente des coupes fraîches. Vers l'aval, en direction de la mer, les couches de sable superposées qui forment le front d'avancée du delta se présentent avec une inclinaison très forte. Vers l'amont, de même qu'au sommet du delta, ces couches se présenteront plutôt à l'horizontale, coiffant progressivement les couches obliques inférieures à mesure que le front du delta s'avance dans la mer.

À noter, également, la progression qu'on observe dans la grosseur des sédiments. Vers l'amont, là où le courant est encore puissant, les sédiments sont plus grossiers; à mesure que la force du courant s'amenuise en s'approchant de la mer, les sédiments sont de plus en plus fins, car les eaux où ils se déposent sont plus calmes et plus profondes. Du reste, au-devant du delta, dans les eaux profondes, se sont déposées des argiles, matériau constitué des particules les plus fines que charrie la rivière. Le contact entre l'eau douce de la rivière et l'eau salée et froide de la mer tend d'ailleurs à provoquer la *floculation* (agglomération de particules fines)

de l'argile qui se dépose alors plus rapidement. Il peut donc arriver que le delta s'avance par-dessus ces sédiments argileux, créant des conditions propices aux glissements de terrain (voir Madeleine).

À mesure que baissait le niveau de la mer, la rivière s'encaissait dans son ancien delta et édifiait inlassablement une nouvelle surface deltaïque, moins importante toutefois qu'aux niveaux plus élevés en raison du ralentissement progressif du processus de sédimentation. De nos jours, la rivière poursuit son travail, édifiant un nouveau delta sous le niveau de l'eau à l'extrémité de la flèche de sable et du cap rocheux qui occupent son embouchure actuelle. Le paysage qu'on observe présentement dans la région n'est cependant pas exclusivement le résultat d'une accumulation deltaïque des sédiments autour de l'embouchure. En effet, avec la baisse progressive du niveau de la mer, la dynamique littorale (courants, marées et vagues) a retouché les surfaces deltaïques et aménagé un ensemble de terrasses marines entre les affleurements rocheux qui percent çà et là dans la zone littorale; ces crans rocheux sont les vestiges d'une époque reculée où la crête rocheuse située à l'ouest de la rivière se poursuivait plus loin dans la mer. Ces crans rocheux ancrent désormais les dépôts meubles du rivage, formant une succession d'anses et de caps magnifiques qui confèrent à Madeleine un visage tout à fait unique, presque indescriptible.

L'histoire régionale

Le panorama historique de cette région est principalement axé sur le développement de deux localités importantes, Madeleine et Grande-Vallée; les autres villages semblent s'être articulés au mouvement historique de ces centres. Ces endroits étaient concédés en seigneuries dès la fin du XVII^e^ siècle: Denis Riverin obtenait la seigneurie de Madeleine en 1689, tandis qu'un négociant de Québec, François Hazeur, devenait deux ans plus tard le premier seigneur de Grande-Vallée. Le médecin Michel Sarrazin prenait la relève en 1725, alors qu'on lui concédait les deux seigneuries. Seigneuries-fantômes, car personne ne s'y établit en permanence avant le milieu du XIX^e^ siècle; comme ailleurs sur la

côte, ces endroits ne sont fréquentés que par des pêcheurs saisonniers en provenance du bas du fleuve.

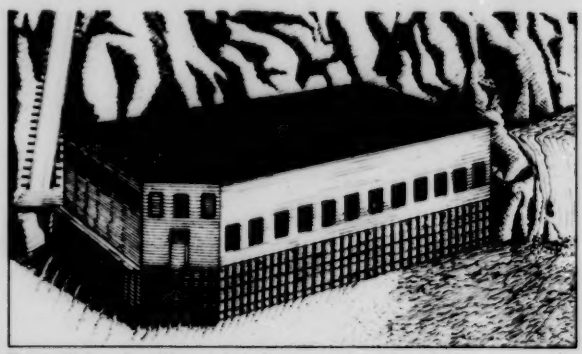
Puis, à partir de 1850, quelques-uns de ces pêcheurs décident de s'établir à demeure dans les deux postes; originaires pour la plupart de Saint-Thomas-de-Montmagny, ceux-ci composeront la dizaine de familles qu'on dénombre à chaque endroit en 1851 et 1859. À cette époque, il n'y a encore personne à Gros-Morne et Manche-d'Épée, et on ne trouve qu'une seule famille à Petite-Vallée. Curieusement, on constate à cette époque initiale du peuplement régional un antagonisme marqué entre les populations respectives de Madeleine et Grande-Vallée: les gens de Grande-Vallée sont réputés «très sages» et pieux, tandis que ceux de Madeleine passent pour un groupe turbulent, allant jusqu'à évincer un missionnaire en visite vers 1857. Leur population se compose presque exclusivement de pêcheurs, qui exploitent au large la morue dont l'abondance est jugée exceptionnelle pour cette partie de la côte; on y pratique un peu d'agriculture, mais uniquement pour subvenir aux besoins locaux.

Pendant ce temps, les négociants de bois à la solde de divers intérêts mijotent de grands projets pour l'exploitation

Les vestiges de l'usine du Grand Saut, sur la rivière Madeleine.

des forêts de tout le secteur, abondamment pourvues à cet égard, notamment en pin, dont on prévoit pouvoir poursuivre l'exploitation pendant une quarantaine d'années. Le curé Bossé, de Rivière-au-Renard, en témoigne en 1872:

«Ni le vent ni le froid ne m'empêchent d'admirer la quantité d'excellentes terres que renferme la seigneurie de la Madeleine (. . .) Cette année, une compagnie de marchands de bois y a ouvert un chantier considérable pour exploiter les riches forêts environnantes; et l'été prochain, on doit y bâtir un puissant moulin à scie et un autre à farine. Le résultat de l'exploration fait espérer qu'il y a du bois pour fournir à l'exploitation pendant 40 ans. Et comme il faut beaucoup de grain et de foin pour les chevaux du chantier, la compagnie veut faire les plus grands efforts pour fixer autant de familles que possible sur la seigneurie qu'elle a achetée.»[1]



Reconstitution d'un élément de l'usine au pied du Grand Saut.

Le chantier forestier de Madeleine devait effectivement amener beaucoup de monde dans la région; les paroisses voisines, dont le peuplement commence vers cette époque, en profiteront également. On dessert à Madeleine, entre 1874 et 1912, une importante mission à partir de Mont-Louis jusqu'à ce qu'on décide d'y établir un prêtre résident, puis, en 1921, d'y ériger une paroisse. Pendant que les résidents de

1 Abbé BOSSÉ, «La Gaspésie en 1872», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VI, 1968, no 4, p. 181.

Madeleine cultivent l'espoir de voir leur localité s'assurer un avenir confortable par l'exploitation de la forêt, les gens de Grande-Vallée s'occupent de plus en plus fébrilement de la pêche: l'endroit est réputé comme le meilleur de la côte pour l'abondance de la morue, attirant une population qui se chiffrera par quelque 600 habitants dès 1899. On y dessert jusqu'en 1905 une mission et, l'année suivante, on y érige une paroisse sous le vocable de Saint-François-Xavier-de-Grande-Vallée, du nom de Mgr F.-X. Bossé qui y desservit la mission durant longtemps à partir de Rivière-au-Renard.

La production du chantier de Madeleine périclite peu à peu, jusqu'à ce que, vers 1915, se dessine un nouveau rêve: les forêts environnantes, boisées sur 885 kilomètres carrés, aidées de la capacité électrique de la rivière qu'on évalue à quelque 20 000 chevaux-vapeur, font naître l'espoir de transformer ce coin de pays en un «paradis économique» implanté sur la côte nord gaspésienne. En 1917, la Great-Eastern Paper Company ouvre une usine importante sur la rivière Madeleine vouée à l'exploitation du bois de pulpe et à la production de papier. Construite à quelque 12 kilomètres en amont de la rivière, au Grand Saut, la compagnie se heurte à des difficultés imprévues. En effet, on prévoyait utiliser la rivière jusqu'à son embouchure pour transporter le produit de l'usine et y amener les équipements nécessaires à son opération; mais le nouveau titulaire de la seigneurie, qui occupe l'embouchure de la rivière sur quelques kilomètres de distance, se refuse à accorder le droit de passage à la compagnie, désireux de protéger le saumon qu'il pêche à loisir dans les eaux de la rivière.

La compagnie se voit donc dans l'obligation de procéder autrement, ignorant que ce changement dans les plans originaux l'amènerait à la faillite. En effet, on aménage sur les pentes escarpées qui avoisinent la rivière un mini-chemin de fer sur une distance de neuf kilomètres et demi jusqu'à l'usine du Grand Saut; la voie ferrée, contrainte à contourner la seigneurie en traversant des zones dangereuses, amène sa première locomotive au désastre, alors qu'elle s'écrasera dans le ravin en passant une courbe trop raide. Il faudra attendre l'année suivante pour qu'une seconde locomotive amène enfin la machinerie lourde aux portes de l'usine.

On profite du répit pour aménager un quai et une scierie pour approvisionner la construction des installations; réquisitionnée par les besoins de main-d'oeuvre qu'occasionne l'installation de l'usine, la population de Madeleine abandonne totalement la pêche, qui avait jusque là subvenu aux besoins locaux. Le moulin emploie à l'origine 300 travailleurs; vers 1918-1919, ce nombre double et même triple devant la demande grandissante de l'usine. La construction de l'usine proprement dite, du barrage et de la centrale électrique destinés à l'alimentation des machines s'achève vers 1920, alors qu'on procède à l'installation des turbines et des presses pour la fabrication du papier. Le 5 janvier 1921, c'est le premier jour d'opération pour l'usine du Grand Saut; on opérera jusqu'à la fin de l'été, mais à ce moment la locomotive sera de nouveau impliquée dans un accident, entraînant la mort d'un ouvrier. Règle générale, les conditions de travail offertes par l'entreprise étaient loin de présenter les meilleures garanties de sécurité.

Vers 1922, nouveau problème: le prix de la pulpe subit une baisse spectaculaire, passant de $45 la tonne en 1917 à $20 en 1922. La posture financière de la compagnie s'en trouve menacée, d'autant plus que l'usine avait coûté très cher à aménager, abstraction faite de la perte de deux locomotives. Climat d'austérité à l'usine; on réduit les dépenses au minimum et on diminue la production. Et le comble: un incendie ravage la chambre des presses au mois de novembre; découragés, les intéressés décident de liquider la compagnie en 1923. L'entreprise est rachetée par un certain Mullen qui crée la Cape Magdalen Pulp & Paper Co. en 1924; on reconstruit la chambre des presses et on se remet à opérer. Les 150 employés de l'usine retombent en chômage quelque temps après: cette fois, le convoi tout entier, locomotive, wagons et chargement, passe tout droit au quai et s'enfonce dans la mer. Les opérations cessent de nouveau au printemps de 1926: décidément, l'entreprise n'a pas de chance . . .

Tenaces, les entrepreneurs reprennent de plus belle. La compagnie St. Ann Pulp & Paper abandonne à son tour, ayant accumulé un déficit de $50 000 en un an. Qu'à cela ne tienne, la Brown Corporation prend la relève. On construit en 1927

un nouveau moulin près du fleuve, avec le projet d'aménager un quai en eau profonde; on va même jusqu'à acheminer l'électricité de la centrale du Grand Saut vers le village pour la distribuer dans toutes les maisons. Peine perdue, survient la crise de 1929, et tous les espoirs retombent, cette fois pour de bon.

En 1937, des gens de Madeleine et de Manche-d'Épée fondent une colonie au lac au Diable, situé à l'intérieur des terres à mi-chemin environ entre les deux villages. Colonie agricole, évidemment, dont l'accès était à cette époque fort difficile; une institutrice, appelée à aller y enseigner, raconte:
«En 1937, je devais aller enseigner dans une colonie nouvelle située à 15 milles dans la forêt, près du lac au Diable. (...) Huit familles parties s'installer dans cette colonie y avaient bâti une école. (...) Un des colons vint me chercher avec mon bagage. Le voyage fut très long, car ce colon venait me chercher avec son petit boeuf dompté, mais très lent. Partis de Madeleine Centre à huit heures du matin, (...) nous n'arrivâmes à destination qu'à cinq heures du soir.[2]»

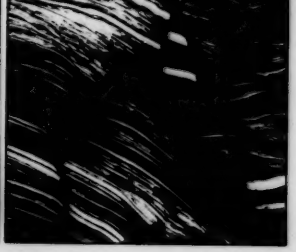
Aujourd'hui, Madeleine compte environ 800 résidents, qui se partagent entre la pêche, l'agriculture et la forêt; Grande-Vallée, où s'étaient maintenues la pêche et l'agriculture pendant la prospérité de Madeleine, regroupe actuellement quelque 1 400 habitants.

Les phénomènes rocheux du rivage

Juste avant de contourner la baie de Gros-Morne, la route s'insinue au pied d'une succession de caps qui correspondent aux points les plus nordiques de la côte gaspésienne: ce sont les caps du Portage et du Gros Mâle, ainsi que la pointe du Gros Mâle. Ces éperons rocheux, tranchés à même la montagne par l'action érosive de la mer, offrent au regard de véritables coupes géologiques. En effet, les dessins qui les parcourent reproduisent à petite échelle plusieurs des différentes déformations qui ont affecté les terrains de Gaspésie lors de l'érection du complexe appalachien.

2 Aimée FOURNIER, «Pascal Lemieux à Mont-Louis. Mémoires d'une Gaspésienne», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. IV, 1966, no 3, p. 127

Depuis le temps que nous circulons sur une route coincée entre la mer et la falaise rocheuse, nous sommes devenus familiers avec cette alternance des bandes de roche, tantôt noires, tantôt plus claires, qui s'empilent les unes sur les autres, colorant la falaise dénudée et accentuant le relief des écorchis. Il y a quelques centaines de millions d'années, ce paysage était tout à fait différent. Un bras d'océan s'enfonçait là où nous sommes et pénétrait loin à l'intérieur du continent. Au fond de la mer, s'empilaient des sédiments de différentes natures: selon le matériel qui les constituait, certaines



Plissements, failles et cassures dans les falaises qui bordent le littoral.

couches étaient plus claires, d'autres plus foncées. Avec le temps, l'épaisseur de ces sédiments augmenta, exerçant une pression sur les couches plus profondes; ces couches se consolidèrent peu à peu pour devenir enfin des *roches sédimentaires*. Lors de leur mise en place et de leur consolidation, ces couches (il faudrait dire ces *strates*) s'étendaient à peu de chose près à l'horizontale.

Aujourd'hui, une grande partie de ces formations rocheuses constitue désormais la terre ferme, et les strates qui s'y superposent se présentent rarement à l'horizontale. Dans les falaises que longe la route, ainsi que sur les écorchis* qui émergent sur le rivage, les strates rocheuses accusent une inclinaison plus ou moins forte; à certains endroits, on les retrouve même relevées à la verticale (comme les tourelles à Saint-Joachim), ailleurs elles ondulent dans les parois de la falaise. En fait, toutes ces formations portent la trace de mouvements d'une ampleur et d'une puissance considérables qui agitèrent jadis les dépôts sédimentaires pétrifiés. Il semble en effet que des forces provenant du sud-est ont comprimé à plusieurs reprises ces accumulations rocheuses contre le rebord du bouclier qui occupe la rive nord du Saint-Laurent. Un peu comme un livre qu'on écraserait entre ses mains, les strates rocheuses se sont plissées en une succession de creux et de voûtes, qu'on nomme respectivement des *synclinaux* et des *anticlinaux*. Parfois, ces plissements apparaîtront comme de petites rides, si on les compare à d'autres endroits où ces formations s'étendront sur des centaines de kilomètres de largeur.

Il arrivait souvent, par ailleurs, que les matériaux qui composaient la croûte terrestre ne fussent pas suffisamment «plastiques», c'est-à-dire assez flexibles et malléables pour que le plissement s'effectue sans briser les strates de roches superposées; plutôt que de se plier doucement comme on l'observe dans le cas des synclinaux et des anticlinaux, la croûte terrestre n'absorbant pas les mouvements, il s'y produisait des cassures. Le long des *failles* ainsi produites, des masses de roches se déplaçaient et, à l'extrême, en venaient à se chevaucher. À la suite de ces grands mouvements, les Appalaches devaient ressembler aux actuelles montagnes Rocheuses à l'ouest du Canada.

Nous reproduisons dans les croquis (p. 133), différentes coupes observées dans les caps à l'ouest de Gros-Morne; on y voit un éventail de formes rocheuses qui s'y présentent à une échelle réduite, rappelant des phénomènes analogues, mais beaucoup plus vastes, qui affectèrent l'espace gaspésien à une époque immémoriale.

Gros-Morne

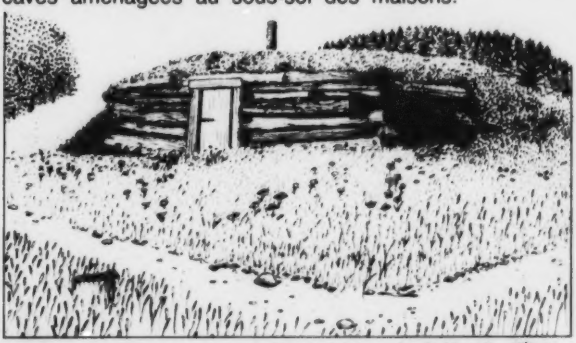
Contrairement aux vallées que nous avons rencontrées jusqu'à Anse-Pleureuse, celle qu'occupe le village de Gros-Morne est beaucoup plus étroite et moins profonde; l'espace s'y trouve plus restreint, et les habitations se massent à l'embouchure de la vallée où coule le ruisseau du Gros Mâle. Ici la plupart des établissements sont implantés sur d'anciennes terrasses marines bien définies, disposées surtout du côté est de l'embouchure du ruisseau; la limite des terres en culture correspond en gros à l'étendue de l'invasion marine. Du côté est de la vallée, on peut observer un beau profil du type de relief façonné lors du retrait des eaux: une pente douce s'amorce à partir du niveau de 60 mètres, accidentée de quelques anciennes lignes de rivage, et à mesure que l'on descend vers la mer les terrasses présentent un profil de plus en plus net.

Le village de Gros-Morne vers 1940.

Manche-d'Épée

Cette localité doit son nom à la découverte qu'y firent les premiers colons sur le rivage d'une section d'épée ancienne, échouée sans doute lors de quelque naufrage dans les parages. À partir d'ici, la Gaspésie change de visage: le paysage devient plus complexe, plus changeant. Ce n'est plus le passage brutal de la montagne à la mer; la zone de transition s'élargit, devenant plus accessible. Des paliers s'étagent jusqu'au plateau, et la route a tendance à emprunter ces zones plus élevées. Aidé en cela par la topographie qui s'adoucit, le village de Manche-d'Épée occupe plutôt le littoral que l'entrée de la vallée, de part et d'autre du ruisseau de même nom. Les établissements se succèdent sur les terrasses qui bordent le rivage, principalement à l'est du ruisseau après le pont; un chemin s'engage au sud à cet endroit, desservant quelques ensembles agricoles installés dans la vallée.

On y pratique un peu de pêche, bien qu'on n'y dispose pas d'aménagements permanents à cette fin; l'activité locale se concentre plutôt sur la culture, ainsi qu'en témoignent les grands espaces déboisés dans la vallée et sur le bord de la mer à l'est du village. Il s'y trouve en particulier quelques vergers de pommes, favorisés par l'abri que forment les parois de la vallée; outre les potagers domestiques, on y pratique également des cultures de pommes de terre, qu'on remisera dans quelques caveaux à flanc de montagne ou dans des caves aménagées au sous-sol des maisons.

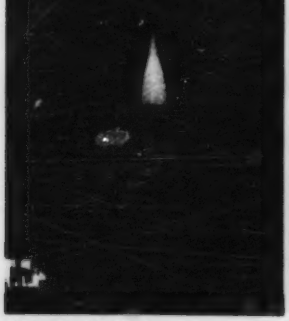


Un caveau à patates en bois rond, dans la falaise près de Manche-d'Épée.

Madeleine

La rivière Madeleine divise la seigneurie de Madeleine en deux agglomérations distinctes, sises de part et d'autre des surfaces deltaïques: Madeleine-Centre (Petite-Madeleine) y occupe la partie ouest, étendant sa trame linéaire le long de la route, tandis que Rivière-Madeleine (Grande-Madeleine) répartit ses habitations au creux des anses et sur les caps qui animent le rivage à l'est de la rivière. La route 132 évite cependant la majeure partie des établissements à l'est de la rivière; on ne perdra sûrement pas son temps si on laisse la 132 pour visiter cette partie de Madeleine, car il s'y trouve certains des plus beaux coins de toute la Gaspésie.

Depuis Manche-d'Épée, la route avait temporairement quitté le rivage pour pénétrer un peu à l'intérieur sur les hauteurs; après quelque temps, on croise du côté nord entre le fleuve et la route un petit lac, curieusement nommé le lac «J'arrive». C'est signe qu'en effet on arrive à Madeleine-Centre. À l'entrée du village, au nord de la route, se dresse la très belle église de Madeleine, peinte en jaune et en rose saumon, avec son clocher caractéristique dont la forme rappelle celle de certaines églises d'Europe orientale: comment l'église de Madeleine parvint à se doter d'un tel clocher reste pour nous un mystère. Un épisode étrange de l'histoire religieuse de Madeleine se produisit vers 1858, alors que cet endroit était



L'église de Madeleine.

Le Grand Saut sur la rivière Madeleine.

desservi par les missionnaires de la côte. L'histoire ne dit pas ce qui provoqua l'incident, mais un jour, alors que la population locale se trouvait rassemblée pour le service religieux, on se mit à chahuter le missionnaire durant son prône, provoquant son départ précipité: le religieux quitte Madeleine en maudissant la population qui, durant cinq ans jusqu'en 1864, ne devait plus recevoir la visite des missionnaires.

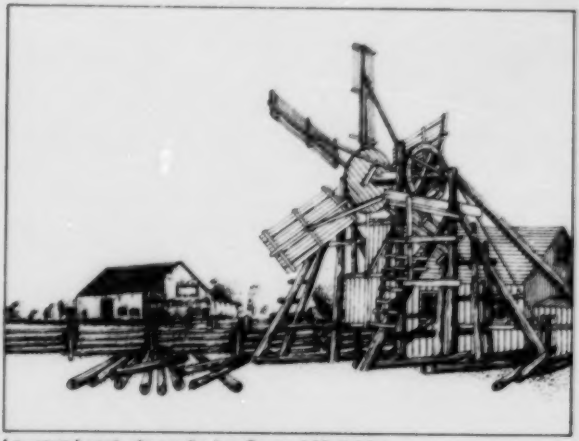
«*Quelques mois après ce scandale affreux*, raconte le curé Blais de Rivière-au-Renard en 1867, *la maison qui servait de résidence au missionnaire et où il donnait les exercices de la mission, fut détruite de fond en comble par un éboulis, ensevelissant sous ses ruines le propriétaire (...) Et, circonstance digne de remarque, c'était par une belle nuit du mois d'août, il n'y eut ni tempête, ni inondation, ni cause physique apparente de l'éboulis, qui ne se fit que vis-à-vis et juste de la largeur de la maison, bâtie à quelque distance de l'eau, au pied de la colline qui borne le lit de la rivière.*[3]» On croirait à une mystification, si ce n'était du témoignage du postier de la côte, Timothée Auclair, qui passa par là la veille de l'incident, y repassant quelques jours plus tard; la maison en question appartenait à celui qui faisait traverser les gens d'une rive à l'autre de la rivière. Auclair raconte en 1923 que le *passeur* lui fit franchir la rivière une journée d'août 1858, mais que, quelques jours plus tard, il ne trouva plus le passeur ni sa maison à son retour.

Au risque de détruire une si belle légende, les causes de cet accident n'ont rien de surnaturel. Il s'était produit, ce soir-là, un phénomène très normal à Madeleine, puisqu'il s'agissait d'un simple glissement de terrain. Ce phénomène est très fréquent tout le long de la vallée du Saint-Laurent; on le constata à Saint-Joachim-de-Tourelle, en 1963, alors que se produisit un glissement de terrain beaucoup plus important, dont le paysage garde encore la trace. Les causes de ce phénomène sont fort simples. Il existe en certains endroits, dans les zones envahies par la mer de Goldtwaith, des dépôts argileux dans le sol des terrasses marines, qui furent recouverts à une époque subséquente par des dépôts de sable; ces argiles, lorsqu'elles sont saturées en eau, se comportent

3 L. BLAIS, «Missions de la Gaspésie 1867», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. V, 1967, no 1, p. 22.

un peu comme des couches de savon. Tantôt, ces couches argileuses s'écouleront sous la forme de coulées de boue; tantôt encore, la couche d'argile saturée en eau entraînera le glissement vers le bas des terrains qui la recouvrent. Ce phénomène peut être très lent ou très rapide selon le degré de saturation de l'argile et la pente des terrains. La catastrophe de 1858 à Madeleine s'explique sans doute par la présence, sous le delta de la rivière, de conditions propices à ce genre de phénomène.

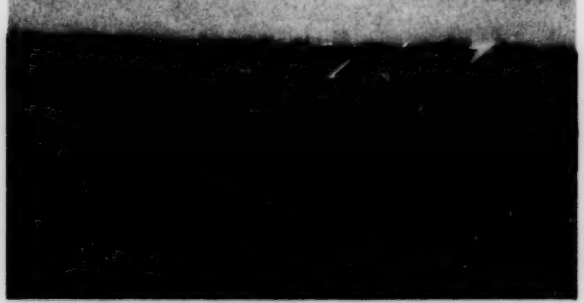
Madeleine-Centre se termine à l'est par l'éperon rocheux du cap de la Madeleine, où se trouve un phare magnifique implanté en surplomb de la mer; l'édifice circulaire haut de 18 mètres fut construit en 1871, et son signal est visible à 29 kilomètres de distance en mer. On a de cet endroit un point de vue exceptionnel sur la *flèche** de sable qui accompagne la rivière à son embouchure sur une distance de près de 1 330 mètres; la convergence du courant de la rivière avec ceux de la mer fait se déposer les sédiments sablonneux dans le sens des courants marins dominants, formant un banc de sable qui s'allonge entre la rivière et la mer.



La «roue à vent» du moulin Jos. Caron, à Madeleine-Centre, vers 1930.

À l'est de la rivière, s'étend l'agglomération de Rivière-Madeleine. Le contour de la côte est ici très accidenté: les caps et les anses s'y succèdent, regroupant les établissements des pêcheurs-agriculteurs de l'endroit. On rencontre dans le village de très beaux ensembles domestiques et agricoles, qui mériteraient à eux seuls qu'on parcoure Rivière-Madeleine à pied. En particulier, les bâtiments et aménagements qui occupent l'anse et le cap à l'Ours constituent en quelque sorte une synthèse de la vie qu'on mène dans ce coin de la Gaspésie. Sur le cap, une vaste maison avec quelques dépendances rappellent le pôle agricole de l'activité locale; dans l'anse qui flanque ce magnifique ensemble domestique, un *slip* pour petites embarcations bourdonne de la vie des pêcheurs de Madeleine. Plus qu'ailleurs en Gaspésie, on sent dans le paysage du cap à l'Ours l'intime complémentarité de la pêche et de l'agriculture dans la vie des résidents.

Il se trouvait anciennement, au fond de l'anse du cap à l'Ours, une curieuse machine de bois, qui fut démolie il y a plus de quarante ans. C'était la *roue à vent* qui fournissait l'énergie motrice au moulin à scie qu'y opérait anciennement un certain Blanchet; Madeleine regroupait autrefois plusieurs de ces engins, pour la plupart reliés à des moulins de sciage ou à diverses machines agricoles, dont celles qui servaient



L'ensemble du cap à l'Ours à Madeleine.

à battre le grain pour le séparer de sa tige. La roue à vent était constituée d'un assemblage de *vergues* qui donnaient prise au vent; reliées à un axe central, ces vergues actionnaient une grande roue de bois sur laquelle une courroie transmettait vers l'intérieur du moulin le mouvement rotatif nécessaire à l'opération de la scie ronde. Une maquette d'un tel moulin, avec sa roue à vent, fut réalisée il y a quelques années par un artisan de Madeleine-Centre; on peut la voir à la boutique «Le Goéland» de cette localité, où elle sert en quelque sorte d'enseigne pour l'établissement.

On s'informera auprès de la population locale pour trouver le chemin de terre qui mène à l'ancienne usine de papier du Grand Saut, en amont de la rivière Madeleine; la route qui y mène, parcourant la rive est de la rivière, offre des points de vue extraordinaires sur le cours d'eau et le delta de Madeleine, tant son parcours sinueux s'accroche aux hauteurs des montagnes environnantes. Cette route circule à flanc de montagne, bordant ici des précipices vertigineux, dessinant ailleurs plusieurs virages en épingle peu recommandables pour ceux qui traînent une roulotte: on y débouche après quelque 9 ou 10 kilomètres d'un trajet enchanteur, sur la chute du Grand Saut, où le gouvernement a aménagé une petite halte et une *passe à saumons* près des vestiges de l'ancienne usine. La rive ouest de la rivière Madeleine est

aujourd'hui la propriété de la compagnie Domtar, qui y invite ses clients et ses cadres à faire la pêche au saumon ou la chasse en forêt: le public ne peut donc y avoir accès, ce domaine «privé» étant réservé aux quelques privilégiés qui ont les moyens de brasser de grosses affaires avec la compagnie. On se retrouve comme au bon vieux temps, où le seigneur Ross interdisait l'accès à sa seigneurie à l'entreprise du Grand Saut, privant à court terme la population locale d'une aisance honnête, pour protéger ses loisirs personnels.

En quittant Madeleine, la route 132 s'engage sur des paliers qui constituent le bord des hautes terres du plateau. On y grimpe rapidement jusqu'à 330 mètres d'altitude pour ensuite redescendre petit à petit jusqu'à Grande-Vallée, non sans avoir contourné la profonde et étroite vallée du Grand Ruisseau. Autrefois, ce parcours était la terreur des missionnaires qui devaient le traverser à pied ou en raquettes au milieu des broussailles et des précipices dangereux: voilà sans doute pourquoi les gens de Madeleine eurent si peu de contacts et d'affinités avec leurs voisins de Grande-Vallée. La nature dressait entre les deux localités des obstacles à peine franchissables, que les visiteurs d'aujourd'hui peuvent aisément soupçonner en parcourant confortablement la route actuelle.

La flèche de sable à l'embouchure de la rivière Madeleine.

Grande-Vallée

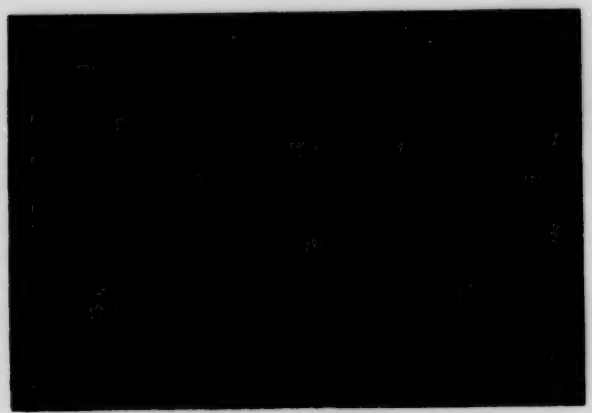
« . . . nous arrivons en vue de Grande-Vallée, où il y a un quai en eau profonde. Le bateau manoeuvre pour pénétrer derrière le quai, du côté de la terre, où la mer est calme; il y réussit. Les pêcheurs de l'endroit — une vingtaine — vêtus d'imperméables faits de grosse toile goudronnée puis huilée, coiffés du «saouesse» et chaussés de hautes bottes à l'épreuve de l'eau, viennent à bord se mêler à l'équipage. Grande-Vallée est un excellent poste pour la pêche à la morue. On prend ce poisson ici même sur la côte, et la boëtte de hareng y abonde, ce qui est essentiel. De fait, le bateau prend ici une cargaison de morue en consignation de Liverpool via Québec.»[4]

Telles étaient en 1915 les premières impressions du voyageur qui débarquait au quai de Grande-Vallée. Peuplé de pêcheurs qui s'y fixèrent jadis au cours de quelque saison de pêche plutôt que de retourner dans leur village natal de Montmagny, l'endroit garda longtemps les caractères d'un village où la pêche domine toutes les autres activités. «*Les seuls mouvements qu'on y perçoit durant la journée*, écrit-on en 1930, *sont ceux des épouses et des enfants des pêcheurs, et encore, le visiteur n'a pas l'occasion d'en rencontrer beaucoup. Pendant que les hommes pêchent au large, les femmes s'occupent dans les maisons ou dans les champs, où elles passent le plus clair de leur temps à soigner la morue qui sèche au soleil sur les vignots; les pêcheurs l'y auront étalée sitôt après l'avoir décapitée et tranchée à leur retour de la pêche. (. . .) Il s'y pratique tout juste assez d'agriculture pour satisfaire les besoins locaux. Si la saison de pêche a été bonne, la plupart des hommes resteront chez eux durant l'hiver, réparant leurs agrès et s'occupant autour des maisons. Si, par contre, la pêche a manqué, ils devront aller travailler en forêt dans les chantiers pour joindre les deux bouts.*»[5]

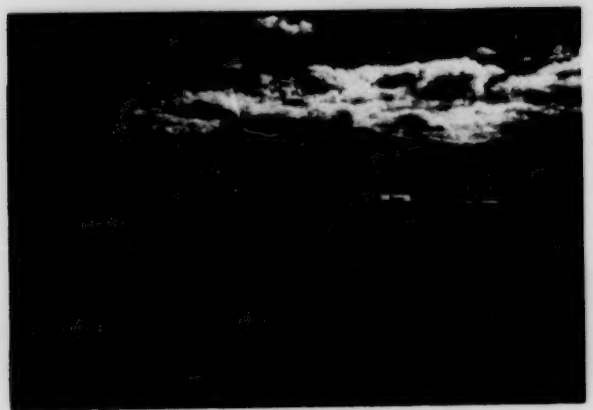
---

4 Hugolin LEMAY, *De Québec à Percé sur les pas des Récollets*, Montréal, 1916, p. 25.

5 ANONYME, *The Gaspé Peninsula*, Bureau provincial du tourisme, ministère de la Voirie, Québec, 1930, p. 82 (traduction de l'auteur).



La succession des anses et des caps à Madeleine.



Établissements agricoles dans la Grande-Vallée.

De nos jours, la pêche a cédé la place à d'autres activités. Il s'y trouve encore un petit havre de pêche, au nord du pont à l'embouchure de la rivière de la Grande Vallée, mais le poisson a cessé d'être la principale préoccupation des résidents, sauf pour quelques-uns. Autrefois, la rive est de l'anse regroupait de nombreux bâtiments réservés à la pêche: il ne reste plus que les vieux hôtels d'où les touristes fortunés observaient les mouvements «pittoresques» des pêcheurs en sirotant leurs consommations. Le visage de Grande-Vallée a en effet beaucoup changé depuis l'époque de la pêche; si le site du village, avec sa vieille église, toujours au poste sur le cap à l'est de l'anse, n'a pas perdu beaucoup de sa splendeur, Grande-Vallée est désormais une petite ville résidentielle et administrative. Elle s'étend en longueur de part et d'autre de la route 132 jusqu'à Anse-à-Mercier, sur une distance d'environ 5 kilomètres; elle déborde même dans l'embouchure de la vallée, où le pont Galipeau, un pont couvert construit en 1923, conserve en partie l'image que pouvait présenter le village à cette époque. Autour de ce pont et du havre de pêche dans la rivière, subsistent quelques maisons de ce qui devait être les occupations les plus anciennes de Grande-Vallée. Jusqu'à tout récemment, la majorité de la population travaillait à la mine de Murdochville.

On aura remarqué que le relief environnant a beaucoup perdu de son altitude depuis Gros-Morne: les montagnes qui encadrent la superbe vallée agricole qui s'étend derrière le village ne dépassent guère plus de 330 mètres d'altitude, et le paysage y gagne en douceur. L'unique route qui s'engage dans la vallée mène à des établissements agricoles d'allure prospère qui s'échelonnent tantôt à l'est, tantôt à l'ouest de la rivière. Les sols alluviaux qui bordent le cours d'eau, périodiquement inondés par les crues printanières, permettent la maturation de magnifiques jardins potagers de même que la présence de vergers, chose rare dans cette partie de la Gaspésie. Les établissements s'étendent très profondément à l'intérieur des terres, soit sur toute la partie asphaltée de la route; il règne dans cette vallée une telle sérénité, semble-t-il, qu'on voudrait s'y égarer quelques jours pour savourer à loisir. Les gens de l'endroit témoignent d'une ferveur reli-

gieuse qui constitue une véritable tradition locale, si l'on se fie aux louanges qu'en faisaient les missionnaires du siècle dernier: on ne s'étonne pas, par conséquent, de retrouver dans la Grande Vallée divers oratoires, madones ou croix de chemin.

Derrière le village, se dresse encore un vaste moulin à scie avec son «enfer»*, depuis longtemps silencieux. S'agit-il du moulin dont on signalait en 1930 qu'il avait cessé de fournir du travail à la population locale et qui atteste à sa façon la stagnation qui affecte l'économie gaspésienne? Au fond de la vallée, on voit sur les flancs de montagne les abattis* qu'y effectuent encore certains résidents, s'assurant un revenu supplémentaire en fournissant à certaines compagnies du bois de pulpe: ici encore, il semble que l'avenir ne se présente pas sous son meilleur jour. Les petits producteurs forestiers, en effet, coupent le bois de pulpe en longueurs de quatre pieds, ce que les équipements de coupe et de transport dont ils disposent leur permettent sans trop de difficultés; mais les compagnies songent cependant à convertir leurs exigences, en vue d'opérer avec des longueurs de huit pieds, ce qui soustraira aux petits producteurs la possibilité de profiter du marché pour le bois de pulpe, car les équipements pour travailler de telles longueurs sont hors de leurs moyens.

Petite-Vallée

La route poursuit son cours à l'est de Grande-Vallée sur un palier du plateau qui surplombe la mer à une soixantaine de mètres d'altitude; quelques kilomètres plus loin, on arrive en vue de Petite-Vallée, un village linéaire établi devant une anse minuscule. À l'ouest du village, un chemin descend vers le rivage jusqu'à la Longue Pointe, où sont exposés à tous les vents quelques ensembles agricoles; des artisans du batik offrent leurs travaux à cet endroit. Le village proprement dit s'étend surtout du côté est de la petite anse, où un quai protège le petit havre de pêche des vagues du large. À l'entrée de la vallée, qui offre tout juste assez d'espace pour quelques champs, de même que sur cette large bande de basses terres qui s'étend à l'est de l'anse de part et d'autre de la route, un petit nombre d'agriculteurs ont établi leurs habitations.

Les mauvaises herbes

En soi, il n'existe pas de «mauvaises herbes»; mais lorsqu'on est agriculteur, certaines plantes deviennent fort nuisibles, car elles se propagent plus vite que les espèces qu'on cherche à cultiver, en particulier les céréales. Leur présence, partout où l'homme s'est installé, contraint l'agriculteur à l'opération du «sarclage», qui consiste à déraciner régulièrement les mauvaises herbes qui s'insinuent au milieu des cultures. Sans un sarclage périodique, les mauvaises herbes envahiront le terrain, compromettant de la sorte une part plus ou moins importante des récoltes. Ces mauvaises herbes, amenées à l'insu des colons dans le grain qu'on importait jadis d'Europe, se sont installées dans le même habitat que les plantes cultivées, prospérant également dans les lieux incultes ou dans les champs laissés en friche. Moins exigeantes quant à la qualité du sol, elles se propagent facilement partout, étouffant les autres plantes et accaparant les matières nutritives du sol au détriment des espèces cultivées. Certaines espèces indigènes s'ajouteront aux mauvaises herbes importées, profitant également des espaces agricoles.

Le mélilot blanc *(trèfle d'odeur)*
La tige de cette plante mesure de un à trois mètres. Ses feuilles, plus longues que larges, sont dentées; elle produit des fleurs blanches qui se regroupent en grappes plus longues que les feuilles. Le trèfle d'odeur fleurit du printemps jusqu'aux premières neiges dans les lieux incultes et sur les rivages. En séchant, cette plante dégage un parfum agréable.

La renoncule âcre *(bouton d'or)*
Cette plante est l'une des mauvaises herbes les plus répandues. Elle possède une tige dressée qui peut atteindre un mètre de hauteur, et qui se ramifie en sa partie supérieure pour supporter des fleurs nombreuses d'un très beau jaune. Les feuilles se répartissent à la base, les plus hautes se divisant en trois. Elles forment des touffes voyantes dans les champs, où les animaux les évitent en raison de la sève vénéneuse au goût âcre qu'elles contiennent, et qui produit des inflammations si la plante est ingérée. Le bouton d'or fleurit tout l'été, se reproduisant par ses graines et par sa tige souterraine vivace. Naturalisé d'Europe.

Le laiteron des champs
Sa taille atteint plus d'un mètre; ses fleurs jaunes, semblables à celles du pissenlit, se regroupent à la partie supérieure où elles dépassent toutes les autres fleurs des champs. Elle est surtout présente dans les sols humides des champs de grain mal drainés, sur les bords des routes et les rivages maritimes. Naturalisée d'Eurasie, cette plante fleurit de juin à septembre; de longues tiges souterraines l'ancrent solidement dans le sol.

La vesce jargeau
Les feuilles de cette plante se terminent par des vrilles qui s'accrochent aux autres plantes pour grimper; ses nombreuses fleurs bleues ou violettes s'ouvrent de bas en haut, et les abeilles les butinent avidement en quête du nectar qu'elles recèlent en abondance. La vesce jargeau foisonne le long des chemins et dans les taillis, où elle entrave le pas des marcheurs; sa présence dans les champs ne déprécie aucunement le fourrage. Floraison estivale.

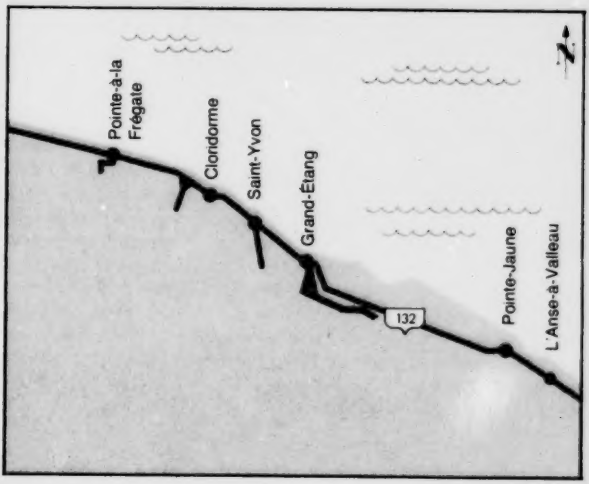
La renoncule âcre

Le laiteron des champs

La vesce jargeau

foyer 5

De Pointe-à-la-Frégate à L'Anse-à-Valleau



Le paysage

Depuis Petite-Vallée, un nouveau type de paysage fait son apparition sur la côte gaspésienne. En effet, l'espace côtier s'est progressivement élargi et abaissé et tend maintenant à se prolonger vers l'intérieur des terres sans présenter de rupture très nette, comme c'était le cas dans les foyers précédents où les contreforts du plateau bloquaient le regard. L'espace riverain plus large et plus évasé porte toujours l'empreinte de l'invasion marine, sous la forme de terrasses; mais vers l'intérieur, la trame du paysage s'adoucit et s'ondule, sillonnée de collines et de vallées dont la disposition oblique par rapport à la direction générale de la côte se fait toujours plus évidente. Ici, l'orientation du relief crée une ambiance physique très particulière: le plateau se désintègre lentement, remplacé par de vastes sillons allongés et, tout à coup, de nombreux petits lacs parsèment l'arrière-pays.

Les vallées et les crêtes rocheuses, suivant l'axe de la structure géologique, accompagnent la côte sur de grandes distances, s'en rapprochant lentement pour enfin déboucher sur la mer avec un angle léger; partout où cette rencontre avec la mer dégagera des espaces allongés, des villages se seront établis, profitant en ces endroits de basses terres propices aux activités humaines. C'est un paysage plus hospitalier qui prend possession de l'espace riverain, ainsi qu'en témoigne la disposition des villages tout en longueur; entre Saint-Yvon et L'Anse-à-Valleau, la côte présentera ses derniers soubresauts d'hostilité, mais ce seront là les efforts ultimes d'un relief qui s'adoucit. On verra par la suite une occupation continue du rivage jusqu'à l'extrémité de la péninsule, car la montagne s'éloignera de l'espace côtier pour se confiner à l'intérieur des terres.

L'histoire régionale

Toute l'histoire de ce secteur gravite autour d'un point central, le village de Cloridorme, où les premiers occupants de cette partie de la côte allèrent s'établir vers 1838. Jusque là, la région était déserte, sauf durant la saison de pêche alors que quelques entrepreneurs fréquentaient la côte en provenance surtout de Saint-Thomas-de-Montmagny; Grand-

Étang, bien sûr, avait accueilli, au début du XVIII[e] siècle, des gens venus y exploiter une carrière d'ardoise mais on ne tarda pas à réaliser cependant qu'elle ne serait jamais rentable. Mais nous y reviendrons en temps et lieu.

En 1838 donc, Cloridorme accueille ses premières familles: Paul Coulombe, un pêcheur saisonnier de Montmagny, décide de s'y fixer, suivi quelque temps après par Pierre Huet, un Français originaire de Normandie qui s'amène dans la région après quelques saisons de pêche à Percé. Ce noyau initial devait prospérer au fil des années, essaimant sur la côte depuis Pointe-à-la-Frégate à l'ouest jusqu'à Saint-Yvon (anciennement Pointe-Sèche) à l'est: tout ce secteur constitue désormais la municipalité de Cloridorme. En 1899, le territoire actuel de la municipalité comptait quelque 650 habitants: Cloridorme, évidemment, constituait l'axe central d'où proliférait la population, grossie par l'établissement régulier de pêcheurs saisonniers qui se fixaient sur la côte. En effet, une douzaine d'années après l'arrivée des premiers colons, le village regroupait déjà quinze familles réunissant les 65 résidents de Cloridorme. L'essor était donné pour que ce village de pêcheurs connaisse un développement régulier jusqu'à nos jours.

Dès 1852, on construit à Cloridorme la première chapelle de l'endroit: les résidents y reçoivent périodiquement, jusqu'en 1873, la visite des missionnaires de Rivière-au-Renard. Puis, en 1872, on construit une nouvelle église, confiée aux soins d'un prêtre résident; cette église sera remplacée en 1960 par l'église de pierre actuelle, entraînant l'année suivante la démolition de l'ancienne. Si l'on juge, à cette époque, que la population justifie la présence d'un prêtre résident, c'est que, depuis quelque temps, la paroisse connaît des progrès importants, que traduit la croissance démographique. En effet, vers 1860, les compagnies de pêche Fruing et Hyman viennent installer un comptoir à Pointe-à-la-Frégate, pour transiger avec les pêcheurs locaux, échangeant diverses marchandises contre le produit de leur pêche. Divers progrès amènent dans les années qui suivent un filon de prospérité relative à Cloridorme: le service postal est inauguré en 1858, une route remplace en 1878 l'ancien sentier sur la grève, introduisant dans le secteur les premiers chevaux, et en

1875 on construit la première école. Par la suite, l'endroit se modernise, accueillant le télégraphe, l'éclairage à l'huile qui remplace la chandelle dans les maisons, des ponts sur les rivières, et beaucoup d'autres améliorations qui transforment progressivement le mode de vie des résidents. Bref, tout était en place pour qu'en 1900-1901 on érige officiellement une paroisse et une municipalité à Cloridorme.

Au tournant du siècle, la région de Cloridorme avait connu un développement accéléré, qui se compare avantageusement à celui de la plupart des villages gaspésiens, où les progrès s'étaient fait attendre plus longtemps. La pêche avait toujours dominé l'activité locale et, aujourd'hui encore, elle occupe une place prépondérante: il était naturel, semble-t-il, que les transformations apportées au cours du XX^e siècle affectent d'abord et avant tout ce secteur vital de l'économie régionale. Entre 1897 et aujourd'hui, les améliorations se succèdent les unes aux autres dans les équipements de pêche de Cloridorme. L'année 1897 marque l'apparition de deux conserveries de homard dans la région: à Cloridorme, la compagnie Windsor de Montréal fonctionne durant cinq ou six ans, tandis qu'à Saint-Yvon une compagnie d'Halifax doit fermer ses portes après une première saison d'exploitation. Le homard s'était avéré une fausse piste: sitôt après l'ouverture de ces conserveries, la pénurie de homard sur la côte oblige à abandonner l'entreprise. Mais d'autres usines de conservation et de transformation de poisson prirent plus tard la relève, s'attaquant cette fois à la morue.

Vers 1940, en effet, la jeune Coopérative des pêcheurs unis du Québec s'établit à Cloridorme, y implantant d'abord un entrepôt frigorifique pour la bouëtte* de hareng; puis ce fut une conserverie, qu'on doit agrandir dès 1943. Quatre ans plus tard, le gouvernement emboîte le pas en construisant un quai en eau profonde dans la baie de Cloridorme, qui mit fin à l'obligation de transborder les marchandises dans des chaloupes pour les mener à bord des navires ancrés au large. En 1955, on modernise l'usine de conservation; enfin, en 1963, on y aménage un vaste séchoir artificiel pour le traitement de la morue.

La pêche saisonnière

L'image du pêcheur saisonnier rejaillit chaque fois qu'on aborde l'histoire des localités gaspésiennes: pour nous, aujourd'hui, il s'agit d'un personnage mystérieux, issu d'une «race de monde» dont on ne parvient pas à dépeindre les traits avec exactitude. On le voit, comme en rêve, sillonner la côte gaspésienne aux époques et aux endroits où celle-ci était déserte, étrange fantôme des légendes locales, conquérant des espaces les plus inhospitaliers. C'est le pionnier par excellence de la Gaspésie, le pêcheur devenu défricheur, celui qui choisit une misère chronique pour se gagner une existence libre de toute entrave, si ce n'est celle d'une nature sauvage dont il faut s'assurer sans cesse la maîtrise à force de bras et de persévérance. Véritable Robinson Crusoë québécois reproduit à des milliers d'exemplaires, le pêcheur saisonnier reste l'âme gaspésienne, le portrait-type du Gaspésien, le complice de l'existence même de tous ces gens qui occupent les moindres replis de la côte à l'heure actuelle.

Avec la fin du XVIII[e] siècle, la pêche saisonnière en Gaspésie tend à sortir de l'obscurité; les témoignages se multiplient à son sujet, sans doute parce que le territoire commence à se peupler et, petit à petit, à être considéré comme une partie du pays plutôt que comme une contrée lointaine et étrangère. Durant la saison de pêche, divers entrepreneurs amènent leurs équipes de pêcheurs sur la côte: constituées d'une cinquantaine d'hommes, ces équipes formeront l'équipage des goélettes à l'aller et au retour, tandis que sur place tous se transformeront en pêcheurs pour ramener autant de poisson qu'on pourra en emmagasiner dans les cales. Les pêcheurs débarquent dans différents *«postes»* sur la côte, choisis d'abord parce qu'il s'y trouve de bons abris pour les embarcations dans les embouchures des rivières ou dans les anses, puis parce qu'on pourra s'y approvisionner sans difficulté en eau douce et en viande fraîche; chaque poste disposera par ailleurs d'une *grave*, soit une plage de galets où pourra sécher la morue au fur et à mesure qu'on la prendra. Durant le séjour dans le poste, on construira des habitations temporaires pour loger les pêcheurs, y combinant dans un espace restreint les fonctions de dortoir et de cuisine.

La plupart des pêcheurs saisonniers viennent du bas du fleuve, surtout de Montmagny, Cap-Saint-Ignace, La Pocatière, Rivière-Ouelle, Kamouraska, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, L'Isle-Verte: autant d'endroits où, plus anciennement, la pêche avait attiré leurs ancêtres et où s'était implantée une tradition dans le métier qui devait engendrer à son tour la pêche gaspésienne. Les pêcheurs engagaient leurs services auprès d'un entrepreneur comme *moitiés de ligne*.

«*La moitié de ligne*, selon Firmin Létourneau, *était une entente entre l'entrepreneur et les pêcheurs. L'entrepreneur fournissait la barge, les lignes et les hameçons et logeait ses associés dans un «cook-room», c'est-à-dire dans une petite habitation qui servait à la fois de cuisine et de chambre à coucher. Les pêcheurs s'engageaient à pêcher et à fournir la bouette. Entre l'entrepreneur et les pêcheurs, il y avait habituellement un intermédiaire que l'on désignait sous le nom de «maître de grave», maître, c'est-à-dire homme de confiance de l'entrepreneur, grave, c'est-à-dire emplacement gravelé servant à faire sécher la morue. Les pêcheurs pêchaient toute la journée. Le soir, ils livraient le poisson au maître de grave qui voyait à sa préparation. Quand la morue était séchée, une moitié appartenait à l'entrepreneur et l'autre moitié aux pêcheurs. De là l'expression «moitié de ligne»*.[1]

Vers 1800, certains des pêcheurs engagés commencent à peupler la côte: chaque année, plusieurs décident de rester sur place, fondant des postes permanents à leur compte, qui deviendront par la suite des villages. La très grande majorité des villages gaspésiens furent fondés de cette façon et leur population s'accroissait par l'apport de nouveaux éléments qui venaient s'ajouter aux plus anciens; souvent, les pêcheurs faisaient venir leurs familles de leur village d'origine, histoire, bien entendu, de s'assurer une progéniture. Après quelques années, les nouveaux résidents en venaient même à ne plus tolérer les pêcheurs saisonniers qui, comme eux avant de s'établir, fréquentent la côte durant la saison estivale: on leur attribue les pires méfaits, en particulier celui de boire

1 Firmin LÉTOURNEAU, «La côte nord de Gaspé», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. III, 1965, p. 184.

plus que leur juste mesure, exerçant par le fait même une influence néfaste sur les jeunes et les pêcheurs des villages.

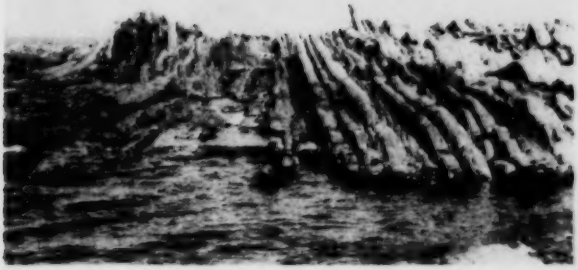
Toutefois, le nombre des pêcheurs saisonniers tend à décroître à partir de cette époque: les résidents occupent de plus en plus de place, si bien qu'il ne reste plus autant de poisson pour les pêcheurs en visite. Mais certains endroits continueront tout de même à recevoir leur population saisonnière jusqu'au début du XX^e siècle, et même plus tard: c'est le cas, notamment, de Grand Étang, une seigneurie concédée au cours du XIX^e siècle à divers entrepreneurs de pêche.

Pointe à la Renommée, à l'est de Grand Étang, est un endroit magnifique situé à l'écart de la route près du rivage: on doit traverser des montagnes sur une route de terre pour y parvenir. Derniers témoins d'un autre âge, des pêcheurs de Cloridorme, Petit-Cap et L'Anse-à-Valleau y venaient encore, d'avril à novembre, faire la pêche entre les années 1935 et 1950. On y avait construit à cette époque plusieurs maisons de bois rond, un slip pour les embarcations et un quai dont on peut encore examiner les vestiges sur la plage et sur un palier déboisé qui domine la mer; comme les pêcheurs se faisaient accompagner par leurs familles pour cette pêche saisonnière, le premier ministre Duplessis leur fit construire une école sur place, désireux qu'il était de mieux les accommoder. Le site de Pointe à la Renommée est splendide, ne fût-ce qu'en raison du paysage grandiose qu'il occupe: son intérêt, toutefois, dépasse largement la beauté naturelle du paysage, car il s'agit du dernier poste de pêche saisonnière de la Gaspésie et, à cet égard, de l'un des vestiges les plus importants du patrimoine de la côte. C'est avec respect, et non sans quelque émotion, qu'on y parcourt les champs d'un vestige de maison à un autre, ou qu'on découvre, en dévalant les berges du ruisseau à l'Ail, les aménagements de pêche éparpillés sur la plage de galets.

Pointe-à-la-Frégate

Il y a de cela quelques siècles, un navire de guerre du type *frégate* fit naufrage sur la côte près de ce village; les premiers résidents de Pointe-à-la-Frégate découvrirent à leur arrivée des vestiges de ce navire, sous la forme de canons à demi enfouis dans le sable dans l'anse qui occupe la façade du village, désormais nommée l'anse aux Canons. C'est ainsi que fut baptisé ce petit village linéaire, mal abrité et battu par tous les vents, son littoral rongé par les vagues du large. Les habitations de ce village de pêche, maintenant incorporé à la municipalité de Cloridorme, s'étirent d'ouest en est en épousant de très près le profil de la côte; elles sont disséminées sur une série d'anciennes plages qui composent la terrasse la plus basse et la plus récente. Derrière, une terrasse d'abrasion tranchée à même le substrat rocheux domine le village; plus loin, c'est la forêt. Des formes douces, des pentes progressives remplacent désormais les pentes vives et abruptes qui terminaient le bord du plateau dans les foyers précédents.

La plage qui sépare le village de la mer invite à une promenade. À l'ouest, elle est constituée d'un gravier grossier qui



Écorchis relevés à la verticale, à Pointe-à-la-Frégate.

dénote la puissance des vagues qui ne cessent de s'y briser; çà et là, des écorchis* transpercent le sable. À marée basse, on peut constater que cette plage graveleuse recouvre en fait une surface d'abrasion rocheuse: là où le gravier cède le terrain aux écorchis, on peut observer le travail de l'érosion sur ces strates relevées à la verticale, où l'alternance de couches dures et de couches plus friables crée un relief assez spectaculaire. Les débris rejetés par la mer s'accumulent sur le *haut de plage,* cette crête mise en place par les grandes mers ou lors des tempêtes. À l'est du village, le haut de plage est couvert de galets de la grosseur du poing, certains atteignant jusqu'à trente centimètres de diamètre. Sur une telle plage, dans la zone de marée, la vie est absente en raison du choc constant entre les pierres, provoqué par l'ampleur des vagues. On n'y retrouve pas, non plus, cette profusion d'oiseaux qui occupent si souvent les plages gaspésiennes à la recherche de leur nourriture; l'absence de vie marine en est la cause.

Cloridorme et les havres de pêche

L'histoire de Cloridorme, nous l'avons vu au début de ce foyer, fut dominée par la pêche. Mais il faut savoir que le site physique de ce village le prédestinait en quelque sorte à cette vocation: la mer, bien sûr, n'y est pas plus ni moins présente qu'ailleurs en Gaspésie, mais ici, cependant, il semble que le profil de la côte la rende plus accessible aux pêcheurs. L'environnement y dessine un bon nombre de havres* naturels, d'abris pour les embarcations que les pêcheurs ne tardèrent pas à reconnaître: ainsi favorisés par le milieu, ils n'eurent qu'à remanier un peu ce qui existait déjà pour en faire un lieu privilégié pour la pêche.

Il faut être sur place pour saisir cette «complicité» entre le milieu physique et les occupations humaines de Cloridorme. Du point de vue physique, le paysage de Cloridorme, de Petite-Anse à l'ouest au Petit Cloridorme à l'est, se présente comme un ensemble presque organique, composé d'une ossature rocheuse enveloppée de dépôts laissés par le glacier et la mer de Goldtwaith; la disposition des différents éléments crée un contexte fort attrayant pour l'établissement de pêcheurs. En effet, l'alignement des collines et des

crêtes rocheuses selon l'axe de la structure géologique débouche sur la mer en oblique, poursuivant jusque devant les anses leurs éperons rocheux sous la forme d'écorchis: ces écorchis abritent les anses qui s'ouvrent derrière, favorisant par le fait même l'implantation de havres de pêche à ces endroits.

Personne n'a pu expliquer de façon satisfaisante les origines de ce toponyme de Cloridorme. Plusieurs prétendent qu'il s'agirait d'une corruption à partir du nom d'un des premiers colons, un certain Cloridon Côté, de Saint-Thomas-de-Montmagny; mais la question reste ouverte à toutes les hypothèses. On remarquera qu'à Cloridorme l'agriculture n'a presque plus sa place, bien qu'il s'y trouve des sols jugés propices à la culture, principalement dans les petites vallées qui débouchent sur la baie de Cloridorme et sur l'anse du Petit Cloridorme. Dans le village, surtout autour de l'anse du Petit Cloridorme, on retrouve quelques très beaux spécimens d'architecture domestique, dont certains présentent des caractères fort anciens.

Plus à l'est, on atteint le village de Saint-Yvon, qui fait aujourd'hui partie de la municipalité de Cloridorme. Les habitations s'y répartissent en deux sections, l'une à l'ouest de la grande baie de Saint-Yvon, l'autre, plus importante, sur la pointe Sèche à l'est de la baie, là où se trouve le quai local.

Le village de Cloridorme vers 1900.

Les aménagements réservés à la pêche, on l'aura constaté, occupent une place importante dans le paysage gaspésien; leur omniprésence est telle qu'on est d'ailleurs souvent porté à surestimer le rôle de la pêche dans la vie locale. Ils occupent des sites bien en vue, intercalés sur le rivage entre la mer et la terre ferme: le regard ne peut en faire abstraction, si bien que la perception que le visiteur garde de la Gaspésie reste toujours imbue de leur silhouette contre l'immensité de la mer, comme s'ils faisaient partie intégrante de la nature maritime. De tout le bâti des occupations humaines en Gaspésie, ces aménagements de pêche sont sans doute ceux qui paraissent les plus intimement liés avec le paysage naturel: on reconnaît à travers eux la relation presque organique, la complicité qui marie l'homme gaspésien à son environnement naturel.

Dans ce pacte de l'homme avec le milieu, le havre constitue l'un des éléments fondamentaux: c'est le *vase communicant* par lequel l'échange entre le Gaspésien et la mer s'accomplit. C'est à la fois l'abri contre la tempête et l'ouverture sur le large, la protection et le défi; véritable trait d'union entre le pêcheur et la mer, le havre possède une valeur symbolique autant qu'une fonction tout à fait pratique, matérielle. Le havre de pêche montre une multitude de variantes en Gaspésie, qui s'avèrent autant de solutions culturelles dans cette adaptation de l'homme à la nature ambiante: jamais, du reste, le havre gaspésien ne paraîtra contredire la nature, mais il se présentera au contraire comme une mise en valeur d'un avantage offert au pêcheur par le milieu lui-même. C'est comme si la mer appelait l'homme à communiquer avec elle, s'abandonnant parfois comme par soumission, se rebellant aussi, à l'occasion, comme pour marquer sa présence.

Il y a d'abord le *havre naturel*, celui où le pêcheur n'a pas à intervenir pour adapter le milieu à ses besoins. C'est celui que recherchait le pêcheur saisonnier dans les anses, derrière les barachois, ou dans les embouchures de rivières: il s'y trouvait un abri naturel contre le vent et la tempête, contre les grandes mers où l'assaut des vagues menaçait la sécurité des embarcations. L'*anse*, souvent, creuse profondément la côte comme une niche: on s'y réfugie contre

l'agression des courants et des vents, et les écorchis qui occupent la plupart du temps leur entrée, n'y laissant qu'un mince passage aux embarcations, amènent les vagues à s'y briser avant de rejoindre les eaux calmes qui s'y trouvent. Le *barachois*, par ailleurs, est cette barre de sable qui accompagne une rivière à son embouchure, ou qui fait front à la mer au-devant d'une baie; le pêcheur n'a qu'à la contourner pour se réfugier dans l'étang calme qui s'ouvre derrière. On a de beaux exemples de barachois à Grand Étang, Rivière-au-Renard et Douglastown sur la côte nord gaspésienne; très souvent, des bâtiments de pêche et des habitations occuperont le barachois, créant l'une des images les plus caractéristiques de l'organisation du village gaspésien. Le terme barachois proviendrait de «*barre-à-choir*», allusion évidente à la barre de sable derrière laquelle on échouait les embarcations pour les abriter. Ferland expliquait ainsi en 1836 les caractères d'un barachois:

«Le barachois est un étang ou lac, qui se trouve ordinairement à l'entrée des petites rivières, au point où elles se jettent dans la mer. Les puissantes vagues qui arrivent du large élèvent un banc de sable à l'embouchure des rivières; c'est derrière ce banc que se forme le barachois. Le surplus des eaux de la rivière tombe dans la mer par un canal étroit, qui se creuse tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.»[2]

Outre les anses et les barachois qu'on retrouve à leurs embouchures, les *rivières* elles-mêmes pouvaient servir d'abris aux embarcations des pêcheurs. Le cours des rivières dessine souvent des méandres à leur embouchure où, si la profondeur de l'eau le permet, le pêcheur pouvait se réfugier. De tels abris étaient plus particulièrement propices aux embarcations dont le tirant d'eau était faible, car les sédiments apportés par les rivières s'y accumulent, ne laissant qu'une masse d'eau peu profonde où les embarcations plus importantes auraient «gratté» le fond.

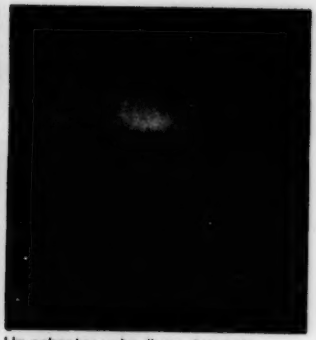
En général, par ailleurs, les aménagements portuaires qu'on retrouve en Gaspésie, lorsqu'ils ont fait appel à la construction

2 J.-B.-A. FERLAND, «Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie en 1836», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VIII, 1970, p. 88.

de structures de main d'homme, tirent parti d'abris naturels qui s'y trouvaient au départ. À Cloridorme, on rencontre dans le même village quatre types d'aménagements portuaires différents, où les pêcheurs ont profité d'autant de possibilités qu'offrait le site naturel. Partant de la pointe de Cloridorme qui occupe la rive ouest de la baie devant le village, on rencontre d'abord un quai en eau profonde dont la construction originale remonte à 1947, mais qui fut récemment

Le quai à Cloridorme.

Le havre à l'embouchure de la rivière du Petit Cloridorme.



Un cabestan près d'une descente sur la grève.

amélioré, consolidé et modernisé par l'usage du béton; la position du quai tire profit de la présence d'une pointe rocheuse et des écorchis qui la prolongent à la surface de l'eau jusque devant la baie. Disposé perpendiculairement à la pointe, le quai ferme partiellement l'ouverture de la baie, protégeant le plan d'eau, qui s'étend derrière, des vagues et des vents du large; on y amarrera les embarcations plus importantes du côté sud.

Puis, juste derrière le quai à la faveur d'un espace ouvert sur l'eau entre deux bandes d'écorchis, on a aménagé anciennement un *slip* pour les embarcations telles les chaloupes, les barques et les doris, dont la petite taille permettait de les *hâler* hors de l'eau pour les protéger du mauvais temps. Cette structure présente un plan incliné de poutres de bois, encastré entre deux forts massifs de bois et de pierres empilées, sur lequel on glisse les embarcations à marée haute pour les sortir de l'eau; un *cabestan**, cette petite machine de bois autour de laquelle s'enroule un câble et qu'on actionne à l'aide d'un levier, sert en quelque sorte de treuil pour tirer sans trop d'effort physique l'embarcation qu'on y attache jusqu'au sommet du slip incliné. Aujourd'hui, on aura remplacé presque partout le cabestan de bois par un treuil mécanique armé d'un câble métallique. Le slip est le type le plus fréquent d'aménagements réservés à la pêche artisanale; on le voit souvent, comme ici à Cloridorme, entouré de cabanes de pêcheurs.

Au fond de la baie, du côté ouest encore, les écorchis libèrent une bande de plage où l'on peut échouer des embarcations directement sur le rivage. Beaucoup de villages gaspésiens n'avaient que ce moyen pour mettre les barques à l'abri, en particulier aux endroits où le nombre restreint des pêcheurs ne permettait pas d'investir le temps ou l'argent nécessaires à des aménagements plus élaborés; il arrivait également qu'on ne disposait pas d'un site approprié à d'autres solutions, ou encore que la pêche n'occupait pas une place assez importante dans l'activité des résidents pour motiver de meilleures installations. À Cloridorme, le haut de la plage a également été aménagé, signe que la pêche constitue une activité importante pour les résidents; on y trouve, en effet, un mur de bois pour endiguer les plus

grosses mers, percé à intervalles réguliers de *descentes** par lesquelles on hissait les embarcations sur la terre ferme. À la tête de chaque descente, un cabestan a été installé pour assister les pêcheurs dans le halage des barques; flanquant les cabestans et les descentes, des cabanes servent à remiser les agrès. On raconte à Cloridorme que, par mauvais temps, il arrivait que l'on réveille le village en entier durant la nuit pour haler les barques *sur le dur:* on imagine l'animation soudaine qui s'emparait de la plage en de telles circonstances, alors que la mer déchaînée s'opposait aux résidents pour leur ravir les précieuses embarcations, ces outils de base dans le gagne-pain des pêcheurs.

La baie de Cloridorme est séparée de l'anse du Petit Cloridorme, plus à l'est, par un cap dont les écorchis s'avancent fort loin dans la mer; au fond de l'anse minuscule, on retrouve un quatrième type de havre, établi cette fois dans l'embouchure d'une rivière, celle du Petit Cloridorme. La rivière décrit à cet endroit de larges méandres, arrivant du côté ouest d'une petite vallée, bifurquant soudainement jusqu'au côté est, puis retournant à nouveau complètement à l'ouest pour enfin se jeter dans le creux de l'anse. Trop heureux de la configuration capricieuse du cours d'eau à son embouchure, les résidents préférèrent s'assurer que la rivière ne changerait pas d'idée en déplaçant ses méandres: on construisit donc des parois de bois sur chacune des berges pour en canaliser le cours de façon permanente. Les aménagements commencent sous le pont qui enjambe la rivière à la hauteur de la route, tracent un corridor régulier d'est en ouest, puis bifurquent vers le nord et la mer, où un quai prolonge l'ensemble pour éviter que le courant n'ensable la rivière. Les embarcations sont amarrées de part et d'autre des canalisations de bois; sur la langue de sable qui accompagne la rivière du côté nord, les bâtiments de la coopérative de pêche, entrepôts frigorifiques et autres, occupent une place de choix en plein coeur du havre.

Ainsi, le village de Cloridorme regroupe à lui seul les principales variantes du havre de pêche gaspésien: on en retrouvera quelques autres plus loin sur la côte. À Saint-Yvon, ce sera un quai qui avancera son éperon à l'est de la baie; deux ponceaux interrompront sa surface, pour permettre

à l'excédent des courants marins de passer outre sans emporter le quai. À Grand Étang, une halte routière occupe désormais le barachois, derrière lequel les pêcheurs saisonniers se réfugiaient; à Pointe à la Renommée, ce seront un quai et un slip aménagés sur la plage. L'Anse-à-Valleau, enfin, présentera un aménagement très particulier: devant un étang où jadis s'écoulait le ruisseau local, on construisit en 1930, sous l'impulsion du curé Narcisse Riou, un double quai qui forme un canal parallèle à la côte. Cet aménagement, en fait, accentue seulement les caractères de l'étang qui s'y trouvait déjà, offrant un abri idéal pour des embarcations de toutes tailles, du chalutier à la moindre barque.

Les havres de pêche gaspésiens, par l'étroite complicité qui s'y manifeste entre les caractères naturels de leur site et l'ingéniosité des pêcheurs, constituent autant de témoignages éloquents de la richesse culturelle des Gaspésiens. On y retrouve l'esprit même des premiers occupants du pays, de ces bâtisseurs pour lesquels la nature environnante n'était pas un obstacle mais une alliée: le milieu posait ses défis, et le Gaspésien était homme à les affronter, à les plier à sa volonté sans pour autant détruire la nature environnante. Ce comportement est devenu avec le temps une véritable tradition, dont la fonction première est de maintenir et même d'améliorer une certaine qualité de vie; il est dommage que les aménagements les plus récents qu'on observe dans certains ports gaspésiens ne se soient pas inspirés de cette tradition, brisant de la sorte une magnifique continuité.

Une maison sur le cap dans la baie de Cloridorme

Grand-Étang

Après Saint-Yvon, la route s'élève jusqu'à une altitude de 130 mètres sur le rebord des collines. La falaise abrupte et un rivage rocheux et inhospitalier ont forcé la construction de la route sur les hauteurs de l'intérieur. Puis, la route redescend près du niveau de la mer et débouche sur l'ensemble de Grand-Étang. L'endroit, aujourd'hui désert, garde les traces du poste de pêche saisonnière qu'y exploitèrent au siècle dernier divers entrepreneurs, dont les Lespérance de Montmagny; on y retrouve les principaux bâtiments qui constituaient le poste, bien que le barachois, où se dressaient autrefois les équipements de pêche, soit maintenant occupé par une halte routière. On s'aventurera avec prudence dans les ruines des maisons qui restent en place, car leur état n'est guère reluisant malgré l'intérêt du site; du reste, il n'y a plus rien à voir à l'intérieur.

Les vestiges des maisons de Grand-Étang.

L'endroit est constitué d'une vallée profonde et bien encaissée, mais qui ne pénètre pas très loin vers l'intérieur. Remarquez qu'au contraire des autres vallées de la région, celle de Grand-Étang tranche la structure géologique presque à angle droit. Le grand lac qui occupe la partie intérieure de la vallée s'alimente à même les cours d'eau qui s'écoulent en

sens latéral, venant d'autres vallées qui, elles, suivent l'axe de la structure, c'est-à-dire en oblique par rapport à la côte. Le niveau du lac, auquel Grand-Etang doit son nom, est maintenu par un seuil rocheux qu'emprunte d'ailleurs la route; l'espace qu'occupe le lac forme une sorte de cuvette remplie d'eau, barrée au nord par un verrou naturel. Cette formation est probablement le résultat d'un creusement produit par une section du glacier qui s'alimentait dans les vallées environnantes, et qui venait fondre dans le fleuve.

Sur le rivage du fleuve, on remarquera la présence d'une grande masse de roches, d'apparence feuilletée: ces roches donnèrent lieu, au début du XVIII^e siècle, à une grande aventure commerciale qui, après beaucoup d'efforts, se termina pour ainsi dire en queue de poisson. Mais reprenons l'histoire à son début. En septembre 1697, Denis Riverin et François Hazeur, deux entrepreneurs que nous connaissons déjà, se font concéder la seigneurie de Grand-Étang pour y exploiter une carrière d'*ardoise*. Les roches du rivage, en effet, sont composées de couches claires alternant avec des couches noirâtres: ces dernières sont constituées d'argile ou de vase consolidée qui offrent la matière première à la fabrication d'ardoises. Leur texture feuilletée, un peu comme les pages d'un livre, est due à un phénomène qu'on nomme *schistosité*: cette texture se développe lorsque des pressions énormes s'exercent sur des couches de sédiments argileux. La pression provient, soit du poids d'une épaisseur considérable de sédiments, soit des forces engendrées par le plissement de ces couches lors de la formation des montagnes. On nomme ces couches argileuses consolidées des *schistes argileux*: lorsqu'on peut débiter ces schistes en plaquettes d'une grandeur et d'une cohérence suffisantes, on leur donne le nom d'ardoises.

On comprend aisément que Riverin et Hazeur se soient intéressés au poisson gaspésien, mais pourquoi donc chercher à exploiter cette rocaille? La raison en est bien simple. En effet, depuis les débuts de la colonie française, les autorités font face à des problèmes très graves à cause du grand nombre et de l'importance des incendies dans les villes de Nouvelle-France; l'utilisation du bois, du chaume et d'autres matières combustibles donne facilement prise au feu, et l'on

s'efforce de modifier les méthodes de construction par l'emploi de matériaux incombustibles. Depuis longtemps, on souhaite que des matériaux incombustibles comme l'ardoise soient utilisés dans la fabrication des toitures, mais le coût prohibitif qu'entraîne l'importation d'ardoises européennes ne permet guère une utilisation courante de ce matériau. Aussi, le projet d'une carrière d'ardoise sur le territoire même de la colonie sourit aux autorités qui s'empressent d'encourager l'initiative. Riverin et Hazeur, cependant, ne devaient pas pouvoir réaliser leur projet, et c'est le gendre de Hazeur, Michel Sarrazin, qui mit en marche les travaux vers 1728.

On envoie sur place des ardoisiers de métier pour évaluer la qualité du matériau disponible à Grand-Étang; l'ardoisier en extrait une vingtaine de milliers, mais ne les rapporte pas, car l'entrepreneur de pêche Galin, qui doit ramener l'ardoise à Québec trouve plus profitable de se charger de morue. Pourtant, semble-t-il, l'ingénieur Chaussegros de Léry, le père des fortifications de Québec, trouve d'excellentes qualités à l'ardoise de Grand-Étang: aussi, on décide de poursuivre l'entreprise. Pendant un temps, l'ardoisière de Grand-Étang s'avère une réussite: on emploie l'ardoise dans la construction de divers bâtiments officiels de la colonie, pour se rendre compte que son coût est tout de même supérieur à celui de l'ardoise importée. L'extraction coûte cher, car des difficultés imprévues obligent à rejeter la majeure partie du matériau extrait.

L'ardoise de Grand-Étang, en effet, est difficile à extraire, car sa surface n'est pas suffisamment lisse pour qu'on puisse la fendre aisément. Il en résulte que la quantité d'ardoises qu'on extrait s'avère insuffisante pour être rentable. Par ailleurs, après l'avoir expérimentée sur divers bâtiments, on constate qu'elle ne résiste pas au gel, qu'elle se brise souvent lorsqu'on la perce pour la fixer aux toitures, que sa surface trop rugueuse laisse prise aux vents et qu'on doit souvent y effectuer des réparations . . . Bref, l'ardoise de Grand-Étang ne convient aucunement à l'utilisation qu'on prévoyait en faire; les difficultés d'extraction et les propriétés du matériau sonnent donc le glas de la carrière de Grand-Étang, qui connaîtra sa dernière année d'exploitation en 1733.

Pointe à la Renommée

En quittant Grand-Etang, la route s'enfonce à nouveau à l'intérieur des terres, s'insinuant dans une petite vallée presque parallèle à la côte, qui débouchera seize kilomètres plus à l'est à L'Anse-à-Valleau. Sur tout ce parcours, on ne rencontre qu'une petite ferme isolée du côté nord de la route, à l'endroit qu'on désigne comme étant le portage Saint-Hélier.

Le phare de la pointe à la Renommée et ses dépendances.

Ce toponyme est révélateur, car la côte se termine ici par une falaise abrupte où, anciennement, il était fort difficile de circuler: on préférait longer cette vallée en portage, plus tôt que de se risquer sur la côte. Le postier Timothée Auclair fait état des dangers qu'encouraient vers 1860 les «*innocents*» qui s'aventuraient sur la côte:

«*. . .plusieurs périrent sur la côte de Gaspé en hiver. On en voyait revenir très peu. Le printemps, à la fonte des neiges, on trouvait leurs cadavres gelés tout le long de la côte, surtout entre Grand Étang et l'anse à Valleau. Épuisés par une marche fatigante dans la neige dans laquelle ils enfonçaient jusqu'aux genoux, ils tombaient pour ne plus se relever. Les gens étaient cependant très hospitaliers pour eux.*[3]»

3 Lettre des intendants Beauharnois et Hocquart à Mgr. de Maurepas, 26 octobre 1729, dans Jules BÉLANGER, «La carrière d'ardoise de Grand-Étang», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VIII, 1970, p. 64.

Quelques kilomètres à l'est de la ferme isolée du portage Saint-Hélier, une route de terre s'engage au nord de la 132 dans la forêt: on reconnaîtra facilement l'endroit à la présence de trois transformateurs électriques sur le bord de la route. Cette route grimpe progressivement jusqu'au sommet de la montagne, puis au moment où elle bifurque soudainement vers l'est, elle se met à redescendre; dans cette courbe raide, un petit lac se cache derrière les arbres, ses eaux retenues par un barrage qui ne laisse s'écouler qu'un mince filet dans le ruisseau à l'Ail. Si l'on regarde bien de cet endroit en direction de la mer, on apercevra en contre-bas un palier déboisé qu'occupent quelques maisons délabrées, et au large, si le temps est clair, on verra au loin le profil de l'île d'Anticosti. En poursuivant la route qui dévale la montagne, on parviendra aux installations du phare de Pointe à la Renommée, construit en 1860, puis reconstruit en 1907; aujourd'hui, le phare est abandonné, remplacé par un signal automatique. Au pied d'une tour circulaire haute de 15,3 mètres (57 m au-dessus de la mer), s'élaborent les dépendances du phare, ateliers, remises, habitation; l'isolement de cet endroit obligeait autrefois le gardien du phare à cultiver un peu, et plusieurs des bâtiments agricoles qu'il utilisait alors sont encore en place.

Le toponyme de Pointe à la Renommée recèle une histoire assez intéressante. En effet, il semble qu'anciennement l'endroit se nommait Pointe-à-la-Faim, en souvenir de l'expérience qu'y connurent les rescapés d'un naufrage. Lorsque les Anglais s'amenèrent à cet endroit, la langue leur fourcha, pour ainsi dire, désignant la pointe à la Faim par les termes de Fame Point: plus tard, c'est ce nom de Fame Point que les francophones traduisirent par Pointe à la Renommée. Par quelque alchimie de la langue, les naufragés de Pointe-à-la-Faim ont fini par sombrer dans l'oubli.

En remontant la côte sur la route, on croisera à droite un petit chemin qui dévale la pente au milieu des broussailles; si on s'y engage, on trouvera à son extrémité les vestiges du petit village de pêche saisonnière dont nous avons parlé au début de ce foyer. Les mots ne suffisent pas pour décrire la sérénité et le calme majestueux de ce site et du paysage environnant. On ressentira sûrement le besoin de s'y promener à pied, passant d'un vestige à un autre, s'engageant

dans la profonde coulée qu'emprunte le ruisseau à l'Ail pour rejoindre la mer. On découvrira sur la plage caillouteuse les traces du slip et du quai qu'y avaient construits les pêcheurs saisonniers de Petit-Cap et L'Anse-à-Valleau: tous ces vestiges doivent leur présence au fait que, sur cette partie de la côte, la morue était autrefois abondante et qu'on venait ici chaque été pour faire la pêche à proximité de la rive.

L'Anse-à-Valleau

Depuis la route de Pointe à la Renommée, la Nationale longe le ruisseau de l'anse à Valleau, qui se jette à la mer à l'endroit où la petite vallée débouche en oblique sur la côte. L'embouchure de cette vallée abrite le village de L'Anse-à-Valleau; du côté ouest, une crête rocheuse occupe le rivage, et ce n'est qu'à l'est et au sud de cette petite montagne que se répartissent les habitations. La plupart des maisons y sont massées entre le rivage et la route: plusieurs sont réparties autour de l'embouchure du ruisseau, tandis que les autres occupent le haut de la plage face à l'anse.

Le havre de L'Anse-à-Valleau bourdonne d'activité durant la saison estivale. C'est de toute la Gaspésie l'un des endroits où la pêche se pratique avec le plus de dynamisme. On pourra causer sans gêne avec les pêcheurs qui reviennent à bord de leurs chalutiers ou de leurs barques, parler de la pêche, des caprices de la morue, du temps qu'il fait au large et, peut-être, marchander un peu de poisson pour se mettre en appétit.

Pêcheur tranchant la morue dans le havre de L'Anse-à-Valleau.

La morue gaspésienne

Une morue est une morue, dira-t-on. Rien de plus vrai mais lorsqu'on considère l'importance économique et culturelle de la morue en Gaspésie, la complexité des techniques qu'impliquent la pêche et la conservation du poisson, la variété des produits qu'on en tire, les choses n'apparaissent plus avec autant de simplicité.

La pêche et le traitement de la morue, tels qu'on les pratique en Gaspésie, relèvent d'une tradition fort ancienne — il faudrait sans doute remonter le fil des temps jusqu'au Moyen-Âge pour en retracer les origines — dont les principaux caractères semblent s'être conservés intacts jusqu'à nos jours: la morue gaspésienne, par le fait même qu'on en pratique encore la pêche, constitue l'axe fondamental autour duquel gravitent un héritage culturel, un patrimoine d'une richesse inouïe dont les Gaspésiens sont les légataires. Son intérêt dépasse largement la stricte viabilité économique: bien plus, c'est l'identité même des Gaspésiens que met en cause l'avenir de la pêche sur la côte.

La morue, rappelons-le, s'amène sur la côte à la poursuite de sa nourriture. Mais écoutons Ferland en 1836: «*Vers le commencement de juin arrive le capelan, qui remonte le Saint-Laurent pour déposer son frai. Ce petit poisson voyage en masses si denses, qu'elles opposent quelquefois de la résistance aux rames plongées à l'eau. Leurs colonnes mouvantes sont poursuivies par les morues, qui arrivent vers le même temps dans ces parages. Pendant que le capelan reste près de terre, la morue est abondante, et deux bons pêcheurs peuvent alors en prendre de trois cents à six cents par marée.*»[4]

La pêche profite de ce trait dans l'écologie de la morue. On appâte, on «bouette» selon l'expression gaspésienne, avec ces petits poissons, capelan, éperlan ou hareng, dont raffole la morue; tôt au printemps, avant l'arrivée de ces poissons, on essaiera avec des mollusques, sans toutefois s'attendre à une pêche miraculeuse. «*Près du banc de*

4 FERLAND, *op. cit.*, *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VIII, 1970, p. 82.

sable, placé à l'entrée de la petite rivière, poursuit Ferland, *un grand nombre de pêcheurs, les uns marchant dans l'eau, les autres montés sur des flettes, s'occupent à prendre du capelan, qui sert de «bouette» ou d'appât pour la morue; à chaque coup de verveux, ils retirent plus d'un demi-minot de ce poisson. (...) Lorsque le capelan s'éloigne des rivages pour remonter le fleuve, l'abondance de la pêche diminue considérablement; il faut appâter la morue avec du hareng, et une berge ne rapporte plus guère que deux ou trois cents poissons par jour. C'est suivant le vocabulaire des Gaspésiens, le temps de la «faillette».*[5]

Un pêcheur décharge sa morue à Cap-des-Rosiers.

Ces poissons qui servent de bouette sont récoltés dans les anses, dont les eaux relativement calmes en recèlent d'immenses quantités; on les retire de l'eau à l'aide de filets ou de *verveux,* soit une sorte de cage grillagée où le poisson est pris au piège. Les pêcheurs attacheront ces poissons entiers ou débités en morceaux à leurs agrès, où ils *«brilleront»* dans l'eau pour attirer la morue. Selon l'endroit et les habitudes des pêcheurs, les agrès se présenteront sous différentes formes. La plus fréquente est la *ligne dormante,* utilisée pour la pêche à la traîne, *à la tralle* comme disent les Gaspésiens: il s'agit de lignes de 50 brasses ou plus où des hameçons sont attachés à tous les deux ou trois pieds. La ligne dormante pourra atteindre jusqu'à 450 mètres et compter des centaines d'hameçons appâtés.

5 FERLAND, *op. cit., Revue d'histoire de la Gaspésie,* vol. VIII, 1970, p. 84 et 90.

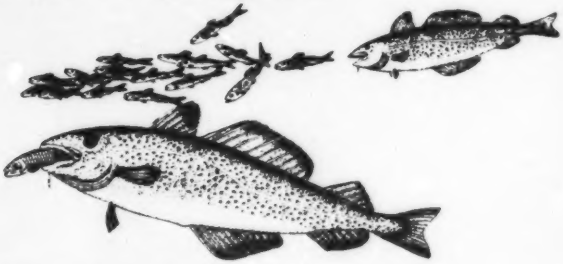
Parfois, on leste les lignes avec un poids qui l'ancrera au fond; contrairement à la ligne dormante qu'emploie surtout le pêcheur seul dans sa barque, les lignes avec des poids se retrouveront dans des embarcations où deux hommes s'occuperont chacun de deux lignes. Il arrivera aussi que la morue résistera aux bouettes, ou qu'à certaines époques, comme au temps de la *«faillette»*, la bouette se fera rare: on utilisera alors le *jigger*, un agrès métallique en forme de poisson, terminé à sa tête par deux gros hameçons fichés dans le plomb ou l'acier brillant de l'agrès. Évidemment, ce n'est là qu'un survol fort rapide de l'éventail de techniques et d'agrès dont dispose le pêcheur de morue; on en devine cependant la complexité, et le savoir-faire qu'implique leur usage.

Jusque vers 1880, la pêche à la morue semblait être une source inépuisable de nourriture et de revenus: on parle volontiers, des siècles durant, en termes d'abondance, de facilité et de sécurité pour résumer l'attrait de cette pêche, et expliquer la fascination qui caractérise le pêcheur gaspésien à l'égard de son métier. Puis, on se met tout à coup à déchanter, car il se produit alors une baisse subite dans les rendements de la pêche, qu'on pourrait qualifier sans exagération de dégringolade. Rouillard en témoigne en 1899: *«On a pu constater . . . une diminution assez notable dans*

Un artisan pêcheur avec sa prise vers 1925.

le rendement des pêcheries de Gaspé pour l'année 1898. Ce n'est pas là un fait anormal. Il se répète depuis plus de dix ans et se répétera encore . . . la leçon devrait profiter aux habitants de la Gaspésie qui laissent en friche d'excellentes terres pour s'adonner à une profession dont les profits deviennent de plus en plus aléatoires.»[6]

De tout temps, la morue gaspésienne se prêta à la préparation d'une variété de produits, variant selon la taille du poisson, le type de pêche qui s'en faisait, l'époque ou les marchés auxquels on la destinait. Ainsi, selon que la pêche s'effectuait sur la côte ou sur les hauts-fonds du golfe, selon que la morue était plus ou moins grande, selon qu'on voulait l'exporter en France, en Italie, au Brésil ou ailleurs, la technique de préparation du poisson pouvait prendre deux formes principales: *la morue «verte»* et *la morue sèche*. À cela, il faudrait ajouter divers produits plus récents, telles la morue congelée, la farine de poisson, etc.

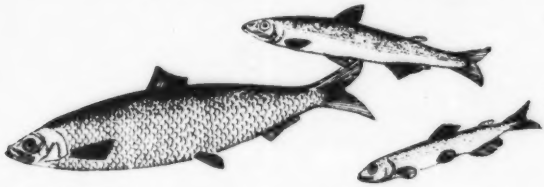


La morue poursuit sa nourriture.

Mais parlons d'abord d'un produit particulier, tant «gouté» des générations d'enfants qui nous précédèrent: *l'huile de foie de morue*. Jusque vers la seconde guerre mondiale, l'huile de foie de morue constituait une sorte de panacée qui, on le prétendait, pouvait prévenir ou soigner n'importe quoi. Vers 1930, on aménagea à Cloridorme une *bouilloire*

6 Eugène ROUILLARD, *La colonisation dans les comtés de Témiscouata, Rimouski, Matane, Bonaventure, Gaspé*, ministère de la Colonisation, Québec, 1899, p. 116.

pour sa fabrication: l'entreprise ne dura que quelques années, car il se produisit à cette époque une baisse considérable dans le marché, imputable sans doute à l'apparition de nombreux médicaments plus efficaces. Mais durant des siècles les pêcheurs avaient pris l'habitude de mettre de côté les précieux foies de leurs prises, en vue de fabriquer l'huile-miracle. Au moment de la préparation de la morue, le foie était déposé dans un *pressoir* où on le laissait fondre au soleil; Lescarbot précise, en 1607, que «*la partie huileuse des foies, mise à part alors qu'elle est encore fraîche sert une fois filtrée, à la fabrication d'huiles médicinales*»[7]



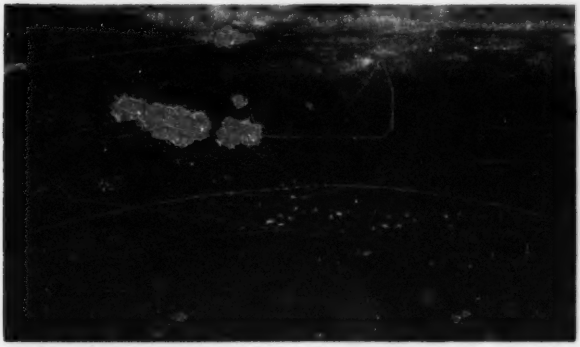
Les boëttes: le hareng, le capelan et l'éperlan.

Toutefois, l'huile de foie de morue ne constituait qu'un sous-produit de la pêche: la morue, comme il se doit, était d'abord destinée à l'alimentation. Selon le goût des différents gourmets qui la consommaient, on la préparait de diverses façons. Une première manière, quoique secondaire en Gaspésie, consistait à saler la morue, pour en faire de la «*morue verte*». Elle fut principalement le fait de la pêche *hauturière*, celle qui se pratiquait sur les hauts-fonds du golfe, où la morue atteignait des dimensions plus considérables que celle qui se tenait sur la côte: ces grosses morues ne se prêtaient pas à la technique du séchage. Dans un mémoire de 1706, on expliquait ainsi les causes de ce phénomène: « . . . *il arrive souvent qu'on pêche autant de grandes morues que de petites, on a le regret de jeter les grandes à la mer, on ne risque pas de les faire sécher, on consomme beaucoup de sel à les saler parce qu'étant fort épaisses elles pourriraient*

7 Marc LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1609, dans Bona ARSENAULT, «Le rude métier de la pêche», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. XI, 1973, no 1, p. 12.

si on y épargnait le sel. La moindre pluie, le moindre brouillard y met la corruption et l'on est obligé de les jeter après avoir perdu beaucoup de sel et de temps à les soigner.»[8]

À bord des navires qui pêchaient en haute mer, la morue verte était apprêtée à mesure qu'on la prenait. *«Les matelots jettent leurs lignes à la mer lestées d'un plomb de trois livres. La morue est hissée à bord et débitée sur d'étroites tables fixées le long du bordage. Tel la décapite, un autre l'éventre et l'étripe, un troisième lui enlève l'arête, le dernier la met au saloir. Quant au foie, il est jeté dans les barils où il fond en huile.»*[9] Telle était, en 1607, l'activité qui régnait



La morue sur les vigneaux de Curadeau Frères, à Rivière-au-Renard.

à bord des navires de pêche hauturière; cette morue «verte» était destinée en grande partie au marché de Paris, où il s'en faisait *«une si grande consommation»*. En Gaspésie même, sur la côte, la morue n'était préparée de cette façon qu'en des situations extrêmes: règle générale, on lui préférait la morue sèche, surtout en raison des immenses quantités de sel que requérait la morue verte. Le sel était fort coûteux pour les pêcheurs, et on préférait l'épargner le plus possible. Malgré cela, il s'en préparait tout de même, ainsi qu'en témoi-

8 Mémoire anonyme de 1706, Archives nationales de France, dans Bona ARSENAULT, *op. cit.*, p. 12.

9 LESCARBOT, dans Bona ARSENAULT, *op. cit.*, p. 11.

gne Ferland en 1836: «*La morue verte ne s'apprête qu'en automne, quand les pluies deviennent trop fréquentes, pour qu'on puisse la faire sécher; on se contente de l'ouvrir, de la décoller, de la nettoyer et de la saler; elle est alors prête à être empaquetée.*»[10]

Mais la raison principale pour apprêter la morue reste sa grosseur: tellement, d'ailleurs, que les pêcheurs basques et normands, qui venaient en saison sur la côte, avaient conclu une entente à cette fin au début du XVIII[e] siècle: «*Les Normands ne veulent point de poisson sec, les Basques n'en veulent point de vert. Ils s'accommodent ensemble: les Normands prennent le grand poisson des Basques et les Basques reçoivent des Normands deux petites morues pour une grande, ainsi tout le monde est content et cela détruit l'opinion de quelques particuliers qui prétendent que le grand poisson qui se pêche sur les côtes n'est pas aussi bon que celui qui se prend sur le grand Banc. Si cela était, les Normands qui savent leurs intérêts et qui n'apportent ce poisson vert au Havre que pour Paris, ne se chargeraient pas d'une marchandise dont ils ne trouveraient pas de débit.*»[11]

En Gaspésie, et plus particulièrement sur la côte nord, les pêcheurs préparent de préférence la morue sèche, aussi nommée «*merluche*»; aujourd'hui, la morue sèche est tellement associée à la Gaspésie que les gourmets du monde entier y font référence sous les termes de «*Gaspé Cure*». Depuis des siècles, on prépare la merluche de la même façon: on est même étonné de constater que le séchage de la morue n'a guère varié depuis l'époque de la conquête (1760), alors qu'on décrivait ainsi les opérations requises:

«*Un des pêcheurs à qui l'on donne le nom de décolleur, avec un couteau qui est pointu et à deux tranchants vide la morue et lui rompt la tête qu'il sépare du corps. Un autre pêcheur pousse cette morue au trancheur qui est vis-a-vis de lui, contre une table dressée sur l'échafaud. Ce dernier avec un couteau à un seul tranchant mais qui a en moyenne*

10 FERLAND, *op. cit.*, p. 209.

11 Mémoire anonyme de 1706, dans Bona ARSENAULT, *op. cit.*, p. 12.

six pouces, dix-huit lignes en largeur et qui est fort épais du côté du dos pour en augmenter le poids, tire l'arête depuis les deux tiers du côté de la tête et laisse tomber la morue dans un tonneau. Le saleur la transporte aussitôt à l'écart dans ce tonneau et l'y arrange la peau en bas. Il la couvre ensuite de sel, mais très légèrement en arrangeant lits par lits ces morues les unes sur les autres.

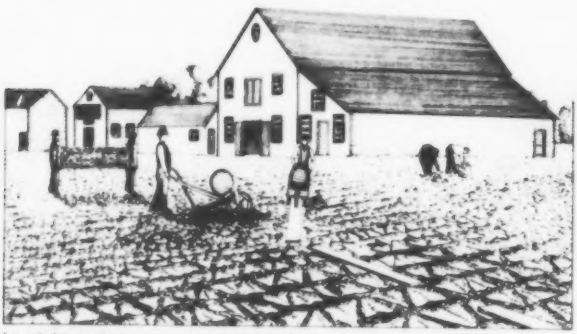
Des vigneaux et des «piles» de morue séchée sur le barachois de Grand-Étang vers 1920

«Quand elle a un peu séché, on la met par paquets de cinq ou six, toujours la peau en haut pendant la nuit et pendant le mauvais temps. On continue à l'étendre plus ou moins de jours selon que le temps favorise et jusqu'à ce qu'elle soit à demi séchée. Alors on en fait des pilles en rond ou en forme de colombiers. Elle reste dans cette position pendant quelques jours, après quoi on la remet à l'air en la retournant selon le besoin avant que d'en faire de grosses pilles dans la même forme et dans lesquelles on la laisse quelquefois quinze jours sans la changer ni l'étendre. On la remet à l'air et quand elle est presque sèche on la rassemble et on la laisse suer. On la change ensuite une fois de place, on appelle cette opération recapiller.»[12]

12 Mémoire de 1760, dans Bona ARSENAULT, op. cit., p. 13.

On constate à quel point les opérations de séchage semblent longues et complexes: mais, dans l'ensemble, cette technique a très peu changé avec le temps. On voit encore en plusieurs endroits ces vignots* où la morue sèche au soleil: les plus anciens sont recouverts de branchages, alors que les plus récents sont constitués de grillages métalliques. Autrefois, on trouvait de tels vignots à côté de chaque maison de pêcheur; le séchage de la morue sur les vignots était le plus souvent confié aux soins des femmes et des enfants. Par mauvais temps, on avait prévu de petits toits amovibles dont on recouvrait les vignots. Par ailleurs, là où l'on disposait de grandes surfaces graveleuses, par exemple d'une plage de galets, on séchait la morue à même le sol sur cet espace qu'on nommait la *«grave»*. Les tas de morues empilées *«en forme de colombiers»* existaient encore au début du siècle, ainsi qu'en témoignent certaines photographies anciennes.

Précisons enfin que la merluche pouvait présenter des qualités différentes selon les soins qu'on avait apportés au séchage. Selon Ferland, *«la morue seche est ou «marchande» ou «de refection», suivant qu'elle a ete traitee avec plus ou moins de soin. On dit que la morue est marchande, lorsque, apres la preparation, la chair ne presente ni tache, ni coupure, ni meurtrissure: elle se vend plus cher que l'autre, et est destinee aux marches du Bresil, de l'Espagne et de*

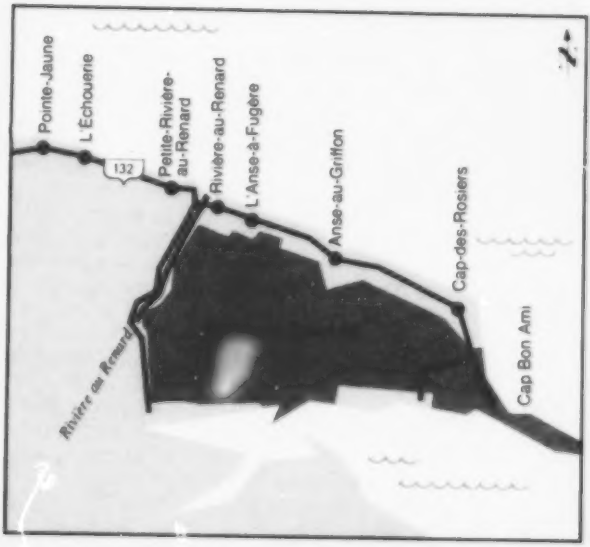


Le séchage de la morue sur la grave d'une compagnie, à Gaspé, vers 1900

l'Italie. La morue de réfection est gardée pour le Canada et les Indes Occidentales. Elle forme la principale nourriture du pêcheur gaspésien; il laissera de côté la morue marchande, comme trop insipide, et choisira pour son dîner celle dont la chair tachetée dénote que les mouches y ont déposé leurs oeufs. Ces matières étrangères produisent de la fermentation dans les parties voisines et leur donnent un goût plus piquant.»[13]

13 FERLAND, *op. cit.*, p. 208-209.

foyer 6
De Pointe-Jaune à Forillon



Le paysage

À parcourir ainsi la côte gaspésienne depuis le début de cet itinéraire, on finit par se faire à l'idée qu'il n'y a pas qu'un paysage «typique» de la Gaspésie, mais bien plusieurs; on y voit, en fait, un paysage qui se transforme continuellement contre l'horizon imperturbable de la mer. Depuis L'Anse-à-Valleau, c'est de nouveau un paysage différent qui commence à se définir, qui garde très peu de traits en commun avec les précédents.

De Pointe-Jaune, où débute ce foyer, jusqu'à L'Anse-au-Griffon, la route elle-même semble se mouler sur ces collines allongées entre lesquelles s'intercalent des vallées. Le même scénario se répète de village en village: du sommet des collines, la route s'engage dans une sorte de défilé qui débouche bientôt sur la mer, puis traverse un village niché autour d'une anse abritée par un cap rocheux. Le répit est cependant de courte durée, car la route se lance à nouveau à l'assaut de la prochaine colline, dont le flanc parfois trop raide a nécessité d'importants travaux de voirie. Pour accéder au sommet, la route prend l'allure d'une rampe: on n'a que le temps de jeter un coup d'oeil rapide sur les splendeurs du paysage qu'on vient de quitter et c'est déjà celui qui s'ouvre plus loin devant nous qui sollicite notre attention. La route emprunte un nouveau défilé pour atteindre un autre village.

Entre L'Anse-au-Griffon et Cap-des-Rosiers, on traverse une vaste «plaine» littorale: limitée du côté de la mer par une falaise vive, haute d'une vingtaine de mètres, elle s'étale en douceur jusqu'à une altitude de 50 à 60 mètres, là où le relief s'accentue et où commence la forêt. C'est une zone de basses terres au relief légèrement ondulé, que la mer de Goldtwaïth a recouvertes en partie à la fin de la dernière glaciation. Mais, comme l'invasion marine n'a pas laissé de traces évidentes dans ce secteur, il est difficile de déterminer les limites qu'elle a atteintes: certains spécialistes proposent une limite maximale de 22 mètres, alors que d'autres repoussent cette limite jusqu'à 45 mètres. Chose certaine, l'invasion marine a été beaucoup plus faible dans cette région que, par exemple, à Sainte-Anne-des-Monts.

Au delà, dans l'anse du cap des Rosiers, les terrains sont constitués de sédiments déposés sous forme de terrasses. Puis, plus loin, s'étend la péninsule de Forillon, ce bloc de roches sédimentaires à même lequel la mer a sculpté un paysage d'un autre monde.

Les compagnies de pêche et la révolte

Au risque de simplifier outre mesure la trame historique de cette région, fréquentée depuis les débuts de la Nouvelle-France, nous nous bornerons ici à aborder un phénomène dont l'importance en Gaspésie reste fondamentale: le régime des *compagnies de pêche*. Amorcées dès la fin du XVIIIe siècle, les entreprises de ces diverses compagnies connurent leurs heures de gloire surtout dans la baie des Chaleurs, alors que la côte nord gaspésienne était encore presque déserte; mais, à mesure que s'amplifia le peuplement du nord de la Gaspésie, elles étendirent leur emprise vers ces régions. Si les établissements de ces compagnies de pêche ont effectivement débordé sur les régions situées plus à l'ouest, comprises dans les foyers précédents, ce n'est véritablement que dans ce foyer que leurs entreprises ont connu une ampleur digne de mention; c'est du reste ici, autour de Rivière-au-Renard, que s'est joué l'acte principal qui devait mettre fin pour de bon à plus d'un siècle d'un régime qui, pour plusieurs observateurs, ressemblait à de nombreux égards à un régime de terreur.

Revenons dans le temps, vers 1764, alors qu'un entrepreneur de pêche du nom de *Charles Robin*, originaire de l'île anglo-normande de *Jersey*, commence à s'intéresser au poisson des côtes gaspésiennes. Chaque printemps, Robin amène plusieurs de ses compatriotes sur de grands navires de Jersey pour faire la pêche près de la côte; durant la saison, ces navires sont remisés à Gaspé ou à Paspébiac, là où Robin choisit de s'installer un pied-à-terre sur la côte. La pêche s'effectue dans des bateaux plus petits, et son produit, salé puis séché avec l'assistance de la population locale, repart à l'automne vers l'Europe, où se fait la mise en marché du poisson. Ce cycle d'opérations se répète d'année en année jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; puis, la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre force Robin à abandonner son va-et-vient entre les côtes de l'Atlantique.

En 1800, Charles Robin revient en Gaspésie, déterminé cette fois à s'y établir en permanence; il installe son quartier général à Paspébiac, dans la baie des Chaleurs, et c'est à partir de là qu'il dirigera ses opérations de pêche, ouvrant au fil des années des dizaines de succursales sur la côte gaspésienne, et même sur la basse côte nord du Saint-Laurent. Robin se taillera très vite une fortune considérable, mettant à profit son activité de pêche dans un territoire jusque là négligé par les entrepreneurs locaux. Très tôt, ses entreprises furent caractérisées par un mode de fonctionnement à tout le moins ingénieux, dont on ne peut toutefois vanter l'honnêteté et l'humanisme: en effet, au dire de ses contemporains, il semble que le système de Robin tenait plutôt à une forme d'esclavage envers la population gaspésienne qu'à autre chose. Le géographe Raoul Blanchard résumait ainsi le système de Robin.

«Charles Robin s'aperçoit très vite que son système commercial ne peut fonctionner à plein rendement que si les pêcheurs sont exacts à lui apporter le poisson, que si les prix qu'ils demandent de ce poisson sont peu élevés, bref, que si les pêcheurs sont entièrement à sa discrétion. Pour obtenir ce résultat, il procède de plusieurs façons. Il se rend acquéreur des terres arables autour des villages de pêche et ne cède aux pêcheurs que de très petits lots; de la sorte, les pêcheurs ne pourront pas s'évader vers l'agriculture et y trouver des bénéfices; leur maigre champ leur assurera tout juste quelques ressources alimentaires; ils sont murés dans la pêche. A ces pêcheurs, c'est lui, grand patron, qui fournit les barques, que le pauvre «habitant», manquant d'argent et de technique, ne peut se procurer lui-même; mais chaque barque doit être payée 25 à 35 dollars par saison, somme énorme pour le pêcheur, et ensuite celui-ci doit s'engager à venir vendre tout le poisson qu'il prendra, au dépôt de la Société qui lui fournit l'embarcation.

«Ce n'est pas tout: Charles Robin imagine en 1783 un «truck-system»: les pêcheurs ne sont plus payés que par moitié en argent; le reste est payable en nature, aux magasins de denrées de toute sorte que la Société Robin ouvre à chacun de ses comptoirs. Ainsi les pêcheurs ne se fournissent plus que chez Robin; et comme on avance à ces grands enfants

imprévoyants des marchandises à crédit, ils restent toujours débiteurs; ils sont liés à leur maître et seigneur. L'impérieux Jersyais imposait même à ses commis, tous originaires des îles anglo-normandes, une discipline monacale, l'état de célibat, et jusqu'à un règlement pour leur nourriture; d'autre part les écoles étaient proscrites: «il n'y a pas besoin d'instruction pour les pêcheurs», écrivait son successeur Philip Robin à ses commis; «s'ils étaient instruits, en seraient-ils plus habiles à la pêche?»[1]

Pendant que Charles Robin se taillait une place confortable dans la baie des Chaleurs, une autre famille jersiaise s'installait à Grande-Grève, dans la péninsule de Forillon, ouvrant des postes à L'Anse-à-Valleau, à L'Anse-au-Griffon et à Cap-des-Rosiers; depuis 1770, la famille des *Janvrin* s'occupait à mettre en place un système comparable à celui de Robin dans la baie de Gaspé puis, à mesure que la côte nord gaspésienne se peuplait, à y étendre ses succursales. Entre 1844 et 1859, les Janvrin devaient vendre leurs postes à *William Fruing*, le fils adoptif de Robin: Fruing, d'abord premier mandataire de Robin à Paspébiac, épouse par la suite une demoiselle Janvrin, héritant par le fait même des intérêts de la famille. C'est ainsi que de Jersiais en Jersiais, le monopole des pêcheries gaspésiennes gagne en importance, sans jamais, toutefois, échapper des mains d'une poignée d'hommes unis autant par leur origine ethnique que par des alliances familiales. On pourrait élaborer ce scénario en y ajoutant les noms des frères *Le Bouthillier* ou de la famille Fauvel, tous des Jersiais qui furent d'abord des agents de Charles Robin; d'autres entrepreneurs jersiais, tels John et Elie Collas, Le Marquand, Valpy et plusieurs autres, étendirent ce réseau en s'associant aux entreprises de Robin.

Pourquoi ajouter qu'il était aisé de faire partager à tout ce beau monde les mêmes intérêts: sous le couvert d'une compétition ouverte entre diverses compagnies autonomes, tous parvenaient à s'entendre sur les prix à accorder aux pêcheurs pour leur poisson, ou sur des taux uniformes pour

1 Raoul BLANCHARD, *L'Est du Canada français. Province de Québec*, Librairie Beauchemin, Montréal, 1935, vol. I, p. 68-69.

les denrées et les agrès qu'on leur échangeait. On avait en main un réseau d'outils qui permettait un contrôle quasi total de l'économie gaspésienne, sans parler de la mainmise qu'on exerçait sur les mentalités et les idéologies locales. Certains iront même jusqu'à se lancer en politique, John Le Bouthillier, par exemple, qui fut député à la chambre du Bas-Canada, représentant tantôt le district de Gaspé, tantôt celui de Bonaventure, entre 1833 et 1867.

«*Les Gaspésiens,* écrit Auguste Béchard en 1888, *(. . .) sont ce que la maison Robin les a faits: pêcheurs de morue et rien autre chose. Agriculture, écoles et le reste, à bas tout cela! Et vive la morue, le dieu des Jerseyais! (. . .) Depuis quelques années, cependant, des prêtres sont parvenus à faire comprendre à quelques-uns de ces pêcheurs, fils, petits-fils et arrière-petits-fils de pêcheurs, que l'avenir pour eux était dans la culture de leurs terres et dans l'établissement d'écoles; et ceux qui ont suivi les conseils de leurs curés, leurs meilleurs amis, se sont vus récompensés, au bout de quelques années, en acquérant une aisance relative et en devenant indépendants du monopole honteux exercé sur les pêcheurs par la maison Robin. Malheureusement, cette maison a trouvé plusieurs imitateurs chez d'autres marchands jersiais, race de vampires sans entrailles et sans caractère moral. Ce sont eux et eux seuls qui ont sucé les sueurs et le sang des pêcheurs gaspésiens, qui les ont tenus dans la misère, loin des écoles, de l'agriculture et de toute idée de progrès. C'est donc sur eux, sur ces sangsues de pêcheurs, que doit retomber de tout son poids le reproche que l'on peut faire en voyant l'apathie, l'engourdissement, le sommeil de cette brave population. Ces marchands engraissés ayant recueilli le profit matériel de leur commerce infâme, il n'est que juste qu'ils en recueillent aussi toute la honte et toute la malédiction. (. . .) On parle de la barbarie du moyen-âge; mais dites-moi donc si l'on peut trouver, à cette époque reculée, des Barbares plus barbares que les Jersiais qui ont appauvri la Gaspésie et l'ont tenue dans la misère autant et aussi longtemps qu'ils l'ont pu?* [2]»

---

2 Auguste BÉCHARD, «La Gaspésie en 1888», l'Imprimerie nationale, Québec, 1918, p. 21 et 24.

Vers 1900, les principaux comptoirs de la côte nord de la Gaspésie sont aux mains de trois compagnies: la *Fruing*, la *Robin Collas*, de même que celle mise sur pied par un immigrant russe du nom de *Hyman*. Ces compagnies évitent de se faire concurrence et conviennent d'offrir un même prix pour la morue qu'apportent les pêcheurs; ainsi tout en s'assurant une marge généreuse de profits, elles favorisent l'endettement des pêcheurs. «*Les commerçants, trop intelligents pour se faire concurrence, convenaient d'un prix uniforme, et le pêcheur, lui, était bien obligé de donner sa morue là où on lui avait fourni les agrès pour la pêche. Et si, en fin de saison, le produit de sa pêche ne suffisait pas à solder ses comptes, le marchand consentait à attendre . . . Son commerce lucratif le lui permettait bien. Pour garantir ses créances, la compagnie faisait hypothéquer les biens. De plus, le pêcheur, d'une façon générale, ne touchait pas d'argent. Il était payé en marchandises. Celui qui avait réussi à payer ses comptes et à qui il revenait une balance après règlement, recevait de son marchand, soit une pipe, soit un sac à tabac: prime bien dérisoire, mais qui avait aux yeux du client une signification: celle d'être libre de ses redevances . . .*[3]»

En 1908, les événements se précipitent. Les compagnies avaient offert, cette année-là, $5 le quintal pour la morue; les pêcheurs pouvaient s'attendre à un revenu qui se situait entre $300 et $350 pour leur saison de pêche. Quelques semaines plus tard, toutefois, les commerçants reviennent sur leur décision et ramènent leur offre à $3 le quintal. Exaspérés par cette baisse subite des prix suite à la connivence des compagnies, les pêcheurs tentent de vendre leur morue directement sur le marché de Halifax, et s'assurent le concours de quelques capitaines de goélettes qui se chargeront d'apporter le poisson sur place; flairant la manoeuvre, les compagnies soudoient les capitaines afin de protéger leurs profits, et la tentative des pêcheurs échoue.

C'en était trop pour les pêcheurs, dont l'exaspération atteignait son comble. Ils choisissent donc de faire la grève,

---

3 Augustine JALBERT-CÔTÉ, «La récolte de 1909 à Rivière-au-Renard», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. IV, 1966, no 1, p. 6.

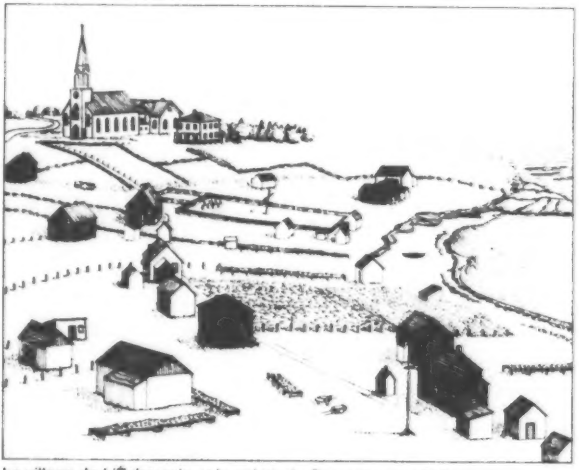
refusant d'aller pêcher, et constituent une délégation formée de représentants de tous les villages de la côte depuis L'Anse-à-Valleau jusqu'à Rivière-au-Renard; les délégués ont pour mandat de représenter les pêcheurs auprès des compagnies, afin d'obtenir $4 le quintal pour leur morue. Arrivés à Rivière-au-Renard où se trouvent les agents des compagnies, les délégués se heurtent à une porte close: les agents refusent de les écouter et, pris de panique, tentent de s'enfuir. À la suite de péripéties dignes d'un bon film policier, les pêcheurs parviennent à les rattraper. Les agents des compagnies prennent peur, et l'un d'eux fait feu sur le groupe avec son revolver, blessant un des pêcheurs: le coupable reçoit alors une bonne raclée de la part des délégués, et le calme revient.

Évidemment, les compagnies ne se laissent pas intimider. Grossissant sans doute l'ampleur du conflit, les commerçants parviennent à amener sur place un détachement de soldats à bord de la frégate *Princesse:* sitôt que les pêcheurs voient arriver le navire dans l'anse de la rivière au Renard, ceux qui avaient pris part à la grève vont se cacher dans les bois, paralysant de la sorte les activités de pêche. La frégate repart donc bredouille et va débarquer les soldats à Pointe-à-la-Renommée, 24 kilomètres plus à l'ouest; de là, le détachement reviendra sur la côte, envahissant village après village, effectuant de nombreuses arrestations à la pointe des armes chez les pêcheurs, que le départ simulé de la frégate avait remis en confiance. Durant un mois, la terreur règne sur les villages de la côte; au terme du conflit, une vingtaine de pêcheurs se retrouveront en prison.

La *révolte de Rivière-au-Renard* avait apparemment abouti à un échec: les compagnies avaient gagné sur les pêcheurs qui ne purent résister à l'arrivée des soldats. Mais, pendant que se déroulaient ces tristes événements, les pêcheurs s'étaient assuré la solidarité de beaucoup de gens, notamment des membres du clergé qui entreprirent les démarches pour que les pêcheurs puissent désormais expédier leur poisson directement en Italie. Aidés par la banque Canadienne nationale, des accords furent négociés avec des importateurs italiens: les Gaspésiens étaient parvenus à secouer le joug de ceux qui les exploitaient sans scrupules.

L'Échouerie

Les lieux-dits de Pointe-Jaune, L'Échouerie et Petit-Cap constituent la paroisse de Saint-Maurice-de-L'Échouerie. Ici, la route colle au rivage, où la présence d'une plage sablonneuse, dans la Grande Anse, valut à L'Échouerie son toponyme: ce terme désigne en effet, en langage maritime, *«Un lieu où les navires peuvent facilement s'échouer»*. Tout ce secteur est dominé par les activités de pêche qu'y poursuivent les résidents depuis l'époque des premières occupations sur cette partie de la côte. À Pointe-Jaune, à l'est, les barques des pêcheurs sont échouées sur la grève, où des cabestans* auront servi à les haler au delà de l'atteinte des vagues et des marées; à L'Échouerie, sur la pointe du Serpent, la pêche n'a plus ce caractère artisanal qu'elle présentait à Pointe-Jaune, cédant la place à une usine moderne pour la transformation du poisson, gérée par la coopérative des Pêcheurs unis du Québec. On y trouve toutefois, à quelques endroits, des vigneaux*, qui rappellent les anciens procédés utilisés pour la conservation des produits de la pêche.



Le village de L'Échouerie et la pointe du Serpent vers 1910.

Les pêcheurs de L'Échouerie participèrent activement aux événements de 1909 qui opposèrent les pêcheurs aux grandes compagnies; à maints égards, du reste, on sent dans le paysage, dans l'organisation du village et dans les gestes des résidents, l'importance de la pêche dans l'activité économique, mais aussi, peut-être plus qu'ailleurs, le rôle affectif qu'a acquis la pêche dans la vie locale. Ici, la superbe église de bois du village semble nouer une intime complicité avec les pêcheurs, comme pour garder en mémoire l'étroite solidarité que démontrèrent les missionnaires et les curés de L'Échouerie face aux revendications des pêcheurs; le cimetière, qui se prolonge derrière l'église sur la pointe du Serpent, ressemble à la proue d'un grand navire où des générations de pêcheurs reposent, affrontant dans la mort cette mer qui jadis battait la coque de leurs embarcations.

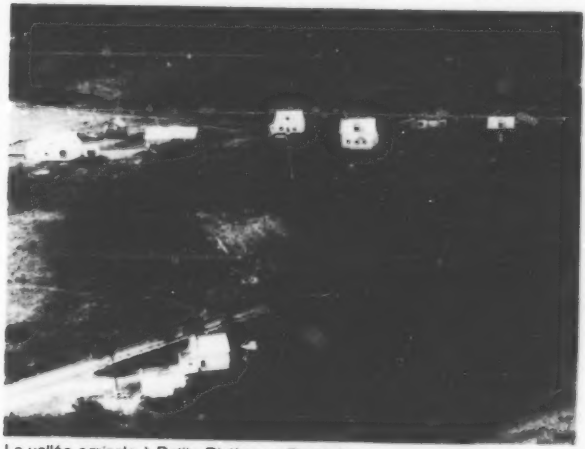
À L'Échouerie, d'ailleurs, la pêche semble entretenir plus que jamais cette relation presque organique qui conférait à l'activité quotidienne des pêcheurs son prolongement dans le domaine spirituel. Vers la fin de juin, chaque année, on renouvelle l'ancienne tradition de *la bénédiction des bateaux de pêche*, rappelant en cela des coutumes toujours vivantes en Bretagne et en Normandie, dans les vieux pays; cette émouvante cérémonie, à ce qu'on en dit, rassemble toujours la plupart des pêcheurs de la région.

La cérémonie se déroulait dans une petite anse, située un peu à l'ouest de l'église: il s'y trouve aujourd'hui un quai, construit vers 1930, au milieu d'un havre naturel protégé par une bande de récifs qui s'allongent à quelques mètres de la côte, au nord de la pointe du Serpent. Une trouée dans cette bande de rochers permet de pénétrer dans le havre; ces récifs semblent à la fois un danger pour la navigation et une protection contre les lames du large. Vers l'est, cette bande de récifs se prolonge au delà de la pointe, s'approchant de la surface au large de la Grande Anse pour former le récif du Serpent. La Grande Anse se termine à l'est par le cap Barré, ainsi nommé en raison des écorchis qu'on peut y voir à marée basse, où l'érosion a rongé des couches de roches relevées à la verticale et alignées presque parallèlement au rivage.

Rivière-au-Renard

En sortant de Petit-Cap, la route s'élève sur une colline à près de 100 mètres au-dessus de la mer; au moment de redescendre, le visiteur pourra contempler du côté sud de la route le paysage magnifique d'une minuscule vallée agricole, où les champs semblent taillés à même la forêt. C'est la vallée de la *petite* rivière au Renard, où de très beaux ensembles agricoles nichés sur les flancs des collines captivent presque toute l'attention du visiteur, alors que le village lui-même se blottit à l'embouchure de la rivière.

Juste au bas de la colline, un chemin mène au sud à l'intérieur de la vallée pour enfin se perdre dans la forêt: l'endroit dégage une impression de tranquillité et de sécurité peu commune. Petite-Rivière-au-Renard est une localité formée d'habitations d'anciens pêcheurs qui échouaient autrefois leurs embarcations sur la plage sablonneuse au fond d'une petite anse, à l'embouchure de la rivière; le caractère agricole de la vallée y rappelle le rôle complémentaire de l'agriculture pour les résidents de l'endroit. Les meilleures terres se trouvent cependant près du littoral; ces lisières agricoles qui enveloppent les flancs de la vallée occupent des sols fort



La vallée agricole à Petite-Rivière-au-Renard.

pauvres, composés de dépôts morainiques laissés lors du passage du glacier. La couche de sol disponible à cet endroit est très mince et peu fertile, constituée d'un mélange d'argile, de sable, de gravier et parfois de blocs rocheux disposés en désordre.

Plus à l'est, après le cap aux Goélands, on pénètre dans le village de Rivière-au-Renard, réparti autour d'une grande anse dont le fond est occupé par un barachois magnifique. Aujourd'hui, en raison de la concentration des activités de pêche de la région à cet endroit, Rivière-au-Renard a perdu à peu près tout le charme qui caractérisait autrefois cette partie de la côte; on assiste en effet à Rivière-au-Renard aux conséquences de la volonté de faire de Rivière-au-Renard le centre unique de la pêche sur la côte nord gaspésienne. Le village est devenu une petite ville où poussent sans cesse les maisons préfabriquées et les maisons mobiles, logeant les travailleurs des usines de transformation du poisson; dans un environnement désormais industriel, les commerces de toutes sortes prolifèrent et c'est à peine si l'on peut reconnaître quelques vestiges du visage de Rivière-au-Renard, tel qu'il se présentait naguère. Victime de cette centralisation, le barachois de Rivière-au-Renard est aujourd'hui complètement dévisagé: on n'y voit plus que quelques maisons subsistant des occupations caractéristiques des pêcheurs d'il y a une vingtaine d'années.

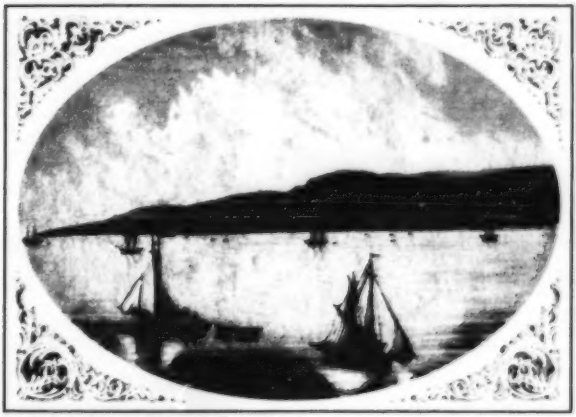
Le barachois de Rivière-au-Renard vers 1940.

f3

Pourtant, il y aurait eu intérêt à conserver au moins une partie des anciennes installations du barachois à Rivière-au-Renard: n'est-on pas sur les lieux mêmes où se vécurent les péripéties de la révolte des pêcheurs en 1909? Il ne reste rien pour garder en mémoire cette époque cruciale de l'histoire régionale, si ce n'est ce magasin de la compagnie *Robin, Jones and Whitman* à l'est de l'anse, que l'ironie du changement noie désormais dans les vastes installations des usines de conservation du poisson. Celles-ci occupent la pointe au Renard, à l'est de l'anse: on pourra y effectuer une visite, ne fût-ce que pour mesurer l'écart qui sépare la pêche *industrielle*, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, de la pêche *artisanale* dont on a déjà admiré les vestiges tout le long de la côte. Au sud de la vaste usine des Pêcheurs unis, on côtoie des aménagements qui ressemblent un peu à une cour de triage: c'est là qu'on remise les bateaux de pêche durant l'hiver, comme dans un grand stationnement maritime. À l'extrémité ouest du barachois, on a aménagé un petit havre où les embarcations plus petites trouvent refuge: l'activité des pêcheurs qui fréquentent ce havre détonne étrangement aux côtés des installations gigantesques de la pointe au Renard.

De l'art populaire à l'artisanat touristique: la fabrication de tapis crochetés à Rivière-au-Renard, vers 1930.

Au temps de l'abbé Ferland, en 1836, Rivière-au-Renard présentait un tout autre visage aux visiteurs qui y débarquaient. «*A une heure après midi*, raconte Ferland, *s'ouvre devant nous la baie de la grande rivière au Renard: la petite rivière de même nom se trouve à quelques milles au-dessus. Cette baie forme un demi-cercle, dont le diamètre peut être d'un mille. L'entrée est entre deux caps, sans cesse minés*



Rivière-au-Renard (Thomas Pye, 1866)

par les flots; autour du bassin, le terrain présente un amphithéâtre couvert de verdure et couronné de bois francs. Vers le fond de la baie et au-dessus de l'embouchure de la rivière au Renard se déploie un barachois, bordé de belles prairies. Des maisons éparses, habitées par dix-huit familles; quarante berges à l'ancre autour du bassin; un cul-de-poule (goélette à poupe allongée et pointue) de l'île Jersey; au rivage, des vignots, des chafauds; sur le penchant du coteau, une chapelle qui a vingt pieds de longueur et ressemble à une chambre de vaisseau: voilà un petit monde riant, animé, où tout annonce que nous sommes dans un pays uniquement occupé de la pêche.[4]»

4 J.-B.-A. FERLAND, «Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie en 1836», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VIII, 1970, no 2, p. 88.

Les premiers résidents de Rivière-au-Renard étaient des pêcheurs saisonniers originaires du bas du fleuve; en 1847, l'année de la grande famine en Irlande, un navire transportant des immigrants *irlandais* fit naufrage à Cap-des-Rosiers, et plusieurs des rescapés du sinistre furent accueillis par les familles de Rivière-au-Renard. Les nouveaux arrivés s'établirent volontiers à cet endroit, se mêlant aux familles françaises dont ils adoptèrent bientôt la langue; plusieurs des résidents actuels portent d'ailleurs des noms irlandais, bien qu'ils soient tous francophones. Le village fut érigé officiellement dès 1856, alors qu'il s'y trouvait près de soixante familles; on fonda la paroisse de Saint-Martin-de-la-Rivière-au-Renard quatre ans plus tard.

Jusqu'à la fin du siècle, alors qu'on y dénombrait déjà près de 1 500 résidents, l'activité locale était dominée par la pêche, l'agriculture étant comme partout négligée malgré la présence de bonnes terres dans la vallée qui s'ouvre le long de la rivière. À plusieurs égards, la vallée de Rivière-au-Renard rappelle celles de Mont-Saint-Pierre ou de Grande-Vallée, par exemple: comme ces dernières, cette vallée entaille profondément les collines, en sens perpendiculaire à la côte. De part et d'autre de la rivière qui s'y écoule, les occupations agricoles se succèdent sur des sols alluviaux et sur des terrasses marines bien développées: les habitations y composent deux localités, l'une à l'entrée de la vallée, nommée Val-Renard, et une autre tout au fond, désignée sous le nom de Morris. Ces localités se transforment cependant très vite de nos jours, les résidents abandonnant de plus en plus l'agriculture au profit de l'industrie des pêcheries qui réclame sans cesse une nouvelle main-d'oeuvre; on voit la vallée de Rivière-au-Renard changer de visage, se muant à vue d'oeil en banlieue-dortoir pour les travailleurs des industries de la région. Au delà de Morris, la route poursuit son cours jusqu'à Gaspé, offrant un raccourci commode pour les résidents; le visiteur aura cependant avantage à regagner la côte pour contourner la péninsule de Forillon.

À l'est de Rivière-au-Renard, les habitations se dispersent quelque peu, puis réapparaissent autour de l'anse à Fugère. Du côté ouest de cette anse, le cap Noir étend ses écorchis devant l'anse; on pourra voir à cet endroit l'établissement

des frères Curadeau, le plus important fabricant de morue sèche de la côte nord de la Gaspésie, ainsi qu'en témoignent les vignots qui s'étendent à perte de vue sur le cap Noir. Dans l'ensemble, c'est cependant l'activité agricole qui domine la vie des résidents à L'anse-à-Fugère. Les dernières habitations à l'est de cette localité se répartissent le long de la route: sur la falaise qui surplombe la côte, on remarquera la présence d'un moulin à scie, où le terrain jonché de sciure de bois brille au soleil comme un bijou dans son écrin. On aura intérêt à aller s'y promener, car il s'agit là d'un des rares moulins à caractère artisanal qui soient encore en opération sur la côte; on y procède au sciage de la planche, à l'aide d'équipements semblables à ceux qui devaient caractériser autrefois la plupart des petits moulins de la Gaspésie. Ce moulin occupe un site escarpé sur le flanc de la falaise riveraine, où il oppose à tous les vents sa silhouette trapue: il est d'ailleurs probable que ce moulin ait à l'origine fonctionné à l'aide d'une roue à vent, à l'instar des nombreux moulins qui parsemaient la côte avant l'apparition des moteurs mécaniques ou électriques.

Pêcheurs à Rivière-au-Renard vers 1940.

Moulin à scie artisanal à L'Anse-à-Fugère.

L'Anse-au-Griffon

Après L'Anse-à-Fugère, la route s'insinue entre deux petites montagnes en s'éloignant un peu de la mer; elle traverse ensuite le hameau agricole de Trait-Carré, puis se rapproche de nouveau du rivage. Nous arrivons bientôt en vue de L'Anse-au-Griffon; au nord-ouest une pointe s'avance dans la mer. L'Anse-au-Griffon présente de prime abord un caractère essentiellement agricole, mais, à ses débuts, l'endroit fut occupé par une majorité de pêcheurs.

Ce toponyme de L'Anse-au-Griffon est d'origine obscure: certains prétendent qu'on devrait écrire L'Anse-au-Gris-Fond, par allusion à la couleur des fonds marins de l'endroit; d'autres croient que *Griffon* était le nom d'un navire qui aurait visité l'endroit en 1732, commandé par Mathieu Forsythe, un descendant du premier seigneur de L'Anse-au-Griffon, l'entrepreneur de pêche Nicolas Denys. Quoi qu'il en soit, ce toponyme semble assez ancien puisqu'il figure déjà sur des cartes de 1744.

En 1836, il s'y trouvait déjà une quinzaine de familles catholiques, partagées entre des origines françaises et irlandaises: la langue parlée à cette époque semble avoir été un curieux mélange de français et d'anglais. Tous, évidemment, étaient pêcheurs; à cette époque, trois compagnies jersiaises, celles des Janvrin, de Buteau et des Le Bouthillier, y tenaient des comptoirs. Les résidents, même s'ils disposaient de bonnes terres agricoles, négligeaient totalement la culture au profit de la pêche, encouragés en cela par le système des compagnies jersiaises; il semble même qu'en 1854, lorsque les premiers lots offerts pour la colonisation agricole furent disponibles à L'Anse-au-Griffon, le Jersiais John Le Bouthillier les accapara, vraisemblablement pour protéger ses intérêts dans la pêche. Il se trouve d'ailleurs à L'Anse-au-Griffon l'un des plus splendides vestiges de l'ère des compagnies de pêche: aujourd'hui classé monument historique, le manoir que se fit construire en 1838 *Charles Le Bouthillier*, fils de John, occupe en effet le fond de l'anse au sud-est. On ne risque pas de se méprendre, car cette maison magnifique, toute blanche, contraste fortement avec toutes les autres par sa grandeur et le raffinement de son architecture; elle fut sans doute construite par des artisans de la

Coste-du-Sud, car les caractères les plus évidents de son architecture, tel le larmier cintré qui soutient les rives de la toiture, sont tout à fait les mêmes que ceux qu'on trouverait en abondance à Kamouraska ou à L'Islet. Le manoir Le Bouthillier constitue incontestablement le plus beau spécimen d'architecture de toute la côte gaspésienne.

Durant tout le XIX^e siècle, la pêche occupa sans partage la majorité de la population, qui atteignait à la fin du siècle près d'un millier d'habitants. L'endroit était réputé pour l'abondance de sa morue, qu'on pêchait à partir du petit havre disposé à l'embouchure de la rivière, près du manoir. Ici encore, une barre de sable referme l'embouchure de la vallée, isolant une lagune vers l'intérieur; l'étroit passage qu'emprunte la rivière pour déboucher dans l'anse au Griffon est assez profond pour permettre aux bateaux de pêche de pénétrer derrière la barre. Comme en bien d'autres endroits, l'entrée de la rivière a été canalisée entre des parois de bois pour servir de havre aux embarcations des pêcheurs; on y poursuit actuellement des travaux de restauration, afin de reconstituer le visage traditionnel du havre. On se propose même d'y reconstruire un village de pêcheurs: il est à espérer que le visiteur y retrouve, plutôt qu'une copie de Disneyland, le caractère authentique des origines.

Le manoir Le Bouthillier à L'Anse-au-Griffon.

Le barachois de la rivière au Griffon, au XIX^e siècle, grouillait d'une animation constante durant la saison de pêche: tellement, d'ailleurs, que certains observateurs de l'époque redoutaient le climat turbulent qui régnait parfois. On écrit en 1867:

«Cependant, il y a quelques germes de discorde tenant à une circonstance particulière à l'endroit. En hiver, chaque famille reste sur sa terre: mais en été, pendant le temps de la pêche, les familles se réunissent toutes sur le banc de sable formé à l'embouchure de la rivière et au fond de la baie. Là, les maisons sont trop voisines et le contact entre les familles, surtout les femmes et les enfants, est trop immédiat et devient la cause de bien des dissensions. Les gens de l'Anse-au-Griffon sont un peu orgueilleux et opiniâtres.[5]»

Si jamais le projet de reconstitution du village de pêcheurs se matérialise à L'Anse-au-Griffon, on se retrouvera comme au bon vieux temps, à la différence que l'occupation saisonnière du barachois sera plus motivée par le tourisme que par la pêche.

Derrière L'Anse-au-Griffon, à l'intérieur des terres, s'étend une très belle vallée qui rejoint presque la baie de Gaspé plus au sud; anciennement, avant que la péninsule de Forillon ne soit occupée par le parc fédéral, la route qui s'introduit dans la vallée débouchait près de Penouïl. Sur les deux tiers de son parcours, des établissements agricoles occupaient tout le côté ouest de la vallée; mais avec la création du Parc de Forillon, une bonne partie des résidents de la vallée furent évincés, leurs maisons démolies, et toute la population de la région s'est vu retirer le droit de chasser sur les anciennes propriétés. Cette mesure restrictive a eu pour effet de transformer beaucoup de résidents, qui chassaient autrefois pour les besoins de leurs familles, en braconniers passibles de diverses sanctions. Aujourd'hui, seule la partie nord-est de la vallée est encore occupée: à peine un kilomètre et demi à l'intérieur, une barrière bloque désormais l'accès à la vallée. Les établissements agricoles qui

5 L. BLAIS, «Missions de la Gaspésie 1867», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. V, 1967, no 1, p. 14.

subsistent encore à la tête de la vallée méritent toutefois une visite; on pourra effectuer un circuit en empruntant la route qui s'engage au sud, à l'ouest de la rivière, puis ressortir par une autre route à l'est.

Cette partie de la vallée regroupe plusieurs fermes dignes d'intérêt sur des terrains vallonnés où la rivière dessine ses méandres et dont les sols alluviaux ou sédimentaires présentent d'excellentes qualités pour l'agriculture, qui se résume ici à diverses formes d'élevage et de culture maraîchère. On remarquera en particulier la variété de formes architecturales que montrent les bâtiments de ferme, comme c'est d'ailleurs le cas dans tout ce foyer; cette variété de formes, notamment celles des toitures, tend à mettre en évidence la diversité des origines ethniques des résidents, qui apportèrent avec eux de nombreuses influences culturelles lorsqu'ils s'établirent dans la région. Les bâtiments les plus fréquents, outre la maison, sont la grange et l'étable, souvent combinées dans un même bâtiment allongé; caractère particulier à ce secteur, la présence près des maisons d'une «boutique», souvent à deux étages, réservée à diverses occupations artisanales, dont la préparation des agrès et des filets, car ces agriculteurs de la vallée n'ont pas tout à fait délaissé la pêche.

Des gens de L'Anse-au-Griffon travaillent à leurs filets, près d'une boutique dans la vallée.

En regagnant la route 132, on se retrouve près du rivage, qui connaîtra une occupation continue jusqu'à l'anse du cap des Rosiers, au nord de Forillon. Sur cette partie de la côte, les villages ne se distingueront plus les uns des autres, tant les habitations s'y trouvent concentrées de part et d'autre de la route. En général, ce sont des établissements de caractère agricole, comparables à ceux que nous avons vus dans la vallée de l'anse au Griffon.

Cap-des-Rosiers

Après L'Anse-au-Griffon, la route épouse le profil de la côte où elle croise les lieux-dits des Trois-Ruisseaux et de l'Anse-Jersey (Jersey Cove), pour enfin rejoindre Cap-des-Rosiers. Le paysage présente l'aspect d'une large plaine côtière glissant en pente douce vers la mer, où une falaise escarpée s'affronte au rivage; cette plaine est une surface d'abrasion rocheuse, aplanie par des milliers de millénaires d'érosion, et les terrains y sont recouverts d'un placage apparemment très mince de dépôts meubles qui constituent un sol. Largement déboisée, cette plaine regroupe depuis près de deux siècles les terres que les pêcheurs de l'endroit exploitaient pour compléter le produit de leur pêche; aujourd'hui, l'activité agricole a gagné un peu d'ampleur, car la pêche ne suffit plus à faire vivre la population locale. La plaine côtière de Cap-des-Rosiers se termine près du cap Bon Ami par une falaise élevée et abrupte, constituée de formations rocheuses différentes, appartenant à une époque géologique plus récente que celle où se forma le reste de la côte nord gaspésienne. Désormais, la section est de Cap-des-Rosiers, de même que tout le territoire situé derrière la zone déboisée, fait partie du Parc de Forillon, une entreprise du gouvernement fédéral dont nous parlerons plus loin.

Champlain donna son nom au cap en 1632, en raison, semble-t-il, de l'abondance des rosiers sauvages qui recouvraient la falaise. Des pêcheurs saisonniers fréquentaient déjà cet endroit à l'époque, car ils se trouvaient au fond des anses environnantes à proximité du *banc des Américains*, où la morue était abondante et très belle à environ 25 kilomètres de la côte; ils pouvaient, par ailleurs, sécher leur morue sur les graves* qui entaillent la falaise du cap, l'étendant sur les

galets de la plage. Le village proprement dit ne commença cependant à accueillir ses premiers résidents qu'au début du XIXe siècle; lorsqu'en 1847 le *Carricks*, un navire chargé d'immigrants irlandais fuyant la grande famine qui sévissait chez eux, s'abîma près de Cap-des-Rosiers, une partie des 187 naufragés s'établit au Cap. Originaires de Slico, les réfugiés se mêlèrent aux résidents français, dont ils partageaient déjà la religion et dont ils finirent par adopter la langue; vers 1859, le village comptait 32 familles canadiennes et irlandaises, toutes bilingues, mais il semble qu'on y parlait de préférence le français.

Entre 1867 et 1874, Cap-des-Rosiers était desservi par voie de mission; ce n'est qu'en 1873 qu'on y érigea une paroisse, sous le patronage de saint Alban, du prénom même d'Alban Bond, un résident qui accueillait auparavant les missionnaires chez lui. En 1874, on y érigeait une municipalité. La population augmenta progressivement jusque vers 1925, alors qu'on y dénombrait plus d'un millier d'habitants, puis elle régressa régulièrement jusqu'à nos jours. Le havre que fréquentaient les pêcheurs du cap est situé à Cap-des-Rosiers-Est, à l'embouchure du ruisseau qui porte le nom du village; aujourd'hui, cet aménagement magnifique fait partie intégrante du Parc de Forillon, dont les autorités, malheureusement, n'encouragent la pêche qu'à titre d'attraction touristique.

Le cap des Rosiers a de tout temps constitué un haut-lieu de la navigation: pour les navigateurs, le cap constitue le point de démarcation entre le fleuve et le golfe Saint-Laurent. C'est à partir d'ici qu'en 1759 un officier français vit venir la flotte de Wolfe, et s'en alla avertir le gouverneur de Québec de l'arrivée de l'ennemi. Par ailleurs, Cap-des-Rosiers est sans doute l'endroit qui fut témoin du plus grand nombre de naufrages de toute la côte gaspésienne: on compte par dizaines les navires de tout tonnage et de toute nationalité qui, à l'instar du *Carricks* en 1847, se heurtèrent ici à la côte. Selon Faucher de Saint-Maurice, qui navigue près du cap vers le fin du XIXe siècle, les difficultés qu'y rencontrent les navigateurs seraient surtout le fait de certains vents: « . . . *Au cap des Rosiers, un navire peut s'abriter par un vent de*

nord-ouest, bien que l'ancrage y soit mauvais, mais par un vent d'est, le ressac est terrible sur cette côte.[6]»

Le rivage à Cap-des-Rosiers.

Pour parer à ces dangers, on établit en 1858 un phare à Cap-des-Rosiers. Il s'agit d'une tour circulaire haute de 37 mètres, l'une des plus élevées de la côte; la maison du gardien, située près de la route, se reconnaît aisément à son parterre, où nichent de très belles miniatures de bateaux et du phare. Faucher de Saint-Maurice ne dissimulait pas son envie, lorsqu'il décrit, dans ses *Promenades dans le Golfe Saint-Laurent,* l'existence du gardien du phare au cap des Rosiers: «*De tous les phares du Saint-Laurent, celui du cap des Rosiers est le plus agréable à habiter. Ici, le gardien n'a pas à lutter contre l'isolement et l'abandon. Le gouvernement lui donne un logement de rentier. Tous les jours, le télégraphe se charge de le mettre au courant de ce qui se passe dans le monde. Un courrier y arrive tant bien que mal; le prêtre et le médecin sont à la porte: et si le salaire n'est pas très élevé, le gardien a l'avantage d'être payé régulièrement. Que peut-on désirer de plus? Je connais de par le*

---

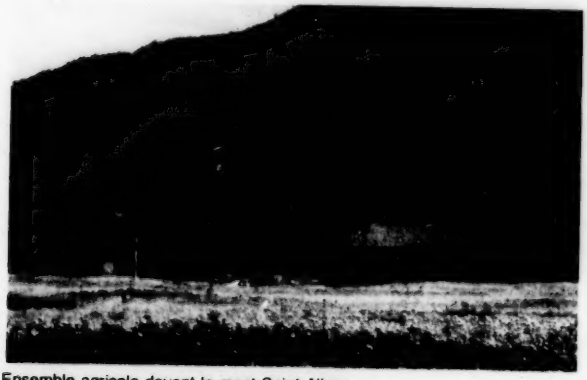
6 FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *De tribord à babord* «Promenades dans le Golfe Saint-Laurent». Éditions de l'Aurore, Montréal, 1975, p. 231.

monde, un philosophe, vieux rat de bibliothèque qui, à ces conditions-là, consentirait volontiers à venir s'enfouir ici, pour le restant de ses jours.[7]»

À l'est du phare, on rejoint les barrières du Parc de Forillon. Pour un dollar, on vous permettra de passer, même s'il vous semble que c'est cher pour visiter un territoire qui, en principe, vous appartient et pour l'aménagement duquel vous avez déjà contribué de vos taxes et de vos impôts! Ne vous scandalisez pas, car on exige la même chose des gens qui y vivent, et même de ceux qu'on a évincés de leurs maisons pour y établir le parc.

Le Parc de Forillon

Le Parc de Forillon couvre une étendue de 238 kilomètres carrés, bordée au nord par les villages de L'Anse-au-Griffon et de Cap-des-Rosiers, ainsi que par le fleuve Saint-Laurent



Ensemble agricole devant le mont Saint-Alban, à Cap-des-Rosiers-Est (Parc de Forillon).

là où la presqu'île de Forillon étend son éperon effilé dans les eaux du golfe; au sud, le parc touche à la baie de Gaspé jusqu'au cap aux Os, puis s'étend derrière les limites déboi-

7 FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *op. cit.*, p. 231.

sées des villages jusqu'à Saint-Majorique, non sans regagner le rivage dans le secteur de Penouïl. Nous aborderons la partie sud du parc dans le prochain foyer, car la trame historique de ce secteur est intimement liée à celle de la baie de Gaspé. Ce territoire immense — et immensément enchanteur — réunit des zones naturelles très représentatives en termes de géologie, de flore et de faune, mais aussi en termes d'occupations humaines. «*Le parc national de Forillon*», écrit-on dans le dépliant d'information officiel, *a pour but de préserver, à l'intention du peuple canadien, les richesses naturelles et culturelles de ce territoire, en fonction du thème choisi: «l'harmonie entre l'homme, la terre et la mer».*» Sans vouloir déprécier les efforts qu'on a mis pour la conservation des éléments naturels du parc, il nous semble toutefois que cet énoncé d'intentions brûle d'une ironie malsaine quant aux caractères culturels du territoire.

En effet, lors de la conception et de l'implantation du Parc de Forillon, tout a été mis en oeuvre pour effacer le plus possible les traces de l'occupation humaine du territoire, pourtant fréquenté dès le début du XVII^e siècle, et même avant. Les résidents des villages de Cap-des-Rosiers-Est, L'Anse-aux-Sauvages, Grande-Grève et Petit-Gaspé furent tous évincés les uns après les autres, leurs possessions expropriées au terme d'une longue suite d'interventions qui ressemblaient souvent à un chantage éhonté: il est arrivé, au dire des anciens résidents, qu'on aille négocier les ententes d'expropriation pendant que les maisons voisines étaient incendiées sous leurs yeux. Moment et spectacle des mieux choisis pour convaincre rapidement les résidents de déménager! Si ça ne suffisait pas, ce pouvait être votre propre grange et votre bétail qui, par hasard, brûleraient bientôt pour vous convaincre de partir. De là, les résidents allèrent s'entasser dans les villes ou dans des maisons préfabriquées ou finir leurs jours au milieu d'étrangers, dans un contexte qui n'a rien de familier pour les gens de Forillon.

Il ne reste plus, dans tout le Parc de Forillon, qu'à peine une dizaine d'établissements de ceux qui constituaient autrefois les villages de la région; des centaines d'autres ont été littéralement rasés du paysage, et seuls quelques champs en friche demeurent sur les lieux pour rappeler cette «*harmonie*

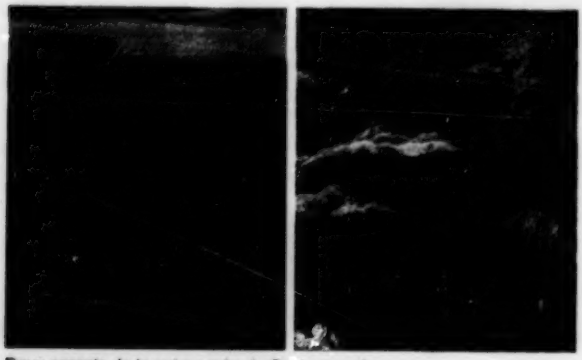
entre l'homme, la terre et la mer». Et encore, les naturalistes du parc nous avouent souhaiter que les visiteurs n'aillent pas voir les quelques vestiges qui restent, et on s'efforce même de tracer les sentiers pour éviter ces endroits. On se demande comment on pourra justifier aux yeux de l'histoire ces interventions qui ont effacé à tout jamais le visage culturel de Forillon: est-ce que la conservation de la nature peut, à elle seule, excuser ce qu'on a fait subir aux gens et compenser l'absence des traces culturelles qui, justement, mettaient en évidence l'harmonie entre l'homme et son milieu naturel?

À Cap-des-Rosiers-Est, entre le havre de pêche et le mont Saint-Alban, on peut voir le contraste frappant existant entre quelques occupations anciennes du village et ce que les planificateurs du parc semblent réserver pour l'avenir de la population locale. En effet, il se trouve encore près du rivage deux ou trois ensembles agricoles caractéristiques de l'endroit, dont on ne sait comment et pourquoi au juste ils ont échappé au pic des démolisseurs; un peu plus loin au sud, on croise en direction du camping le village moderne où l'on se propose de loger les résidents de Forillon qui n'ont pas su s'adapter ailleurs. Quelle horreur! Il y a dans nos villes des taudis malfamés où l'existence ne saurait être pire qu'ici.

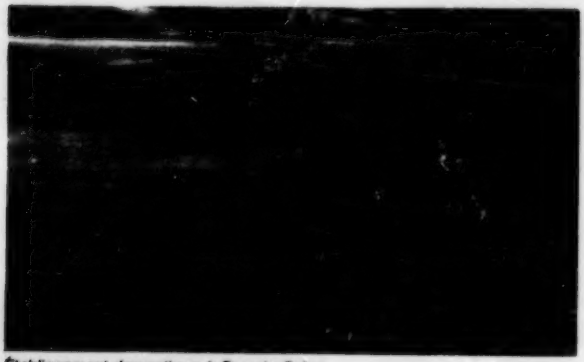
Pour oublier, allons voir ce que nous réserve la nature de Forillon. Là, au moins, on ne risque rien, car la planification du parc est en ce point irréprochable. On a aménagé dans le parc divers sentiers de randonnée pédestre, afin de faire profiter le visiteur des différentes facettes qu'y présente l'environnement; on s'informera, au centre d'accueil et d'interprétation installé à l'entrée du parc à Cap-des-Rosiers-Est, des facilités offertes et des programmes suggérés pour la visite des divers sentiers.

Voyons un peu ce que nous réservent les promenades dans la nature de Forillon; nous aborderons dans la baie de Gaspé ce qui concerne plus spécifiquement la culture. La situation maritime du parc de Forillon favorise la présence d'une faune très diversifiée, qui se répartit selon les habitudes de chaque espèce tantôt en forêt, tantôt sur les rivages, tantôt encore dans les eaux douces et salées qui s'y rencontrent. Au chapi-

tre de la *faune ailée*, le parc abrite plus de 220 espèces d'oiseaux, certains y séjournant lors de la migration de leur espèce, d'autres y nichant à l'année longue: *cormorans à aigrettes, mouettes tridactyles, guillemots noirs* et *goélands argentés* y sont les espèces les plus fréquentes en été, alors qu'elles hantent les falaises rocheuses. On peut y voir aussi diverses espèces de canards et d'oiseaux de proie, tel l'*aigle doré*.



Deux aspects de la nature près du Quai, un rocher du Parc de Forillon.



Établissement domestique à Grande-Grève, Parc de Forillon.

Les *mammifères marins* constituent l'une des attractions les plus appréciées du parc, dont ils fréquentent les rivages et les eaux du large, en quête de nourriture ou de repos. Outre le *phoque commun* qui vient à l'occasion se prélasser au soleil sur les rochers riverains des heures durant, le *rorqual commun*, bleu ou à bosse, y représente la famille des baleines, venant contourner le cap de Gaspé pour s'aventurer en groupe dans les eaux de la baie. Au XIX^e^ siècle, les baleinières de Penouil et de Gaspé leur faisaient la chasse pour profiter du marché de l'huile de baleine. On aperçoit également, au large, le *dauphin pilote* et, plus fréquemment, le *béluga*, ce marsouin blanc qui donna tant de fil à retordre aux pêcheurs de morue gaspésiens.

La forêt abrite d'autres *mammifères* tels le *cerf de Virginie (chevreuil)*, l'*orignal*, le *renard roux*, l'*ours noir*, le *lynx du Canada*, le *castor* et bien d'autres. Les rivières abondent de *truites mouchetées* et, parfois, quelques petits *saumons de l'Atlantique* s'y aventureront; mais c'est surtout en eau salée qu'on retrouve le saumon, qui remontera la baie de Gaspé pour frayer dans les rivières York, Dartmouth et Saint-Jean qui s'y jettent. Quant à la *flore*, le Parc de Forillon conserve des milliers d'espèces de plantes ou d'arbres, dont certaines sont extrêmement rares; les naturalistes du parc se feront un plaisir de vous renseigner à leur sujet.

Les plantes médicinales de la Gaspésie

Pour les anciens Gaspésiens, la présence d'un médecin était à peu près inexistante, sauf à l'occasion de courtes visites comme celle du docteur Von Iffland en 1821, qui parcourt les localités de la péninsule pour administrer un vaccin. D'ordinaire, la population locale devait s'en remettre à sa propre ingéniosité et à la flore environnante pour affronter la maladie. Dans cette médecine populaire des Gaspésiens, la flore forestière a toujours joué un rôle important, voire fondamental.

Déjà, les premiers colons de la Nouvelle-France avaient apporté dans leurs bagages une riche tradition dans l'utilisation des plantes comme médicaments, qu'ils transmirent de génération en génération: mais cette terre nouvelle ne rece-

lait pas tous les spécimens végétaux reconnus pour leur valeur médicinale dans leurs contrées d'origine. Bien sûr, ces premiers colons avaient eu soin d'amener quelques plantes domestiquées pour en poursuivre la culture en Amérique; mais celles-ci ne suffisaient plus, car des maladies inconnues en Europe sévissaient ici, contre lesquelles les herbes importées étaient impuissantes.

Les Amérindiens, quant à eux, connaissaient déjà ces maladies qui frappaient les nouveaux-venus; en Gaspésie, ceux qui fréquentaient la péninsule, lors de l'arrivée des colons et des pêcheurs, communiquèrent aux arrivants les secrets de leurs traditions médicinales. Ces Amérindiens avaient dû, longtemps avant l'apparition des blancs sur leurs territoires, acquérir la connaissance des plantes nécessaires pour combattre diverses maladies locales; le temps et l'expérience leur avaient permis de reconnaître les propriétés de telle ou telle plante contre une affection particulière. Ce savoir, qui était pour l'Indien une tradition, devint pour le blanc un héritage: aujourd'hui, l'usage de cette médecine populaire est encore assez répandu en Gaspésie, en particulier chez les habitants de certaines localités plus isolées. Pour ceux-ci, la médecine végétale fait encore office de médecin, tout comme au moment de l'arrivée des premiers colons: ils ne semblent pas s'en porter plus mal, et l'on prétend même que «les médecins perdent beaucoup plus de patients que les praticiens populaires de l'endroit».

Parmi les plantes qui entrent dans la pharmacopée gaspésienne, on en compte six qui sont utilisées plus fréquemment. Quatre d'entre elles sont indigènes: ce sont l'*achillée millefeuille*, l'*aralie à tige nue*, la *coptide du Groenland* et la *sanguinaire du Canada*, des plantes que, heureusement, la langue populaire a su nommer avec plus de poésie. Les deux autres ont été apportées d'Europe, dans les bagages des premiers colons: ce sont le *plantain majeur* et la *tanaisie vulgaire*.

L'achillée mille-feuille *(herbe à dinde)*
Plante vivace, dont la tige atteint de 30 à 60 cm. Ses fleurs blanches forment au bout de la tige une sorte de plateau, nommé «corymbe»; la couleur des fleurs tendra au rose, lorsque l'eau

qui les alimente est riche en minéraux. Elle croît dans les champs et dans les lieux secs, de même que sur les rochers maritimes. On l'emploie en décoction concentrée, en tisane contre la fièvre, ou encore comme astringent pour les reins.

L'achillée mille-feuille

L'aralie à tige nue

L'aralie à tige nue *(salsepareille)*
Plante à long rhizome, dont les pousses des feuilles et des fleurs émergent du même endroit. La feuille unique est divisée en trois parties découpées et dentées, tandis que la fleur se répartit en trois ombelles dissimulées sous la feuille. Elle produit un fruit pourpre tirant sur le noir, dont on peut fabriquer un bon vin domestique. Son rhizome séché et infusé purifie le sang, agit comme stimulant et peut s'employer en cataplasme contre les enflures.

Le coptide du Groenland

Le coptide du Groenland *(savoyane)*
Plante vivace à rhizome fin d'un jaune or. Les feuilles trilobées et les fleurs blanches de cette plante sont supportées par de longues queues fines. La savoyane fleurit au printemps dans les bois de conifères. Ses racines infusées constituent un excellent tonique en cas de faiblesse, et possèdent des qualités antiseptiques et antiscorbiques; on en mâche le rhizome pour soulager les maux de dents.

La sanguinaire du Canada *(sang-dragon)*
Cette plante vivace possède une feuille unique, épaisse et découpée en lobes sinueux. Une fleur blanche solitaire émerge à l'extrémité d'une tige. On recueille ses rhizomes à l'automne dans les bois feuillus et les érablières; préparé en infusion, le rhizome de la sanguinaire combat la bronchite et la coqueluche, et présente par ailleurs des qualités de stimulant, d'expectorant et de purgatif.

La sanguinaire du Canada

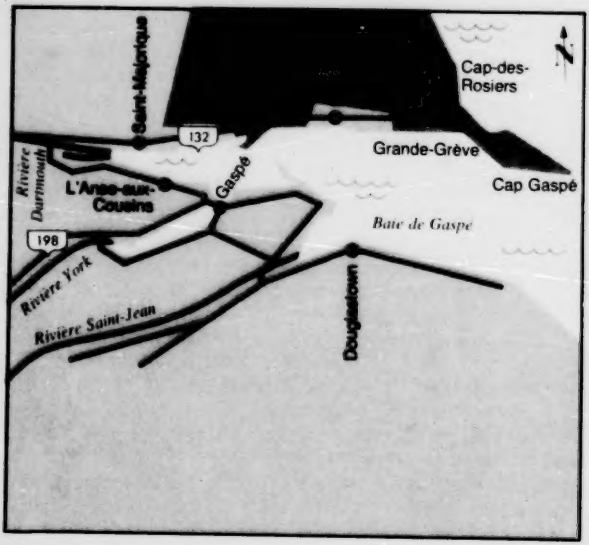
Le plantain majeur

La tanaisie vulgaire

Le plantain majeur *(plantain, grand plantain)*
Cette plante est dépourvue de tige, et ses feuilles vertes ovées sont fortement nervées. Elle porte un épi composé de graines agglomérées à l'extrémité d'une queue longue de 5 à 50 cm. Ses feuilles sont utilisées en cataplasmes sur les inflammations, les brûlures, les enflures et les piqûres, tandis qu'en tisane, les feuilles du plantain soulagent les maux d'estomac. La sève extraite de la feuille s'applique sur les coupures.

La tanaisie vulgaire *(tansy)*
Cette plante croît en colonies, présentant des tiges longues de 40 à 100 cm, des feuilles très divisées et de nombreuses fleurs serrées qui donnent l'impression qu'il s'agit d'une fleur unique. On l'utilise en infusion comme stimulant, en cataplasme contre les maux de tête, ainsi qu'en décoction contre les rhumatismes.

foyer 7
La baie de Gaspé



La baie de Gaspé

À son embouchure, entre le cap de Gaspé au nord et la pointe Saint-Pierre au sud, la *baie de Gaspé* s'ouvre sur une distance de 12 kilomètres et pénètre d'est en ouest jusqu'à l'estuaire de la rivière *Dartmouth*, 28 kilomètres plus loin. L'ensemble constitue un gigantesque plan d'eau, où s'écoulent trois rivières importantes: la rivière *Saint-Jean* débouche sur la mer derrière le barachois de Douglastown au sud, la rivière *York* forme le bassin du sud-ouest derrière Gaspé et, enfin, la *Dartmouth* s'élargit au nord pour former le bassin du nord-ouest.

Du point de vue géologique, la baie de Gaspé constitue un vaste *synclinal* (pli en creux): cette formation épouse en gros la forme d'un fond de barque, dont l'épine dorsale serait le prolongement de la vallée où s'écoule la rivière Dartmouth. Du côté nord, les pentes arrondies qui longent la baie entre Grande-Grève et Saint-Majorique constituent le versant nord de ce synclinal, tandis qu'au sud les pentes qu'occupent les villages de Douglastown, Haldimand, Sandy Beach, Gaspé et L'Anse-aux-Cousins forment le versant sud. En certains endroits, cependant, des petites failles et des plissements d'amplitude secondaire viennent troubler la régularité de ce synclinal dans le versant sud.

À la hauteur de Penouïl au nord et de Sandy Beach au sud, deux formations sablonneuses viennent obstruer la baie de Gaspé: entre la *presqu'île de Penouil* et la barre de sable de *Sandy Beach*, se dessine une ouverture large de 630 mètres et profonde de 10 brasses en son milieu. Cette ouverture permet aux navires de pénétrer dans le *bassin de Gaspé*, un port naturel reconnu de tout temps comme l'un des plus importants de la côte ouest de l'Atlantique: abrité des vents et des grosses mers par le relief environnant et par les formations de Penouïl et Sandy Beach, le bassin de Gaspé permet aux navires de tout tonnage de s'y abriter en parfaite sécurité. Cet avantage a valu à Gaspé et à la région environnante une place de choix dans l'histoire gaspésienne: les possibilités maritimes de l'endroit en ont fait un des hauts-lieux de l'économie gaspésienne, un point stratégique de première importance sur le plan militaire, en même

temps qu'un foyer de peuplement jouissant de nombreux avantages. On ne s'etonnera donc pas devant la complexité de l'histoire régionale, dont la trame débute à une époque immémoriale avec l'arrivée d'Amérindiens dans le secteur, et voit défiler au cours des siècles des Vikings, des pêcheurs basques et normands, puis des pêcheurs et des militaires français, supplantés par des Britanniques après la conquête.

La baie de Gaspé est un monde animé, complexe, difficile à décrire; chaque partie du paysage comporte sa parcelle d'histoire, son ambiance, ses particularités. Par rapport à la côte nord de la Gaspésie, la baie de Gaspé détonne à maints égards: c'est un tout autre monde, où la mer agitée cède la place au calme, où les villages changent d'allure et où les gens ne sont plus tout à fait les mêmes. Lorsqu'on arrive à la baie de Gaspé, surtout si l'on vient de Forillon ou de Cap-des-Rosiers, on a l'impression d'un dépaysement. «*C'est, à vue d'oeil, un changement de décor,* écrivait le franciscain Hugolin Lemay en 1915. *Ce n'est plus la mer, les grandes vagues et le vent du large, c'est la surface calme d'un étang, sur lequel souffle une brise printanière; ce n'est plus l'immensité sans horizon, c'est, de tous les côtés, encore que lointaine, la terre ferme; ce n'est plus la sauvage côte gaspésienne du nord, c'est, dans l'éblouissante lu-*

Le bassin de Gaspé.

mière du midi, un décor gracieux et riant de collines, de villages, de stations de pêche, de champs cultivés; ce n'est plus le désert morne de la mer, c'est toute une flottille de barques, de chaloupes à voile et de yachts de plaisance, actifs et bruyants, qui sillonnent dans tous les sens les eaux de la baie. Et tout au fond, très loin encore, dans le ciel bleu, une futaie blanche et mouvante: la fumée des foyers de Gaspé . . .[1]»

Le sud de Forillon

Votre première image de la baie de Gaspé vous apparaîtra sans doute au moment où la route Laurencelle (132) débouchera au sud, près du cap aux Os. Ne courez pas encore vers Gaspé, car vous êtes déjà à plus de dix kilomètres à l'ouest du cap de Gaspé, et vous manqueriez la partie la plus spectaculaire du Parc de Forillon. Allez plutôt en direction du cap de Gaspé. De là, nous reprendrons notre découverte de la côte gaspésienne, précisément au premier endroit que Cartier, en 1534, et bien d'autres navigateurs après lui, découvrirent en Gaspésie lors de leur arrivée d'outre-mer.

La péninsule de Forillon constitue l'extrémité est des *monts Notre-Dame*, cette formation montagneuse que longe depuis Grosses-Roches la route riveraine. Vues de l'océan, c'est-à-dire du golfe du Saint-Laurent, ces montagnes sont le premier indice qu'on arrive au fleuve; dès le XVII[e] siècle, il était devenu coutumier de «baptiser» près de cet endroit les nouveaux arrivants en Amérique.

L'abbé Ferland passa par là en 1836. «*Vis-à-vis de la pointe du Fourillon,* écrit-il, *est l'îlot de la Vieille, probablement uni autrefois avec la terre ferme, dont il est maintenant séparé par un étroit canal. La Vieille, rocher de peu d'étendue, a reçu ce nom, parce que les yeux des marins y ont entrevu une tête de femme, couverte d'une large coiffe, comme en portaient jadis nos grand'mères canadiennes. Mais le temps, les vents et les vagues ont dérangé les ajustements de la bonne dame. Aujourd'hui l'îlot, vu de la mer, ressemble tel-*

1 Hugolin LEMAY, *De Québec à Percé sur les pas des Récollets*, Montréal, 1916, p. 28.

lement à un vaisseau portant toutes ses voiles, que les navigateurs, même ceux qui connaissent les lieux, y sont quelquefois trompés.[2]»

Les établissements à Shiphead (Cap-Gaspé) avant le Parc de Forillon.

Les marins anglais, du reste, nommèrent l'endroit «*Shiphead*», figure de proue, faisant ainsi le lien entre l'aspect naval du rocher et ce nom de «La Vieille» que les marins québécois persistaient encore à lui donner à la fin du XIX^e siècle. En 1851, un ouragan vint terrasser le rocher, miné par les flots. De nos jours, il ne reste plus que «*Le Vieillard*», un autre rocher situé à proximité, dont on prétend qu'il pleure sur les restes éparpillés de sa compagne.

Du cap de Gaspé à l'anse de Petit Gaspé, à l'ouest, l'inclinaison des terrains épouse presque parfaitement la pente des strates rocheuses qui forment le versant nord de la baie de Gaspé. Aux endroits où la grève est accessible, on peut voir ces couches de roches qui plongent sous les eaux de la baie. Le temps et quelques ruisseaux ont découpé une

2 J.-B.-A. FERLAND, «Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie en 1836», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VIII, 1970, no 3, p. 144-145.

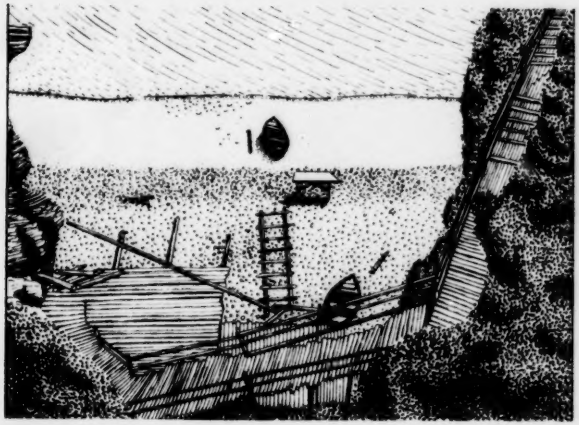
multitude de petites anses dans les parois rocheuses, chacune étant occupée par une plage de galets, la *grave*, plus ou moins vaste selon les endroits.

À la faveur de ces anses et de ces graves, des pêcheurs, d'abord saisonniers puis sédentaires, fréquentèrent assidûment la péninsule de Forillon, tout le long de la côte depuis le cap de Gaspé. Les plus grandes anses, telles l'anse aux Sauvages, l'anse Saint-Georges, ou la Grande Grève, regroupaient près d'elles des villages, tandis qu'ailleurs les établissements domestiques se succédaient de petite anse en petite anse. La côte sud de la péninsule de Forillon constituait, à ce titre, un secteur marqué de caractères particuliers dans le mode d'implantation des ensembles domestiques: chaque établissement reflétait le lien organique qui unissait la terre et la mer dans la vie quotidienne des résidents.

Les graves de Forillon attiraient les pêcheurs pour plus d'une raison. D'une part, la plage de galets qui occupait le fond de chaque anse pouvait servir à la fois de séchoir pour la morue et de grève où l'on pouvait échouer les embarcations et les haler à l'abri des falaises rocheuses. Les habitations étaient érigées sur le sommet de la falaise, et plusieurs graves plus difficiles d'accès se virent alors dotées de «*descentes*». Les descentes étaient des échafaudages de bois rond qu'on disposait contre la falaise derrière la grave, où un assemblage de passerelles menait progressivement au sommet de la falaise; certaines descentes étaient des constructions fort élaborées, s'affrontant à des dénivellations parfois assez importantes. À leur pied, on laissait les barques et les agrès, la morue à sécher: si l'étendue de la grave le permettait, on construisait même un slip*, armé de son cabestan*, pour assister au halage des embarcations sur le dur. De nos jours, il ne subsiste plus une seule descente à Forillon, parmi les dizaines qu'on y retrouvait il y a à peine dix ans: la plupart furent détruites lors de l'aménagement du parc.

Au sommet de la descente, qu'empruntait le pêcheur soir et matin, se nichait la maison avec ses dépendances: la grange, l'étable, l'écurie, la boutique de travail, un magasin pour les agrès et, vestige d'un autre temps, la «*bécosse*». L'ensemble conservé à Grande-Grève compte aussi des vignots, recouverts de branchages à la façon ancienne, et même un

«travouil» pour immobiliser les boeufs ou les chevaux lorsqu'on veut les ferrer. Autrefois, des terres en culture occupaient ces pentes douces qui s'étendent derrière les graves, et chaque pêcheur cultivait son petit lopin de terre; la couverture de sol est cependant fort mince, et il est probable que les terres de Forillon n'aient suffi qu'à une culture de subsistance familiale, fournissant un complément aux produits de la pêche. En 1821, le docteur Von Iffland signalait au sujet de Grande-Grève: *«Les terres sont bien peu cultivées, tant à cause de la nature du sol qui est montagneux, que parce que presque tous les habitants s'occupent de la pêche.*[3]»



Grande-Grève

Précisons d'abord que ce village, dont il ne reste plus que quelques bâtiments, se nommait à l'époque *Grande-Grave*, et c'est du reste ainsi que l'on prononce encore ce toponyme à l'heure actuelle; par un certain puritanisme linguistique, les écrits en vinrent à changer ce toponyme en *Grève*, sans doute par ignorance de ce qu'était une grave pour les pêcheurs gaspésiens.

3 VON IFFLAND, «Aperçu d'un voyage dans le district de Gaspé . . . 1821», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VII, 1969, no 1, p. 35.

De tous les villages qui occupaient jadis la péninsule de Forillon, Grande-Grève était sans contredit le plus important. Profitant des vastes graves qui s'y trouvent, des compagnies de pêche, parmi les plus importantes, y établirent leur quartier général, s'y succédant les unes aux autres: ce furent d'abord en 1770 les frères *Janvrin*, de Guernesey, qui vendirent leurs intérêts en 1857 à *William Fruing*, le fils adoptif et ancien agent de Charles Robin à Paspébiac, qui épousa une demoiselle Janvrin. En 1842, *William Hyman*, un immigrant russe, vient ouvrir un comptoir à Grande-Grève, où il sera en compétition avec Fruing; vers 1910-1915, alors que la compagnie de Fruing abandonnera son commerce à la suite des événements de Rivière-au-Renard, les successeurs de Hyman demeureront seuls à Grande-Grève. Bientôt, cependant, la compagnie Hyman and Sons devait déplacer son quartier général à Gaspé, de façon à continuer son activité. Le magasin de la compagnie Hyman à Grande-Grève occupe encore son site près du havre du village désert; des chercheurs travaillent présentement à en reconstituer le visage et les aménagements, afin de servir de centre d'interprétation sur les activités humaines à Forillon.

En 1832, alors que l'arpenteur Bouchette séjourne dans le secteur, Grande-Grève regroupe 352 habitants, tous pêcheurs; ils pratiquent en complément un peu d'agriculture, possédant ensemble trois chevaux, 21 boeufs et 25 vaches. On remarquera la proportion importante des *boeufs* par rapport aux chevaux: la Gaspésie est alors en voie de colonisation, les chemins y sont rares et le cheval est un animal capricieux, sensible à différentes maladies, et son alimentation coûte cher. En pays de colonisation, le bovin était d'une plus grande utilité: résistant aux maladies, peu capricieux pour sa nourriture, «*fort comme un boeuf*», il constitue un atout indispensable pour le colon qui a à défricher ou le résident qui doit circuler sur de mauvais chemins. Toute l'ancienne Gaspésie privilégiait d'ailleurs l'usage du boeuf pour ces raisons: les vieilles cartes postales imprimées au début du siècle en font foi, au point où l'on en vient presque à comprendre l'attelage de boeuf comme un symbole de la vie en Gaspésie.

L'importance de la population de Grande-Grève en 1832 découlait sans doute en grande partie de l'effet d'attraction des établissements de pêche des frères Janvrin; ces entreprises utilisaient le système mis au point par Charles Robin pour tirer profit des pêcheurs de la côte. Mais les grandes compagnies n'étaient pas seules, et leur système de troc du poisson contre des marchandises se trouvait parfois menacé par le commerce de marchands itinérants ou d'entrepreneurs de pêche venus de la région de Québec. Von Iffland en témoigne dès 1821:

«Tout le temps que la rivière est navigable, un grand nombre de barques marchandes viennent échanger leurs effets, et c'est avec eux que les habitans font le mieux leur profit. Les objets de ces petits commerçants consistent en marchandises sèches et autres choses nécessaires à la vie, qu'ils échangent à des prix raisonnables, de sorte qu'ils ôtent bien des pratiques aux marchands les plus considérables du lieu. Cette sorte de commerce a si fort augmenté depuis quelques années, que si les habitans n'étoient obligés de faire leurs emplettes chez les gros marchands dont leurs vieilles dettes les font totalement dépendre, ils pourroient tous se procurer toutes sortes de marchandises

Grande-Grève (Thomas Pye, 1866)

à des taux qui ne les ruineroient pas. La seule raison du débit auquel ils vendent leurs effets, est donc la différence de leurs prix et de celui des autres marchands; je les ai vus vendre des articles à des prix peu au-dessus de celui du marché.[4]»

Ainsi, par exemple, les compagnies vendaient le quart de farine 12 dollars, tandis que les marchands itinérants en demandaient seulement quatre; il en était de cette proportion pour bien des denrées, comme la mélasse ou les souliers. Là où les compagnies ne risquaient rien, toutefois, c'était lorsqu'elles vendaient les agrès et les matériaux nécessaires à la pêche; leur emprise à cet égard était solide et comme le pêcheur se voyait obligé d'acheter chez celui qui lui prenait son poisson et lui vendait ses agrès, les compagnies conservaient le gros bout du bâton. «*C'est bien dommage pour les habitans,* poursuit Von Iffland, *que ces commerçants n'apportent pas de sel, ce qui est un article indispensable pour des pêcheurs, et pour lequel il leur faut recourir aux marchands du lieu qui le leur vendent pour un prix exorbitant.*[5]»

La dernière compagnie de pêche à opérer à Grande-Grève fut celle des Hyman: cette entreprise poursuivit pendant 125 ans (1842-1967), de père en fils, son activité dans la baie de Gaspé. La compagnie Hyman avait des succursales sur la côte nord gaspésienne: Grande-Grève était son siège social, et elle étendait ses entreprises dans des postes situés à Cap-des-Rosiers, Rivière-au-Renard, L'Échouerie, Cloridorme et Grande-Vallée.

Cap-aux-Os

Après Petit-Gaspé, la route poursuit son cours vers l'ouest, traversant une zone boisée et inhabitée; en cours de route nous quittons le Parc de Forillon pour retrouver, près de l'embranchement de la route vers Cap-des-Rosiers, quelques habitations. Sur le rivage, le cap qui s'étend à l'ouest est le Gros Cap aux Os, séparé par une anse de Petit-Cap-aux-Os, où se dresse l'église du village. L'endroit doit son nom à la découverte, faite sur la plage par les premiers résidents, d'une grande quantité d'os de baleine, sans doute des vesti-

4 VON IFFLAND, *op. cit.*, p. 36.
5 VON IFFLAND, *op. cit.*, p. 36.

ges d'une ancienne chasse. Malgré le fait que le premier colon de l'endroit fût un certain Jean-Baptiste Ouellet, ce village fut surtout peuplé par des *loyalistes*, ces Américains d'allégeance britannique qui se réfugièrent au Canada après la guerre d'indépendance des États-Unis, à partir de 1780.

Penouïl et la pêche à la baleine

Penouïl doit son nom à un vieux mot basque qui signifiait «*péninsule*»; probablement les Basques ont-ils fréquenté cette merveilleuse presqu'île de sable qui bloque partiellement la baie de Gaspé, au nord, pour y faire la pêche à la morue ou à la baleine. Chose certaine, les Amérindiens y venaient déjà dans ce but lorsque Jacques Cartier pénétra dans la baie en 1534; et l'on prétend même que les Vikings, regroupés autour de la terrifiante et sanguinaire Freydis, soeur illégitime d'Éric le Rouge, y avaient établi un campement au début du XI[e] siècle. Les Français y établirent un poste de pêche vers le milieu du XVII[e]. En 1663, le gouverneur de la Nouvelle-France, Dubois Davaugour, recommande de créer un établissement à Gaspé, «*à cause de la bonté de la rade et du port et de l'abondance de la pêche à la morue*[6]». Penouïl hérite sans doute d'une partie des établissements, étant un site idéal pour protéger le bassin de Gaspé; du reste, des pêcheurs saisonniers y sont déjà installés. En 1690, le poste de Penouïl est détruit lors de l'incursion de Phipps, en provenance de la Nouvelle-Angleterre; puis, reconstruit, il est à nouveau rasé par la flotte de l'amiral Walker en 1711, en route vers Québec pour assiéger la Nouvelle-France. Enfin, le traité d'Utrecht en 1713 vint pacifier un temps le climat de la colonie, qui peut pousser plus loin sa croissance; des établissements se développèrent dans la baie de Gaspé, particulièrement à Penouïl où la peche saisonnière se révélait prospère. Vers 1754, on y dénombre quelque 300 habitants installés en permanence, dont une partie sur la pointe de Penouïl.

---

6 Dans Jean-François BLANCHETTE, «Le dernier demi-siècle du Régime Français à Gaspé et Forillon», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. XIII, 1975, no 4, p. 185.

Mais, le régime français à Penouïl n'est qu'un long préambule pour introduire la vie qui anima cet endroit à la fin du XVIIIe siècle et durant tout le siècle suivant. Dès 1765, en effet, les Britanniques jugent la baie de Gaspé trop importante sur le plan stratégique et économique pour ne pas y multiplier les établissements et les fortifications. Penouïl est l'un des sites de la baie qui retient le plus l'attention des autorités britanniques: on se propose de réserver l'endroit pour la pêche.

Cette vocation de Penouïl pour la pêche ne devait pas la quitter avant le début du XXe siècle. Des Jersiais, des Écossais, puis des loyalistes de la Nouvelle-Angleterre s'y établirent, tous pour y faire la pêche. L'établissement des loyalistes, en particulier, amena à Penouïl la tradition et les techniques de la *pêche à la baleine;* Abraham Coffin et d'autres baleiniers émigrés durant la guerre d'indépendance américaine, de Nantucket et de New Bedford, sont du nombre des loyalistes qui s'installent dans la baie de Gaspé. Là, ils apprirent aux Jersiais les secrets de la pêche à la baleine, une activité qui devait se poursuivre jusqu'en 1918 dans la région.

Les loyalistes de Penouïl, comme ceux de L'Anse-aux-Cousins, ne furent pas les premiers à pratiquer la pêche à la baleine dans le secteur de Gaspé. Bien avant eux, des Amérindiens y avaient sans doute dépecé quelques baleines échouées; dès le début du XVIe siècle, les pêcheurs saisonniers du pays basque venaient déjà dans le golfe pour y poursuivre les cétacés à bord de leurs baleinières.

Les Français également s'étaient essayés à la pêche à la baleine, apprenant les techniques des pêcheurs basques. Denis Riverin s'équipe pour cette pêche entre 1680 et 1700, tout comme Hilaire Brideau le fera vers 1733; leurs méthodes doivent tant aux Basques que Riverin va même jusqu'à employer des harponneurs basques vers 1690.

À partir de 1780, les baleiniers loyalistes et jersiais se remettent à la pêche; jusqu'au début du XIXe siècle, la pêche à la baleine connaîtra de véritables succès dans la baie de Gaspé, et les familles Annett et Ascah, de Penouïl, en seront les protagonistes. Vers 1850, cinq baleinières de Gaspé sont

encore en opération dans le golfe, les lieux de pêche se trouvant sur la basse côte nord du Saint-Laurent, où la baleine est abondante; six ans plus tard, le nombre des bateaux de Gaspé affectés à la pêche à la baleine augmente à huit. Par la suite, le marché de l'*huile de baleine*, le produit principal tiré de sa pêche, subit une baisse spectaculaire, forçant les baleiniers de Gaspé à abandonner leur activité.

En 1811, Mgr Plessis visite la baie de Gaspé; à cette occasion, il décrit la pêche à la baleine qui se poursuit à l'époque, durant les mois de juillet et d'août:
«Une goélette baleinière se fait accompagner de deux barges grandes, mais très légères, avec le monde nécessaire pour les manoeuvrer. Un dardeur est placé sur le derrière de la barge, lorsqu'elle approche la baleine. Au manche de son dard est attachée l'extrémité d'un câble d'un pouce de diamètre, long de 50 ou 60 brasses, roulé au fond de la barge, en sorte qu'il puisse être filé sans le plus petit obstacle, dès que la baleine est dardée. On ne lui donne le coup qu'autant qu'elle se laisse approcher pour être frappée dans le flanc. Le dardeur a besoin d'être solidement planté, s'il ne veut pas aller à l'eau avec son dard; et les rameurs, pendant que le câble file, sont attentifs à s'éloigner dès l'instant même à force d'avirons, pour se préserver de la submersion où la baleine pourrait les entraîner. Cependant l'animal blessé plonge, revient sur l'eau, se débat avec beaucoup de force, et les pêcheurs ont soin de tenir l'autre extrémité de leur câble afin de la ramener auprès d'eux, lorsqu'elle est suffisamment affaiblie pour ne plus leur faire de mal. Alors ils achèvent de la tuer avec des dagues: on la palangue à bord de la goélette et on l'y débite.[7]»

En 1836, lorsque Ferland séjourne dans la baie de Gaspé en compagnie de son évêque, celui-ci l'entraîne dans une visite des établissements des baleiniers à Penouïl.

«L'évêque avait témoigné le désir de visiter l'établissement où les trois baleiniers de Gaspé déposent leurs prises. (. . .) Après avoir passé le banc extérieur, nous nous dirigeons

---

7 Joseph-Octave PLESSIS, «Relations du Voyage en Gaspésie en 1811», *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VI, 1968, nos 2-3, p. 112.

vers une autre pointe sablonneuse, qui s'avance dans le port et sur laquelle s'élèvent quelques chétives baraques; là sont amoncelées des masses de lard de baleine, que l'on fait fondre dans d'immenses chaudières, afin d'en extraire les matières grasses et huileuses. Le résidu est employé comme combustible pour alimenter les feux.

«Le dépècement se fait au large, ou dans un des havres voisins du lieu ou la baleine a été tuée. Après l'avoir solidement amarrée sur un des flancs du bâtiment, les matelots, ayant des crampons fixés sous la semelle de leurs lourdes bottes, descendent sur la masse inerte et glissante. Munis de tranches, de couteaux et de crocs, ils découpent la viande par longues bandes, qui sont enlevées au moyen d'un cabestan et déposées dans la cale. Les barbes de la baleine sont arrachées soigneusement; et lorsqu'on s'est assuré de toutes les dépouilles, à un signal donné, les travailleurs remontent sur le bâtiment, les amarres qui retenaient la carcasse sont larguées, et elle descend lentement dans les profondeurs de la mer.

«Les pêcheurs ne font aucune difficulté de manger le maigre de la baleine; mais les sauvages seuls ont le courage d'avaler le gras, dont le goût, suivant eux, ressemble à celui du lard. Il en découle une huile abondante, avant même qu'on l'ait soumise à l'action du feu. Cette première huile est bien supérieure à celle qu'on obtient par la chaleur des fourneaux; aussi se vend-elle plus cher que l'autre.[8]»

Des fourneaux utilisés pour transformer l'huile de baleine se retrouvaient également à L'Anse-aux-Cousins, un peu à l'ouest du village de Gaspé; là, *«les habitants font principalement métier de pêcher à la baleine»* en 1821, et le docteur Von Iffland, venu à Gaspé pour contrer une épidémie, constate que leur posture est très précaire, en raison du *«peu de prix qu'à l'huile à cause du peu de dépense qui s'en fait»*. Il ajoute: *«Si les circonstances n'apportent aucun encouragement aux pêcheurs, tous, jusqu'au dernier, seront bientôt débiteurs insolvables.*[9]»

---

8 FERLAND, *op. cit.*, *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VIII, 1970, p. 149-151.

9 VON IFFLAND, *op. cit.*, p. 31-32.

Selon l'arpenteur Bouchette, qui fait rapport en 1832, les baleiniers de la baie de Gaspé recueillent durant les mois d'été quelque 18 000 gallons d'huile de baleine; ce produit est expédié surtout à Québec, et sa préparation donne de l'emploi à près de 100 personnes.

À Penouïl, les baleiniers Ascah et Annett s'occupent également de construire des navires; leur activité se poursuit du côté nord de la lagune qui se trouve derrière la pointe de Penouïl. Mais, depuis 1940 environ, toute activité de pêche ou de construction navale a cessé à Penouïl; on y trouve pendant quelque temps un terrain d'atterrissage, mais par la suite l'endroit est réservé à la villégiature et la pointe de Penouïl se couvre de chalets. Lorsque le Parc de Forillon a été aménagé, on décida de faire de Penouïl une *réserve écologique*; les dunes de sable et les marais salants qui s'y trouvent constituent un milieu privilégié pour la flore maritime, de même que pour plusieurs espèces d'oiseaux migrateurs qui y séjournent. On retrouve, en particulier, le *grand héron*, le *goéland argenté*, le *bécasseau*, le *bec-scie*, le *butor* et la *sterne*, qui s'y nourrissent de divers insectes et crustacés, dont la crevette de sable.

Le bassin de Gaspé

«*Le plus beau havre naturel du monde*». C'est ce que n'hésitent pas à affirmer nombre d'auteurs à propos du bassin de Gaspé. La pointe sablonneuse de Penouïl, que nous venons de quitter, occupe l'entrée de ce bassin au nord-est; devant nous s'étend une grande surface d'eau calme dont l'étendue permettrait, à ce qu'on dit, d'abriter en même temps trois cents navires importants en toute sécurité. Tant que nous n'aurons pas rejoint la péninsule sablonneuse de Sandy Beach, qui ferme partiellement la baie de Gaspé au sud de Penouïl, nous circulerons sur les rivages du «*bassin*» de Gaspé.

Après Penouïl, jusqu'au fond de l'estuaire de la rivière Dartmouth, nous traversons le village de Saint-Majorique. Ce village exclusivement agricole fut d'abord occupé vers 1832; en 1864, on y retrouve quatorze familles irlandaises et canadiennes, mais par la suite les apports francophones se feront

plus considérables, allant jusqu'à constituer la majorité des vingt-sept familles qui s'y trouvent en 1875. C'est à cette époque que la première chapelle de l'endroit sera érigée, dédiée à saint Majorique, d'après le nom du premier missionnaire du village, Majorique Bolduc. L'église actuelle daterait de 1894.

Puis on traverse la rivière Dartmouth, retrouvant sur la terre ferme Pointe-Navarre; cet endroit est un lieu de pèlerinage à Notre-Dame des Sept Douleurs, montrant derrière la chapelle un ensemble de sculptures religieuses. Plus à l'est, la route s'enfonce vers le sud pour contourner l'anse aux Cousins où se trouvaient au siècle dernier des établissements de pêche à la baleine: ici, on entre dans la ville de Gaspé proprement dite.

Sur la pointe Jacques-Cartier, un édifice moderne, lambrissé de bois, niche dans un bouquet d'arbres, dans la pente qui sépare la route des eaux du bassin; cet édifice, qui abrite le *Musée régional d'histoire et de traditions populaires de Gaspé*, fut édifié en 1976. Les activités qui menèrent à l'ouverture du Musée de Gaspé débutèrent en 1972, sous l'impulsion de la *Société historique de la Gaspésie*. Le coeur du Musée de Gaspé est localisé dans la *Salle des étendards*, où une exposition permanente fait revivre l'histoire et l'ethnographie de la Gaspésie. Dans un dispositif d'exposition très moderne, un montage d'objets, de textes et d'illustrations anime la salle des faits et gestes des anciens Gaspésiens; une visite de cette exposition complètera avantageusement, et corrigera peut-être, les multiples questions que nous avons abordées dans cet itinéraire.

Gaspé est établi à un endroit qui présente un relief peu hospitalier; partout les pentes sont fortes et les sols agricoles ne comptent pas parmi les meilleurs. Ici, les habitations sont disposées en terrasses, occupant les pentes jusqu'à leur sommet. De plus en plus, Gaspé présente un visage résidentiel, signe de sa fonction administrative et scolaire: de nos jours, la municipalité de Gaspé dessert quelque 17 300 résidents, répartis sur un territoire très vaste, qui s'étend de L'Anse-à-Valleau, sur la côte nord, jusqu'à Pointe-Saint-

Pierre à l'extrémité sud de la baie de Gaspé. Depuis 1922, la ville est le siège d'un évêché, qui fut logé, à partir de 1969, dans la magnifique cathédrale de bois qui occupe le centre-ville de Gaspé. Les principales concentrations de population se regroupent autour de la cathédrale dans des rues ombragées qui sillonnent la colline environnante.

Les rives de la rivière York, à son embouchure, forment le bassin du Sud-Ouest; on y voit des habitations et des ensembles agricoles sur toute la bande riveraine, des deux côtés du bassin. Au nord, derrière le village de Gaspé, les habitations se suivent jusqu'au fond du bassin, là où des îles occupent l'estuaire de la rivière. Juste à l'est de ces îles, une petite pointe s'avance dans le bassin; de beaux pâturages s'y moulent au vallonnement du terrain et, au milieu d'un champ près du rivage, on aperçoit la silhouette d'un bouquet d'arbres. En regardant bien, on constate que le bouquet d'arbres s'élève au beau milieu des ruines d'une maison de pierre. Cette maison, ou ce qu'il en reste, constitue la seule construction ancienne en pierre de toute la Gaspésie: à l'ouest d'ici, il faut rejoindre le comté de Kamouraska pour retrouver d'autres maisons en pierre.

«*Cette vieille maison de pierre,* écrivait Margaret MacWhirter en 1919, *fut construite il y a environ cent ans* (vers 1819) *par un M. Patterson, qui utilisa à cette fin du calcaire trouvé*

Barriques de saumon sur la grève du bassin de Gaspé.

à proximité. On n'y comptait pas moins de trois foyers — deux au rez-de-chaussée et un autre à l'étage. Les fondations furent construites pour durer, car il s'y trouve une épaisseur de trois pieds. Cet édifice pittoresque fut détruit par le feu en 1899 et, aujourd'hui, un peuplier qui prit racine dans la cave étend ses branches cinq pieds au-dessus du toit.[10]»

Derrière l'estuaire de la rivière York, la route enjambe le cours d'eau pour nous ramener par la rive sud du bassin à Gaspé. À Brasset, on croise au nord les installations de la *Station piscicole de Gaspé*, le plus vieil établissement de ce genre au Québec.

La première pisciculture de Gaspé fut aménagée à L'Anse-aux-Cousins en 1875; on la déplaça ensuite au port de Gaspé puis, en 1938, près de l'embouchure de la rivière York. Ces bâtiments épousent des formes traditionnelles québécoises; on remarquera la ressemblance du larmier cintré de certains bâtiments avec celui du manoir Le Bouthillier, à L'Anse-au-Griffon, ou de nombreuses maisons des comtés de L'Islet et de Kamouraska. La maison de 1870 qui servit de modèle pour la construction de ces bâtiments existe encore dans le boisé qui surplombe la station.

Depuis le régime français, on a pratiqué la pêche au saumon dans le bassin et sur les rivières de Gaspé; mais ce n'est qu'à partir du milieu du XIX^e siècle qu'on entreprit de pêcher le saumon sur une base commerciale. En 1821, Von Iffland précisait que *«la pêche du saumon s'y fait bien en petit, peu de personnes en prennent plus de huit ou neuf barils dans toute la saison*[11]».

Sur la rivière York, où loge désormais la station de Gaspé, deux pêcheurs parvenaient à prendre à peine une quinzaine de saumons durant toute la saison de 1905; dix ans plus tard, ils en capturèrent 150 et, en 1917, près de 400. Les effets de la pisciculture commençaient à se faire sentir: le saumon réapparaissait à Gaspé.

10 Margaret MACWIRTHER, *Treasure Trove in Gaspé and the Baie des Chaleurs*, Telegraph Printing Company, Québec, 1919, p. 8.

11 VON IFFLAND, *op. cit.*, p. 30.

Appendice 1
Information touristique

L'information touristique peut s'obtenir auprès des organismes suivants:

Gouvernement du Québec
Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche
Direction générale du Tourisme
150, boulevard Saint-Cyrille est
Québec, Canada
G1R 4Y3
Tél.: (418) 643-9873

Salles permanentes d'accueil dans l'est

Québec
12, rue Sainte-Anne
Québec
G1R 3X2
Tél.: (418) 643-2280

Notre-Dame-du-Portage
Route 20
Québec
G0L 1Y0
Tél.: (418) 862-9727

Kiosques saisonniers

Sainte-Luce
Route 132
Québec
G0K 1P0
Tél.: (418) 739-9920

Sainte-Flavie
Route 132
Québec
G0J 2L0
Tél.: (418) 775-8042

Direction des parcs

Matane
263, avenue Saint-Jérôme
G4W 3A7
Tél.: (418) 562-3700

Rimouski
337, rue Moreault
G5L 1P4
Tél.: (418) 723-9215

Sainte-Anne-des-Monts
10, 1re avenue (route 132)
C.P. 50
G0E 2G0
Tél.: (418) 763-3301

Service de la conservation

Sainte-Anne-des-Monts
C.P. 130
G0E 2G0
Tél.: (418) 763-3371

Gaspé
5, rue Wakehan
G0C 1R0
Tél.: (418) 368-5546

Service de pisciculture

Anse-Pleureuse
G0E 2E0
Tél.: (418) 797-2861

Gaspé
G0C 1R0
Tél.: (418) 368-3395

Appendice 2
Cartes topographiques utiles en Gaspésie

Échelle de 1: 250,000, série 1501 Air.

Feuilles NM 19-9, 19-12, 20-7, 20-10.
(Ces quatre cartes couvrent la Gaspésie en entier)

Échelle 1: 50,000, cartes très détaillées.

Feuille 22 B/14	**De Matane à Les Méchins**
Feuille 22 B/15	**Les Méchins et les Chics-Chocs**
Feuille 22 G/2	**De Petits-Méchins à Sainte-Anne-des-Monts**
Feuille 22 G/1	**De Sainte-Anne-des-Monts à Marsoui**
Feuille 22 H/4	**De Ruisseau-à-Rebours à Gros-Morne**
Feuille 22 H/3	**De Manche-d'Épée à Petite-Vallée**
Feuille 22 H/2	**De Pointe-à-la-Frégate à Pointe-Jaune**
Feuille 22 H/1	**De l'Échouerie à Petite-Rivière-au-Renard**
Feuille 22 A/16	**De Rivière-au-Renard à l'extrémité de Forillon et la baie de Gaspé.**
Feuille 22 A/15	**Le fond de la baie de Gaspé**

Coût: $1,50 le feuillet

On peut se procurer ces cartes au Ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources Canada, dans ses comptoirs de vente de Québec et de Montréal ou à l'Université du Québec à Rimouski.

Par la poste:
Bureau des cartes du Canada
615, rue Booth
Ottawa, Ontario
K1A 0E9
(Ajoutez $0,50 par commande pour les frais de poste).

Glossaire

Abatis
n. m. Endroit où l'on vient d'abattre les arbres.

Alluvions
n. f. Sédiments déposés lors de la crue d'une rivière.

Blanc
n. m. Haut-fond marin où se rassemblent les poissons; par extension, rassemblement de poissons.

Barachois
n. m. Banc de sable formé à l'embouchure d'une rivière à l'endroit où les courants marins s'affrontent à ceux de la rivière.

Berge
n. f. Petite embarcation utilisée pour les déplacements près de la côte.

Bluteau
n. m. Instrument mécanique servant, dans un moulin, à séparer le son de la farine.

Boucanerie
n. f. Bâtiment utilisé pour fumer le poisson.

Boëtte
n. f. Petits poissons utilisés comme appât pour la morue.

Cabestan
n. m. Mécanisme de bois autour duquel s'enroule un câble destiné à retirer les embarcations de l'eau.

Descente
n. f. Passerelles ou plans inclinés aménagés dans une dénivellation de terrain pour faciliter l'accès d'un niveau à un autre.

Écorchis
n. m. Formation rocheuse riveraine disposée à fleur d'eau, taillée en terrasse par l'érosion marine (terrasse d'abrasion)

Enfer
n. m. Cylindre ou cône métallique de grandes dimensions, utilisé dans un moulin à sciage pour brûler les déchets de bois.

Flèche
n. f. Formation de sable à l'embouchure d'une rivière qui s'allonge perpendiculairement au rivage.

Fosse
n. f. Endroit calme dans le cours d'une rivière agitée où le saumon arrête pour se reposer lors de sa remontée vers les aires de frai; désigne aussi l'aire de frai.

Frai
n. m. Ponte des oeufs par la femelle des poissons; aussi fécondation de ces oeufs par le mâle.

Passe (à saumons)
n. f. Aménagement artificiel destiné à faciliter la remontée des poissons vers leur aire de frai.

Poudrière
n. f. Bâtiment où l'on remise la poudre ou d'autres explosifs.

Quintal
n. m. Unité de mesure de masse correspondant à 100 kilogrammes; dans le contexte, unité de poids de 100 livres.

Rets
n. m. Filet pour capturer des poissons.

Sédiment
n. m. Dépôt de matières constituant un sol.

Slip
n. m. Plan incliné sur lequel on hisse les embarcations hors de l'eau.

Steamer
n. m. Navire à vapeur utilisé pour le cabotage.

Varech
n. m. Grandes algues marines brunes ou vertes.

Vergue
n. f. Pièces de bois disposées en croix ou en étoile où l'on attache la voiture d'un moulin à vent.

Vigneau
n. m. Aménagement en forme de table, recouvert de branches ou de grillages, où l'on fait sécher la morue à l'air libre.

Bibliographie

Géographie

BLANCHARD, Raoul. 1935. *L'Est du Canada français, province de Québec*, vol. I. Masson, Paris et Beauchemin, Montréal. 364 p.

BUREAU D'AMÉNAGEMENT DE L'EST DU QUÉBEC. 1966. *Atlas régional du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine*. B.A.E.Q., Québec. 68 cartes.

CAILLEUX, André. 1976. *Géologie générale, Terre-Lune-Planètes*. Masson, Paris et Fides, Montréal. 346 p.

DIONNE, Jean-Claude. 1977. «La mer de Goldtwaith au Québec», *Géographie physique et Quaternaire*, vol. XXXI, nos 1-2. Les Presses de l'Université de Montréal.

K. SÉGUIN, M. et André CAILLEUX. 1976. *L'Est du Canada: Basses Terres centrales du Saint-Laurent, Appalaches, Bouclier précambrien dans le Nord-Ouest du Québec et le Nord-Est de l'Ontario (Provinces de Grenville et du Lac Supérieur)*. Masson, Paris et Edisem, Québec. 175 p. (Coll. Guides géologiques régionaux)

MC GERRIGLE, H.W. et W. B. SKIDMORE. 1967. *Carte géologique de la Péninsule de Gaspé*. Ministère des Richesses naturelles, Québec (no 1642)

MC GERRIGLE, H.W. 1968. *L'Histoire géologique de la région de Percé*. Québec, M.R.N. (Coll. Géologie pour Tous, no 2)

ST-JULIEN, P. et collaborateurs. 1972. *Stratigraphie et structure des Appalaches du Québec*. Livret-guide des excursions A56-C56. Utile aux amateurs de géologie. 105 p. (Disponible aux comptoirs de vente du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources, Canada)

Les Amérindiens: archéologie préhistorique et ethno-histoire

BARRÉ, Georges. 1975. *Cap-Chat (DgDq-1) un site du sylvicole moyen en Gaspésie.* Ministère des Affaires culturelles, Québec. 63 p. (Les Cahiers du patrimoine, no 1)

CHAPDELAINE, Claude (éditeur). 1978. «Images de la Préhistoire du Québec», *Recherches amérindiennes au Québec,* vol. VII, nos 1-2.

CREVEL, Jacques et Maryvonne. 1970. *Honguedo ou l'histoire des premiers gaspésiens.* Garneau, Québec. 220 p.

DENYS, Nicolas. 1672. *Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale. Avec l'histoire naturelle du Pais.* Claude Barbin, Paris. Réédition: William F. Ganons, Toronto, The Champlain Society, 1908.

FLEURY, Jean-Marc. 1974. «La préhistoire québécoise», *le magazine Québec Science,* vol. 12, no 10, juin: pp. 10-16.

LECLERC, Chrestien (récollet). 1691. *Nouvelle Relation de la Gaspésie qui contient les Moeurs et la Religion des Sauvages Gaspésiens Porte-Croix, adorateurs du Soleil, et d'autres Peuples de l'Amérique Septentrionale, dite le Canada.* Amable Auroy, Paris. 572 p.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE DU QUÉBEC. 1970. *Activités de la S.A.P.Q. 1969: Pointe-aux-Buissons, La Martre, Mandeville.* S.A.P.Q., Montréal. 94 p. et 100 figures.

TRIGGER, Bruce. 1976. *The Children of Aataensic I. vol. 1, a History of the Huron People to 1660.* McGill-Queen's University Press, Montréal and London. XXIII, 453 p.

WALLIS, Wilson D. 1959. *Historical Background of the Micmac Indians of Canada*. Canada Department of Northern Affairs and National Resources. pp. 42-63. (From National Museum of Canada, bulletin no. 173, Contributions to Anthropology, 1959)

Ethnographie, histoire et traditions populaires

ANONYME. 1930. *La Gaspésie. Histoire, légendes, ressources, beautés*. Bureau provincial du tourisme, ministère de la Voirie, Québec. 121 p. (aussi en édition anglaise)

BÉCHARD, Auguste. 1918. *La Gaspésie en 1888*. L'Imprimerie nationale, Québec. 130 p.

BERNARD, Antoine. 1925. *La Gaspésie au soleil*. Clercs de Saint-Viateur, Montréal.

BROOKES, Ivan S. 1974. *The Lower Saint Lawrence*. A pictorial history of Shipping and Industrial development. Freshwater Press Inc., Cleveland (Ohio). 361 p.

CLARKE, John Mason. 1913. *The heart of Gaspé, sketches in the Gulf of Saint Lawrence*. Macmillan, New York. 292 p.

DE VARINE, Hugues. 1976. *La culture des autres*. Éditions du Seuil, Paris. 253 p. (Coll. Techno-Critique)

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse. 1975. *De Tribord à babord. Trois croisières dans le Golfe Saint-Laurent*. (Éd. originale 1877) Réédition: Éditions de l'Aurore, Montréal. 282 p. (Coll. Le Goglu)

GAGNON, Antoine. 1945. *Monographie de Matane, pays de brumes, de soleil, de visions . . .*, Imprimerie Générale, Rimouski. 370 p.

HUGOLIN, Lemay. 1916. *De Québec à Percé sur les pas des Récollets*. Imp. Godin-Ménard, Montréal, 36 p.

LANGELIER, J.-C. 1885. *Esquisse sur la Gaspésie*. J. Dussault, imp. Québec. 88 p.

LEE, David. 1972. «Les Français en Gaspésie de 1534 à 1760». *Cahiers d'archéologie et d'histoire no 3*, Ottawa, ministère des Affaires indiennes et du Nord. pp. 26-68. (Coll. Lieux historiques canadiens)

LEMOYNE, James McPherson. 1878. *The Chronicles of the Saint Lawrence*. Dawson Bros, Montréal et Québec. 380 p.

MACWIRTHER, Margaret Grant. 1919. *Treasure Trove in Gaspé and the Baie des Chaleurs* . . . Telegraph Printing Co., Québec. 217 p.

MINVILLE, Esdras et collaborateurs. 1946. *Pêche et chasse*. Éd. Fidos, Montréal. 580 p. (Coll. Études sur notre milieu)

PELLAND, Alfred. 1917. *La Gaspésie, esquisse historique. Ses ressources, ses progrès, son avenir*. Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, Québec. 276 p.

POULIOT, J. Camille. 1934. *La Grande aventure de Jacques Cartier*. Éditeur officiel, Québec. 324 p.

PY, Thomas. 1866. *Canadian Scenery, district of Gaspé*. John Lovell imp., Montréal, ill. 55 p.

REVUE D'HISTOIRE DE LA GASPÉSIE devenue REVUE D'HISTOIRE ET DE TRADITIONS POPULAIRES DE LA GASPÉSIE. 1962. (Vol. I à XVI)

ROUILLARD, Eugène. 1899. *La colonisation dans les comtés de Témiscouata, Rimouski, Matane, Bonaventure, Gaspé*. Ministère de la Colonisation, Québec. 158 p.

ROY, Carmen. 1962. *La littérature orale en Gaspésie*. Canada, Musée national du Canada, bulletin no 134, Ottawa.

Flore et faune

BONSFIELD, E.L. 1964. *Coquillages des côtes canadiennes de l'Atlantique*. Musée national du Canada, Ottawa. 89 p.

BONSFIELD, A.W.F. 1977. *Les Mammifères du Canada*. Les Presses de l'Université Laval, Québec. 406 p.

CAYOUETTE, R. et J.L. GRONDIN. 1972. *Les oiseaux du Québec*. Société zoologique du Québec Inc., Orsainville, Québec. 117 p.

FRANKTON, Clarence et Gerald MULLIGAN. 1974. *Les mauvaises herbes du Canada*. Ministère de l'Agriculture du Canada. 111 p.

GODFREY, W.E. 1967. *Les oiseaux du Canada*, Musée national du Canada, bulletin no 203, Ottawa. 506 p.

LAMOUREUX, Gisèle et collaborateurs. 1975. *Plantes sauvages printanières*. Éditeur officiel du Québec, Québec. 252 p.

MARIE-VICTORIN, F. 1964. *Flore laurentienne*. Presses de l'Université de Montréal, Montréal. 925 p.

MÉLANÇON, Claude. 1963. *Percé et les oiseaux de l'île Bonaventure*. Éditions du Jour, Montréal. 96 p.

MÉLANÇON, Claude. 1973. *Les poissons de nos eaux*. Éditions du Jour, Montréal. 455 p.

MINISTÈRE DES TERRES ET FORÊTS. 1974. *Petite flore forestière du Québec*. Éditeur officiel du Québec, Québec. 216 p.

MOISAN, Gaston. 1958. *Le Caribou de la Gaspésie*. Société zoologique du Québec. 52 p.

ROUSSEAU, Jacques. 1948. *Ethnobotanique et ethnozoologie gaspésiennes*. Éditions Fides, Montréal, pp. 51-64, (Les Archives de Folklore), no 3.

ROUSSEAU, C. 1974. *Géographie florestique du Québec-Labrador*. Presses de l'Université Laval. 799 p. (Travaux et documents du centre d'études nordiques, no 7)

SCOGGAN, H.J. 1950. *The flora of Bic and the Gaspé Peninsula*. National Museum of Canada, bulletin no 115 biological series no 39, Ottawa. 399 p.

Collection des Guides pratiques

Déjà parus

- Guide pratique de correspondance et de rédaction
- Rivière-du-Loup et son portage
  Itinéraire culturel

À paraître

- Le Québec sur le pouce
- Parois d'escalade au Québec
- La Gaspésie, de Miguasha à Percé
  Itinéraire culturel
- Les Îles-de-la-Madeleine
  Itinéraire culturel
- La Basse Côte Nord
  Itinéraire culturel

Achevé d'imprimer en juin 1978,
sur les presses de la Librairie Beauchemin Ltée
à Montréal.

La composition typographique a été réalisée
par la maison Caractéra Inc., à Québec.

Faute d'outil approprié qui l'orienterait dans sa découverte du territoire, des gens et de leur mode de vie, le visiteur revient souvent de son séjour en Gaspésie avec l'impression d'avoir manqué le meilleur.

Le but que visent les auteurs dans ce guide est donc de proposer au visiteur une véritable lecture du paysage en abordant le territoire à travers les éléments qui s'offrent au premier regard, c'est-à-dire par les mille et un aspects particuliers qui le façonnent.

C'est en effet par le biais du paysage qu'on saisit le mieux l'intime relation des habitants à leur environnement et, à travers les activités locales, la complexité des échanges quotidiens entre le résident et son milieu.